

69e année, No 41

Montréal, 15 février 1958

Le Samedi

LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS

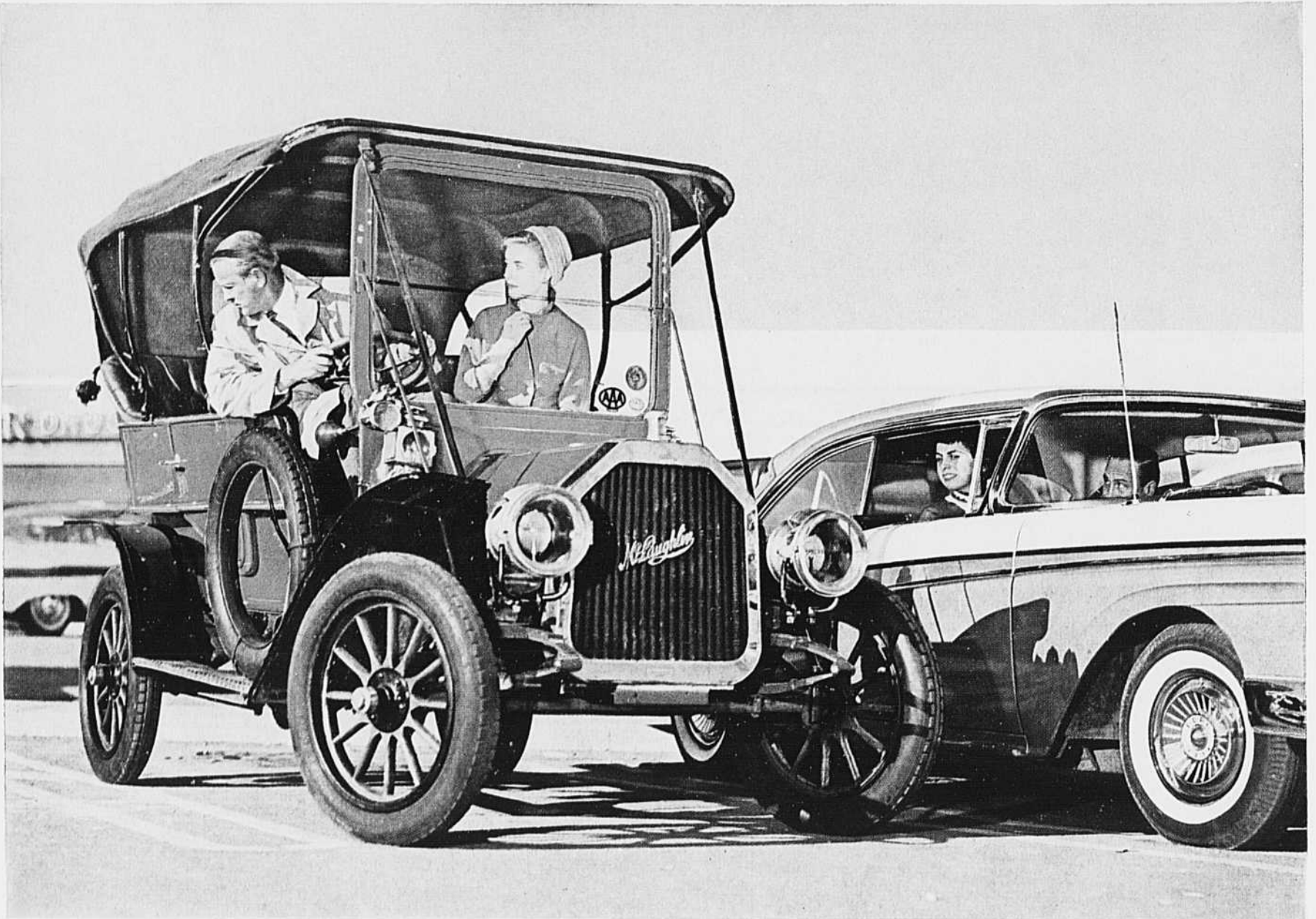
10 cents

BAV



MARJOLAINE HEBERT,

vedette du Chenal-du-Moine (rôle de Bedette Salvail)
et de Quelles Nouvelles? avec Jean Duceppe.



Toujours en parfait état! Cette McLaughlin modèle 1908, propriété d'un Canadien qui collectionne les voitures d'ancien modèle, est encore en parfait état de marche. C'est maintenant un objet de grand prix. Les produits Mobiloil, qu'on utilisait déjà avec confiance quand cette voiture était toute nouvelle, ont été grandement améliorés pour convenir aux moteurs actuels.

Depuis plus de 50 ans, **Mobiloil** protège efficacement les moteurs d'autos

La meilleure chose que *vous* puissiez faire pour protéger le moteur de votre voiture contre les pannes et l'usure est de *n'utiliser que la meilleure huile*. C'est, en effet, de la qualité de l'huile que dépend le bon état des pièces mobiles, *donc* la durée du moteur. C'est pourquoi tant d'automobilistes canadiens utilisent Mobiloil. Ces huiles renommées sont fabriquées par une compagnie qui, depuis les débuts de l'automobile, s'est spécialisée dans les lubrifiants.

Pour obtenir de meilleures performances de chaque voiture! Deux fois plus efficace contre l'usure, elle assure des démarrages rapides, réduit l'encrassement et augmente la puissance. Se vend en diverses variétés pour chaque saison.

Mobiloil

L'HUILE LA MEILLEURE POUR
LA PROTECTION LA PLUS EFFICACE



Spécialement destinée aux moteurs à haute compression. Les garde parfaitement propres, assure des démarrages instantanés, permet de faire plus de milles par gallon de gazoline, réduit l'usure en toute circonstance... *en toute saison!*

Deux produits de Mobil Oil of Canada, Ltd., fabricants des lubrifiants modernes Mobiloil.

EN VENTE CHEZ LES VENDEURS IMPERIAL OIL ET CHAMPLAIN

CONNAIS-TOI TOI-MEME

— Le Caractère par l'Écriture —

par RANY

réponse à FSIL ELUOK

En effet, il en faut du courage parfois pour convaincre certains de mes correspondants. Mais avec vous, je n'ose employer une langue trop vigoureuse, vous êtes si douce et si bonne malgré toute votre fermeté; vous êtes si compréhensive malgré votre sens bien strict de la justice et du respect de la personne et de la discipline. Votre conscience professionnelle est à peu près sans faille, elle vous rend terriblement exigeante surtout pour vous-même.

Votre cœur est encore bien jeune et votre esprit bien vif; il ne vous manque que l'expérience pour faire autorité dans le milieu où vous circulez: votre fierté en souffre quelque peu, vous êtes tellement habituée à connaître le succès, mais il ne faut pas oublier que la sagesse silencieuse mais salutaire est le fruit des années de labeur et de méditation. Vous êtes sur la bonne voie...

réponse à DIX-SEPT PRINTEMPS (S. J.)

Je ne puis vous juger trop sévèrement, tout d'abord votre texte restreint ne m'en donne pas la chance; puis l'omission de votre adresse m'en empêche de le faire à loisir directement. Alors, espérons que vous vous reconnaîtrez un peu, bien que moi-même j'éprouve beaucoup de peine à vous identifier.

Au fait, tantôt vous vous montrez si nerveuse et si à bout de souffle que l'on vous croirait prête à fermer les yeux pour toujours; tantôt votre plume est si alerte et si primesautière que l'on vous croirait une vraie jouvencelle. Tantôt vous vous montrez taciturne, morose comme les gens qui achèvent de vieillir; tantôt vous vous montrez espiègle comme une enfant terrible qui ne veut pas penser à demain. Où donc serait la vérité?

réponse à PETITE FLEUR DE NEIGE

Personne ne peut nier votre jeune âge malgré tous vos efforts pour mettre en relief comme les grandes demoiselles votre personnalité encore toute frémissante des premières émotions. Si vous occupiez votre esprit à découvrir vos vrais talents, car vos doigts doivent être fort habiles, votre questionnaire aurait un sens beaucoup moins frivole et vous rendrait doublement justice.

Si vous voulez vraiment savoir qui vous êtes, puis-je vous demander de m'écrire à nouveau mais cette fois en abandonnant le transparent?

réponse à un COEUR TOUT JEUNE (East View)

C'est ce qui fait votre charme, chère demoiselle, et ce qui est plus beau encore, c'est que vous l'ignorez tout à fait. Et pourtant vous êtes bien pondérée tout en ignorant encore le danger; votre sens de l'observation vous fait voir bien vite toute l'ambiguïté d'une situation, mais le côté optimiste l'emporte toujours et vous continuez comme s'il faisait toujours soleil.

Le Jeu des contrastes offre un ensemble bien pittoresque que j'aimerais à explorer. Il n'en tiendrait qu'à vous.

réponse à MADELEINE (St-R.)

Pareille honnêteté est à signaler autant que votre délicatesse à ne pas tirer parti de ma distraction. Chère demoiselle, toutes ces qualités, je les avais tout de suite signalées, mais je ne savais pas que vous les illustriez d'une façon si magnifique.

Si vous me permettez, dans ce journal, une analyse plus détaillée, je le ferais volontiers. Faites-moi signe.

réponse à LULU

Votre description de la tempête correspond si bien à vos états d'âme que je me demande jusqu'à quel point ceux-ci n'ont pas été votre source d'inspiration. Car vos émotions gagnent toujours trop en profondeur; vos craintes vous étreignent toujours aussi fortement que l'abîme que vous pressentez partout. Serait-ce toute votre lucidité intuitive la grande responsable?

Vous ne soupçonnez pourtant pas la moitié de ce que je vous raconte, mais le court billet soumis me met nettement sur cette piste. Comme quelques doutes arrivent en surprise, je préférerais cependant une deuxième lettre, si c'est possible. Je ferai diligence.

(Ayez donc bien soin de mentionner la date de cette invitation.)

réponse à LOUISE-AIME

L'on vous répète sur tous les tons que vous avez mauvais caractère. Jusqu'à un certain point, c'est vrai, mais ce que l'on ignore de vous, c'est tout l'attendrissement dont vous êtes capable, c'est ce cœur sensible qui voudrait tant se rendre utile à quelqu'un mais à qui l'on refuse l'entrée sous prétexte d'instabilité, d'incompatibilité. Vos excès de gentillesse les énervent autant que vos réticences parfois farouches. Je ne puis m'empêcher de vous signaler une certaine fébrilité anormale, un état d'esprit pas des plus reposés, aussi bien qu'une faiblesse physique que je pourrais presque localiser. Malheu-

reusement, vous êtes trop brève pour confirmer sérieusement mon opinion.

réponse à SIMONE A LA CAMPAGNE

Vous êtes si paisible que tout le monde doit se disputer le plaisir de votre compagnie. Il n'est pas dit que vous ne faites jamais de colères, mais elles sont si rares et si peu durables qu'elles tombent tout de suite dans l'oubli.

Il est très difficile de déterminer le nombre d'années d'étude, et c'est d'habitude le soin du ou de la correspondante de me l'indiquer, pour mieux situer mon personnage. Vous n'en pensez pas ainsi? Quant à vous, votre degré d'instruction me paraît plus que raisonnable. Si par hasard c'était le contraire, c'est votre esprit curieux et très fin qui se serait imposé de lui-même toute discipline intellectuelle.

Comme je connais maintenant toute votre amabilité, vous ne me refuserez pas une lettre en bonne et due forme sans trop jouer à cache-cache, n'est-ce pas?

réponse à MONIQUE DU TEMISCAMINGUE

Vous comprenez si bien les choses que l'on peut toujours se contenter de vous parler à mi-mots sans risque de malentendus. Ce n'est pas un compliment insignifiant que celui-là, il vous va à ravir. Mais comme le réciproque ne vous arrive pas souvent, c'est toujours à votre tour d'avoir à comprendre, à céder, du moins, selon toute apparence. En effet, vous n'êtes pas un mouton de Panurge, vous avez du cran pour tenir bon, vous agissez selon des principes intègres, et la réalité ne vous effraie pas trop; mais rien ne vous fait plus de peine que d'avoir à bousculer les choses et les gens pour obtenir ce que vous jugez essentiel. Et c'est à ce moment que vous entrez en conflit avec vous-même.

Continuez de cultiver votre belle intelligence, mais laissez battre votre cœur aussi tout à son aise.

réponse à MONA LISA DES ILES

Vous ne faites pas partie de cette catégorie de personnes qui se prennent trop au sérieux, bien au contraire, la simplicité, l'humilité sont vos plus belles qualités, vous fuyez ce qui sonne faux et ce qui vous paraît artificiel. Votre bonté fort indulgente vous vaut la sympathie de tous et votre distinction, le respect de tous. Mais comme vos ambitions les plus secrètes n'ont jamais été satisfaites, vous avez pris une attitude rêveuse et lointaine, votre regard reflète volontiers le mystère, votre voix se tinte parfois de doux regrets. Mais comme vous êtes avant tout une femme énergique, vous regrettez tout de suite de vous être attendrie un long moment et vous reprenez votre chemin en stimulant tout le monde de votre exemple mais en ne comprenant pas trop le pourquoi de toutes les extravagances dans lesquelles le monde actuel semble plongé. Votre univers semble beaucoup plus reposant.

réponse à ROLLANDE G. J.

Votre critique m'encourage à continuer mon travail. J'éprouverais, certes, beaucoup de plaisir à compléter votre analyse. Puis-je vous assurer que je n'ai pas le privilège de vous compter parmi mes connaissances fort nombreuses cependant. Montréal est grand et populeux.

Au revoir, chère Madame, et merci de vos bons souhaits.

réponse à ... Pas de pseudonyme

Vous avez peut-être raison de vous inquiéter de votre sensibilité presque malade, mais cela passera surtout au contact de personnes qui n'ont comme compensation de leur état pitoyable que les bons mots de leur entourage. Vous avez compris votre problème et vous avez vous-même trouvé la solution, ce qui dénote beaucoup de sérieux.

Vous mettez toujours l'accent sur la perfection avec laquelle vous devez accomplir toutes les tâches qui se présentent à vous; ceci vous fatigue outre mesure et vous fatiguera tant que vous n'aurez pas compris qu'il y a un temps pour chaque chose et que la perfection n'est pas de ce monde et, *ipso facto*, que les faiblesses ne sont pas nécessairement synonyme de trahison, de dissimulation. Vous vous flagellez sans raison, vous risquez de blesser vos ailes et de ne pouvoir survoler tous les paysages qui vous attirent. Soyez prudente, mais persistez dans vos desirs. Vous êtes clairvoyante.

réponse à ADELE

Adèle aime les voyages dans des régions mystérieuses toutes pleines de poésies enchanteuses. Aussi se blesse-t-elle à tout propos dès qu'elle est contrariée et qu'elle côtoie de trop près ses camarades qui ne sont pas toujours aussi prévenantes et qui s'expriment plus brusquement. Leurs intentions ne sont à peu près jamais mauvaises, mais voilà que vous n'êtes pas du tout habituée à ces attitudes d'une seule pièce, vous croyez tout de suite à leur mépris, à leur jalousie et parfois même à leur indifférence.

(Lire la suite page 35)



Comment paraître plus jeune que vos années

Lorsque vous rencontrez un grand-père comme celui-ci, "jeune" encore, vigoureux et plein d'énergie... *bien qu'il approche de ses 65 ans...* dans votre étonnement vous vous direz, peut-être, "Cet homme ne porte certainement pas son âge!"

A vrai dire, il a l'entraîn qu'il *devrait* avoir à son âge, et que nous aussi, nous *devrions* avoir lorsque viendra le temps de la retraite. Mieux encore, celui qui arrive à cet âge en bonne santé peut habituellement s'attendre à jouir pendant plusieurs années encore, d'une vie heureuse et utile.

C'est donc *avant de prendre de l'âge* que vous devez avoir grand soin de votre santé. Le moyen le plus sûr de dépister toute maladie chronique telle que l'hypertension ou l'arthrite, dès son début, c'est de se faire examiner par le médecin tous les ans.

Quoique votre prise de retraite soit distante de 20 ou de 25 ans, vous devez prendre dès aujourd'hui les moyens pour avoir une bonne santé dans vos vieux jours. Voici quelques-uns de ces moyens:

1. Ayez l'esprit ouvert à ce qui est nouveau pour vous. Si le lendemain vous réserve toujours une tâche à accomplir, un travail que vous aimez faire, vous aurez l'esprit alerte et énergique. Votre contribution aux œuvres de charité de votre église et de votre localité vous procurera, sans doute, des joies à la fois grandes et durables.

2. Faites un choix judicieux d'aliments. Votre nourriture doit fournir tout ce dont votre organisme a besoin pour être sain—des *protéines* pour en renforcer et refaire les tissus, des *hydrates de carbone*, sources d'énergie, et les aliments protecteurs qui renferment des *vitamines* et des *minéraux*.

3. Surveillez votre poids. Le cœur, les reins, les poumons, la foie et les artères doivent faire un surcroît de travail lorsque vous avez de l'embonpoint. De plus, si vous pesez trop, vous contracterez plus facilement des maladies de ces organes.

4. Essayez d'éviter les bouleversements émotifs. Il ne faut pas, en effet, étouffer les émotions qui surgissent en nous. Donnez-leur occasion de s'extérioriser. Plusieurs allègent les soucis qui les accablent en en faisant part à une personne sympathique.

5. Assurez dès maintenant votre sécurité financière. Vous n'avez pas besoin d'un gros montant d'argent pour être heureux dans vos vieux jours. Vous agirez sagement, cependant, en pourvoyant, bien avant de prendre votre retraite, aux besoins financiers qui se feront alors sentir. Les conseils d'une personne compétente pourraient vous éviter beaucoup d'ennuis.

La santé demeure toujours un très précieux atout, quel que soit votre âge. Voyez à la garder bonne *durant l'année qui s'écoule et dans les années à venir.*

COPYRIGHT CANADA, 1958 — METROPOLITAN LIFE INSURANCE COMPANY

Metropolitan Life Insurance Company
(COMPAGNIE À FORME MUTUELLE)

Siège Social: New-York

Direction Générale au Canada:
Ottawa

Metropolitan Life Insurance Company
Direction Générale au Canada,
(Dept. H. W.) Ottawa 4, Can.

Veillez m'envoyer un exemplaire gratuit de: "Fous et votre avenir," 28-S.

Nom
Rue
Ville Prov.



La Saint-Valentin

AUJOURD'HUI, 14 février, les jeunes gens tentent leur chance. Chacun envoie, à celle qui sera peut-être l'élue de son cœur, de menus cadeaux. En province, où je possède une petite maison de campagne, les garçons font porter un bouquet blanc entouré de papier dentelé, genre « bouquet de la mariée ». En passant, dans l'après-midi, devant la fenêtre de sa belle, s'il aperçoit son bouquet sur la fenêtre, le jeune homme pourra venir passer la veillée dans la famille de la jeune fille. Il lui apportera une broche de paccotille... une bague de quelques sous... représentant un cœur sur lequel on peut lire : « Valentin ».

Pour ma part, je ne trouve pas cette fête déplaisante. Que tous les « Valentins », en quête d'âme soeur, se déclarent de cette façon surprenante, c'est assez amusant ! Combien de timides, au cours de l'année écoulée, s'encourageaient en se disant :

« C'est bientôt le 14 février... si j'osais ? Ce jour-là n'engage à rien. Si elle refuse, j'aurai l'air de mètre trompé... Si elle veut bien... Ah ! si elle veut bien ! Alors, là... »

Bien sûr, cette gentille manière de faire connaître ses sentiments n'engage évidemment à rien. C'est à peine une ébauche de fiançailles d'où le bonheur peut cependant jaillir.

Ceux qui sont le plus intéressés dans l'affaire, vous le savez comme moi, car on ne vend pas que de petites broches et d'insignifiantes bagues ; il existe toute une gamme de cadeaux, gamme chromatique et infinie... Habitants des grandes villes, vous voyez, ce jour-là, les commerçants offrir à leur clientèle juvénile toutes sortes d'objets à acheter. Les vitrines des

magasins sont ornées avec goût et rappellent la fête du jour. Comme toujours, il y aura des envieux et des déçus...

D'où nous vient cette coutume ? La fête paraît moderne. Pourtant, qui l'eût cru ? C'est en souvenir de la divinité latine Junon, identifiée avec la Héra grecque, épouse de Jupiter, reine du ciel, déesse des phénomènes célestes et du mariage. On faisait des fêtes en son honneur à cette époque de l'année. La légende ne dit pas si les jeunes gens envoyaient de petits bouquets blancs enveloppés de papier découpé... mais, comme cette coutume a lieu le 14 février, jour anniversaire du martyr de saint Valentin, la « voix populaire » a appelé cette fête la Saint-Valentin. Les poètes de la mythologie latine représentent la déesse Junon comme hautaine, jalouse et vindicative... Au contraire, le christianisme demande aux jeunes filles d'être naturelles, confiantes et douces...

Jeunes gens, n'oubliez pas le 14 février. Tentez votre chance. Pensez que, dans presque tous les pays, vos camarades en font autant.

Maintenant, je m'adresse à ceux qui sont enchaînés dans les liens du mariage depuis déjà pas mal de temps... Pourquoi ne pas offrir un petit cadeau, de rien du tout — mais c'est le geste qui compte — à votre épouse ? Si votre bonheur est encore sans nuage, votre cadeau sera apprécié. Si ça craque un peu... raison de plus d'offrir quelque chose qui renouera, rescellera, ressuscitera en belle flamme les cendres tout près de s'éteindre ; allons, Monsieur, un bon mouvement, souvenez-vous que les cadeaux sont les fleurs de notre dur chemin et repartez, comme à vingt ans !

S. DELCROIX.

Nos vedettes

QUAND j'ai rencontré, pour l'interviewer, Marjolaine Hébert, elle n'était pas seule au rendez-vous. Hector l'escortait. Elle m'a gentiment, courtoisement présenté Hector et tout de suite, entre lui et moi, ce fut le coup de foudre... Sans que Marjolaine y voie le moindre inconvénient...

De votre vie vous n'avez vu quelqu'un de si charmant qu'Hector. Il est très foncé, je dirai même qu'il est très noir. Pas très grand, (c'est même le contraire) mais si gracieux, avec ses beaux yeux parlants, ses deux touffes de moustaches, son vêtement à la zizou. Il portait même, ce jour où il ne faisait pas tellement chaud, un manteau de bonne coupe, sombre comme il convient à quelqu'un qui ne veut pas se faire remarquer. Il n'est point loquace et c'est même la seule chose qui lui manque car, à part cela, son éducation est parfaite.

Comme on lui avait refusé (on est tellement sévère à Montréal) son entrée dans un restaurant où nous voulions prendre une tasse de café, Marjolaine lui a dit :

— Hector, tu vas rester tout seul dans la voiture et tu seras sage. Hector n'a rien répondu mais quand nous sommes revenues le trouver, nous l'avons trouvé, couché en rond, bien sage, sur la banquette, car... Mais oui, je vois d'ici que vous avez deviné... Hector n'est autre que la ravissant caniche noir, compagnon fidèle de Marjolaine... Heureuse est-elle de posséder (et à la fois) une maman et un grand fils de 10 ans qui peuvent, quand elle est très occupée, prendre soin d'Hector... N'a pas de chien qui veut en notre grand ville et je suis payée pour le savoir...

Après des études au couvent de Longueuil et à l'Académie Marie-Rose, Marjolaine Hébert, qui, à ces maisons d'éducation, tenues par les Soeurs de Jésus-Marie avait eu, comme premier professeur de diction, Marcelle Lefort (aujourd'hui Mme Albert Cloutier) fut une des plus assidues parmi les élèves de Mme Jean-Louis Audet, dont on a célébré dernièrement les 25 ans de professorat et qui peut se flatter d'avoir développé les sept-dixièmes des talents aujourd'hui en pleine gloire.

Son premier rôle, Marjolaine l'obtint dans *Madeleine et Pierre*, ce programme pour enfants dont l'auteur était André Audet (aujourd'hui décédé) et qui dura une bonne décade.

Elle avait à peine une quinzaine d'années. La radio l'ayant prise dans ses filets ne la lâcha plus. Le premier emploi de Marjolaine fut les ingénues un peu perverses, les soubrettes de Molière, puis quelques années plus tard, son talent ayant encore mûri, elle entra de plein-pied dans les emplois de jeune première.

Donner la nomenclature de tous ses rôles ? Il y en a vraiment trop : dans *Maman Jeanne* de Rudel Tessier, elle était France ; Odette dans *Rue Principale* ; Colombe dans *Je vous ai tant aimé* ; sans parler des rôles divers qu'elle tint dans les radio-théâtres et autres programmes.

Survint la T.V. Il faut rappeler que Marjolaine Hébert a plusieurs cordes à son arc. Non seulement elle peut jouer la comédie, mais elle peut prendre part, comme diseuse, à des programmes de variétés. Son premier programme télévisé s'appelait *Trois chansons*, avec Marjolaine Hébert. Le titre dit tout. Elle fit aussi partie de *Silhouettes* avec Michel Noël, de *Feuil-*



MARJOLAINE HÉBERT, jeune première coquette



les au vent où ses partenaires étaient Juliette Béliveau et Raymond Lévesque. Sans parler de *Rêves-Réalités* où, pendant toute la saison où Yvette Pard réalisa le programme, Marjolaine donnait, devant les caméras, des cours de culture physique.

Entre temps, Madame Guevremont adaptait à la télévision son roman *Le Survenant* qui avait déjà fait deux saisons à la radio. Marjolaine y avait créé le rôle si charmant, si vivant de Bedette, que tout naturellement, elle reprit à la vidéo.

— Vous en faites, Marjolaine, une véritable création de ce rôle de Bedette. Dites-moi, comment l'avez-vous à ce point poli, rodé ?

— Le texte est si complet, répond Marjolaine, qu'il semble impossible de le dire autrement et de voir le personnage différent de celui que l'auteur a campé.

— Alors qui est « Bedette » ?

— Un bien drôle de petit type. C'est la coquette parfaite, surtout placée à l'époque où se déroule le roman. Elle aime tous les hommes, c'est-à-dire qu'elle n'en aime aucun. Elle veut absolument qu'ils s'occupent d'elle, lui fassent des compliments et rien ne l'amuse plus que la jalousie d'Odilon, dont elle se moque comme des autres, mais dont elle apprécie, sur le moment, les hommages, pour rudes qu'ils soient parfois. Ce qu'elle cherche, c'est l'inaccessible et plus une conquête lui semble ardue, plus elle est coquette, plus elle joue de son minois chiffonné, de ses toilettes (nombreuses pour une petite fille de la campagne en ce temps-là). Pensez donc qu'elle est peut-être la seule au *Chenal du Moine* à s'habiller sur catalogue à *Taronto*. (Et Marjolaine insiste sur la prononciation de *Taronto*)...

— Mais ces toilettes, d'où viennent-elles ? On les fait vraiment pour vous ?

— Oui. Ce sont des créations de Paule Tessier. Bedette a, à Radio-Canada, toute une garde-robe, manteaux, chapeaux, bottines, robes. On les transforme de temps en temps, pour les renouveler...

Marjolaine, (la Marjolaine Hébert à qui j'inflige en ce moment le supplice de la question) a les cheveux très très courts, deux pouces peut-être, et savamment coiffés à la dernière mode. Or, Bedette a une riche, une luxuriant chevelure blonde.

— Marjolaine, portez-vous une perruque ?

— Non. Seulement (et, dit-elle, je tiens à le souligner ici) les maquilleuses-coiffeuses Jacqueline et Norma, font avec moi des miracles. Elles se servent non pas d'une perruque, qui alourdit toujours, mais simplement de deux tresses de cheveux, qu'on a fait faire spécialement pour moi à Paris et qu'elles fixent par des pincées à mes cheveux courts. Après quoi elles les tressent, les coiffent de telle façon qu'on peut croire à la réalité de la lourde chevelure de « Bedette ».

— C'est en effet très réussi. C'est pour « Bedette », n'est-ce pas, que vous avez remporté le Trophée Frigon ?

— Oui, et l'année suivante j'avais le trophée de la meilleure comédienne de l'année pour *Pour cinq sous d'amour* de Georges Carrière et Marcel Dubé.

— Sans compter que vous avez été reine de la Radio-Télévision. Marjolaine sourit. C'est pour elle un beau souvenir. Et c'est peut-être elle qui, de toutes les éphémères souveraines des ondes, a le mieux su choisir sa toilette : une robe de tulle, vaporeuse à souhait, qui lui donnait vraiment un air irréel.

— Vous faites aussi du cabaret, Marjolaine ?

— Oui. J'ai débuté à la *Tour Eiffel* dans un costume tout à fait nouveau pour l'époque. Un pantalon très collant de velours noir avec une blouse pareille à décolleté très étudié. Puis, j'ai été au *Tabou*, avec Guy Hoffman, à Québec, au *Baril d'Huitres* et enfin, me lançant pour mon propre compte, aux *Deux Masques* où, avec mes camarades, nous jouions et chantions. Nous en avons momentanément interrompu les représentations. J'avais avec moi Roger Garceau, Jean Daigle, Jani Pascal et Marc Gélinas.

par ODETTE OLIGNY

— Et parlez-moi donc de *Quelles Nouvelles* ?...

— Ça, ça nous amuse prodigieusement, Jean Duceppe et moi. C'est pour nous un véritable travail d'équipe et nous nous arrangeons pour donner de la drôlerie, même poussée à la caricature, aux personnages que campe Jovette.

— Et vos costumes ?

— C'est nous-mêmes qui les combinons.

— Et maintenant, si vous voulez, parlons théâtre.

— Ah mon Dieu !... Il y en a aussi à dire dans ce domaine... J'ai joué sur scène pour la première fois dans *Madeleine et Pierre* puis, j'ai fait partie de *L'Equipe* avec qui j'ai pris part aux représentations du *Songe d'une nuit d'été*, de *Lilliom*, du *Grand Poucet*, de *L'École des Femmes*, des *Fiancés du Havre*. Avec le *Rideau Vert* j'ai joué *Trois garçons, une fille*, avec Paul Hébert, à l'Anjou *On purge un bébé*, etc...

— En somme, Marjolaine, qu'est-ce que c'est qu'une de vos journées ?

— C'est le mélange parfait de répétitions, de radio, de télévision, d'essais, d'enregistrements, d'étude de nouveaux rôles et, pour finir, de représentations de cabaret.

— Mais quand trouvez-vous le moyen de récupérer un peu ?

— Je prends ma journée du vendredi. La seule de la semaine qui soit à moi. Je fais la grasse matinée et j'occupe tranquillement l'après-midi.

— Marjolaine, parlez-moi de votre fils, Daniel ?

— Il vient d'avoir dix ans, répond la jeune maman. Il est en parfaite santé, malheureusement il ne montre qu'un goût très mitigé pour les études. Il est bien plus au courant des cinq cents buts de Maurice Richard que de la règle des participes et il tient plus volontiers un bâton de hockey qu'un stylo. J'espère que viendra le moment où il comprendra que le sport n'est pas tout dans la vie.

Marjolaine sortait d'une répétition. Elle a eu à peine le temps de prendre un café et déjà, il faut repartir... Car c'est cela la vie d'une comédienne en vedette. Avant de partir, elle a tout de même eu le temps de rappeler combien, lorsqu'elle a eu son grave accident d'auto, le public a été gentil pour elle, lui envoyant fleurs, télégrammes, lettres...

— Nous travaillons, dit Marjolaine, mais ces preuves d'affection qui viennent du grand public, ça fait chaud au cœur...



BEAUTE, MON BEAU SOUCI...

JE N'AI PAS LE TEMPS

Nombreuses sont les femmes qui disent : "Moi aussi, je voudrais bien me donner des soins de beauté... Mais il faudrait pour cela n'avoir rien d'autre à faire. Or j'ai un ménage à tenir, un mari à servir, des enfants à élever, voire un métier à exercer, et avec tout cela je ne suis pas particulièrement riche. Comment pourrais-je?... J'ai déjà bien du mal à prendre une douche quotidienne, à me donner un coup de peigne, à me maquiller sommairement. Je ne vois vraiment pas comment je pourrais faire davantage."

Et cependant on sait des travailleuses et des mères de famille, tout aussi handicapées, mais qui pourtant paraissent toujours sortir de l'institut de beauté. Certes, elles sont servies par un physique heureux, et elles ont d'autre part un don, celui d'agir vite et bien, dans tous les domaines. Est-il possible, même à celles qui sont moins bien douées par la nature, de les imiter ?

Certes : avec de la volonté et de la méthode.

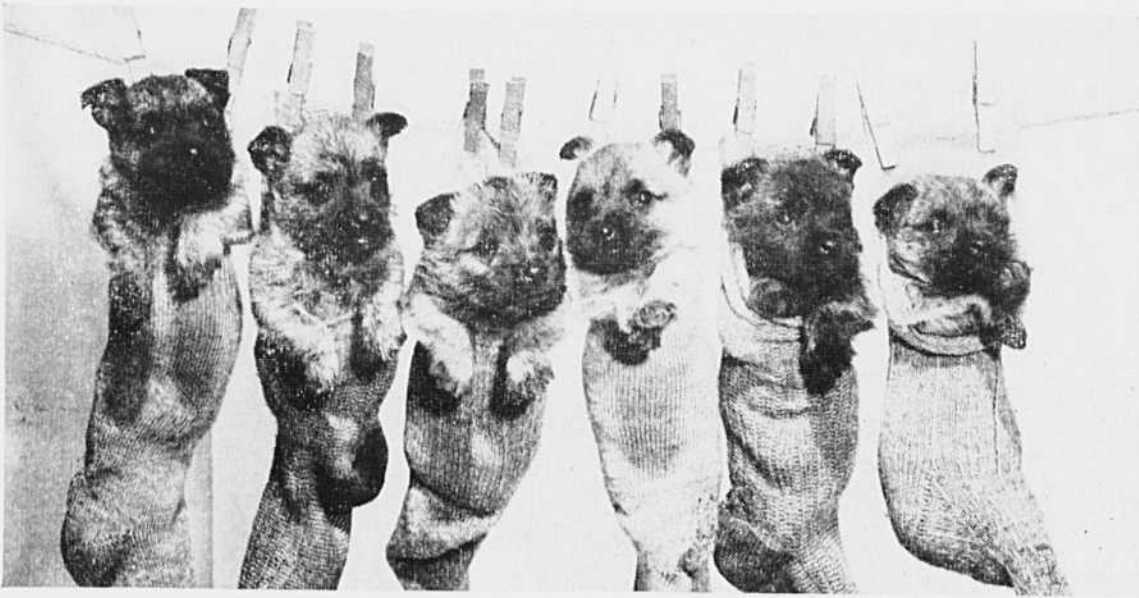
Et tout d'abord il faut ne pas se laisser décourager par la multiplicité des conseils prodigués... justement dans les rubriques comme celle-ci. Ils s'adressent, ces conseils, à l'ensemble des lectrices, et non à chacune personnellement. Evidemment, si l'une d'elles voulait les suivre tous ensemble, il se pourrait bien qu'en additionnant le temps à consacrer aux opérations prescrites elle se découvrirait vouée à consacrer aux soins de beauté vingt-quatre heures par jour — au minimum. Du matin au soir ce serait l'heure de marche, l'heure de relaxation, la demi-heure de massage, la demi-heure de culture phy-

sique, la demi-heure de shampooing, le quart d'heure du bain, le quart d'heure de l'épilation, et puis encore le moment de mettre la crème nourrissante, celui d'appliquer la lotion astringente, celui de donner à chaque œil successivement son bon bain de collure pour l'éclat du regard, celui de tremper les chevilles dans la préparation qui les amincira, celui de tenir les mains en l'air pour les inviter à blanchir, sans oublier bien entendu les affusions d'eau froide pour raffermir la poitrine, le pétrissage du cou pour l'empêcher de se flétrir, le brossage des sourcils, celui des cils, et j'en passe ! Et j'en oublie !

Mais tout n'est pas à faire par toutes, et tous les jours. Sans cela comment s'en tireraient, tenez, les mannequins de la haute couture, qui ont pour mission expresse d'être toujours en parfaite beauté de la tête aux pieds, et qui cependant exercent une profession terriblement absorbante, du moins pendant les saisons de collections, non sans être par surcroît, souvent, bonnes maîtresses de maison et bonnes mères de famille ?

A celles qui souhaiteraient trouver le moyen d'inclure des soins de beauté, sérieux et continus, dans un programme déjà surchargé, je suggérerais de se tracer un plan en procédant par élimination. Qu'elles s'examinent impartialement, sans sévérité ni complaisance excessives. Et qu'elles écartent de leurs préoccupations tout ce qui "va" : "il est inutile, dit un proverbe anglais, de dorer l'or pur". Il est également inutile de vouloir faire disparaître une cellulite imaginaire ou de

donner un éclat artificiel à des yeux naturellement brillants. Qu'elles notent ensuite tout ce qui "ne va pas" à leur gré : teint ou cheveux, mains ou pieds, n'importe. Elles concentreront leurs efforts sur ces points, l'un après l'autre. Quand et comment ? En faisant, sur des moments qu'elles consacreront à leurs soins de beauté, ces moments de "relaxation" qu'exige impérieusement la bousculade de la vie moderne. Pour occuper qu'elles soient il n'est pas possible qu'à un moment ou à un autre elles n'aient pas une toute petite heure, une demi-heure à la rigueur, qu'elles puissent exiger comme bien à elles. La consacrer à "s'étendre dans l'obscurité, une compresse sur les yeux, et à ne penser à rien" serait, dans leur cas, la gaspiller. Mais la consacrer totalement aux soins alternés de leurs cheveux, de leur peau ou de leurs ongles, dans un petit coin agréablement aménagé, étant bien entendu que rien ne doit alors les déranger, leur apportera une incontestable détente. Ce peut être quand les enfants sont à l'école, ce peut être quand le reste de la maison est déjà au lit, ce peut être — qui sait ! — pendant qu'un mari compréhensif et compraisant promène le bébé... Mais il faut que ce soit, et que ce soit avec persévérance. Car parmi les femmes qui "n'ont pas le temps" beaucoup en fait consacrent chaque jour plus d'une demi-heure à des essais de soins qui n'apportent pas de résultat parce qu'ils sont désordonnés. C'est pourquoi nous avons parlé non seulement de volonté, mais aussi de méthode.



Les heureux enfants, qui trouveraient dans leurs bas d'aussi jolis petits chiens. Madame Chrystal Barns de Dundee, Ecosse, les a photographiés dans cette position inusitée pour la plus grande joie de ses six enfants, qui disposeront dorénavant chacun de leur protégé.

► Une mode masculine « nouvelle » remporte depuis quelques mois un très grand succès aux Etats-Unis, celui du bonnet de nuit douillet et chaud. Des millions d'épouses américaines ont, paraît-il, fait cette expérience : depuis que leur mari porte un bonnet de nuit, il est de bien meilleure humeur au coucher et au lever.

► Une maman de cinq enfants, Mrs. Mabel Streeter, de Détroit, souffrait d'une valvule cardiaque défectueuse et les médecins estimaient qu'elle devait succomber vers la fin de 1956. Elle a été opérée et maintenant elle mène une vie à peu près normale, parce que la valvule malade a été remplacée par un bout de ressort d'une montre ; cette valvule d'acier avait été expérimentée sur des chiens et Mme Streeter est la première personne sur laquelle elle ait été greffée.

► Plusieurs grandes agences de voyages américaines viennent de créer ces variétés nouvelles de voyages réservées aux femmes : voyages pour jeunes filles désireuses de faire la connaissance d'un homme sérieux, voyages pour les épouses qui désirent prendre un congé (court ou long) de leur mari, mères de familles qui ont besoin de repos prescrit par le médecin, et voyages pour des époux qui désirent refaire un second voyage de nocces.

► Les automobilistes britanniques qui se rendent actuellement en Russie ont cette surprise désagréable : aucune compagnie d'assurances britannique ne consent à les assurer. L'une des compagnies a déclaré : « La difficulté provient du fait que nous n'aurions aucun moyen de discussion avec les adversaires russes en cas d'accident. Et nous ignorons si les garagistes russes sauront réparer une voiture anglaise et s'il se trouvera un avocat russe disposé à défendre éventuellement un touriste anglais.

► Un Musulman d'Ipoh, en Malaisie, avait trois femmes, ce que la loi et sa religion lui permettent, mais il avait aussi trois domiciles conjugaux, car chacune de ses femmes habitait un quartier différent. Il vient de les quitter toutes les trois, et il s'est ainsi expliqué devant le juge : « Je n'en pouvais plus mes trois femmes exigeaient que je fasse pour elles toutes les courses ménagères, et chacune à des heures différentes. Et je n'arrivais plus à gagner de quoi nous nourrir tous. » Mais il ne devra pas moins continuer à subvenir aux besoins de ses trois épouses.

► La directrice d'une école de Vienne vient de créer des cours pour grand-mères, et elle a eu d'emblée 140 élèves. Dans ces cours, les aïeules rafraîchiront leurs connaissances et elles pourront ainsi remplacer les parents de leurs petits-enfants à l'étude et aux devoirs.

► Il existe depuis deux ans, à Bruxelles, une société qui donne en location des reproductions de tableaux célèbres modernes ou anciens ; la plupart des abonnés reçoivent ainsi tous les deux mois, ou selon toute autre périodicité, de quatre à six tableaux, qui sont ensuite remplacés par d'autres. Et voici qu'elle offre à ses adhérents des oeuvres originales d'artistes belges, et il arrive très souvent que ces toiles authentiques et signées de peintres parfois déjà célèbres sont achetées par les amateurs qui les avaient louées pour deux mois.

► Mrs. Dorothy Peterson possède, derrière sa maison de Newark, New-Jersey, un beau jardin dans lequel elle avait l'habitude de jeter tous ses déchets de cuisine et du pain pour nourrir les oiseaux du quartier. Mais tous ces déchets ont attiré de nombreux rats et la dame a été condamnée à cent dollars d'amende sur la plainte de voisins.

► Le Japon est un pays où le contrôle des naissances est officiellement autorisé et même encouragé, et l'on signale à ce sujet que le préfet de police de Shimané, près d'Hiroshima, a créé un cours « de direction familiale » à l'intention de ses 3,500 policiers, auxquels il leur... reproche d'avoir trop d'enfants, en moyenne trois, que leur « traitement de famine » ne permet pas de nourrir ni d'éduquer convenablement.

► Un ouvrier agricole d'Afrique du Sud, John Mapungo, âgé de 37 ans, était veuf avec cinq enfants ; l'an dernier, deux soeurs moururent et lui laissèrent dix-neuf enfants à élever. Il y a quelques semaines, une troisième soeur est décédée, en lui confiant encore douze enfants ; il a donc 36 enfants à nourrir et à élever, mais il ne gagne que fort peu, et ce courageux prend soin encore de sa mère et d'un oncle octogénaire. Une souscription a été ouverte en leur faveur.

► « Retournez chez vous, ma fille, et réfléchissez dix minutes sur la gravité du mariage », a dit un juge de Denver, Colorado, à Mrs. Mina Romo, 24 ans, en refusant de lui accorder son... quatrième divorce. Le juge venait d'apprendre que Mina n'avait vécu que douze mois avec son premier mari, deux mois avec le second, neuf mois avec le troisième et moins d'un an avec le quatrième.

► Une fabrique de denrées pharmaceutiques de New-York vient de présenter une drogue nouvelle qui doit signifier la fin des commérages féminins et... masculins. D'après les médecins spécialistes, les bavardages inutiles et excessifs proviennent généralement d'une tension émotionnelle, c'est-à-dire de la nervosité (crainte, surprise, joie, chagrin, douleur) et les nouveaux comprimés devront... calmer les nerfs des personnes trop bavardes.

► Un lecteur a écrit à un quotidien de Francfort : « Ma femme a trente ans et se sent le plus souvent fatiguée. Elle est pourtant en bonne santé. J'ai dix ans de plus et dors moins qu'elle, mais je ne sens jamais de fatigue ». Le journal a répondu : « La science a établi que ce sont précisément les femmes de 20 à 40 ans qui ont besoin d'un long sommeil, tandis qu'à cet âge l'homme peut s'accommoder d'un sommeil plus court, sans dommage pour sa santé. D'ailleurs, 90% des humains ne dorment pas assez. Laissez donc dormir votre femme le plus longtemps possible. Elle restera jeune et belle bien plus longtemps. »

► Sur les marches du Capitole, à Washington, l'une des statues de marbre qui l'encadrent représente un Indien brandissant son « tomahawk » au-dessus d'une femme blanche qui allaite son bébé. Les 500.000 Indiens qui vivent encore aux Etats-Unis demandent l'enlèvement de cette statue qui « fait passer leurs ancêtres pour des sauvages ».

► Disgrâce de la pomme de terre... ? Les Allemands passent depuis toujours pour être de « gros » mangeurs de pomme de terre et, en 1949, chaque citoyen de la République Fédérale en consommait encore 219 livres par an, — mais pour 1956, cette moyenne est tombée à 155 livres. C'est qu'avec le relèvement du pays, le niveau de vie s'est élevé et les ménagères achètent davantage de « plats fins » ou tout préparés, qui leur donnent beaucoup moins de travail.

► L'île grecque d'Aigios Ahiléios est désormais sans homme. Seules dix-neuf femmes et un assez grand nombre d'enfants y vivent de la pêche, de l'agriculture, de la fabrication de meubles et de chaussures. Presque tous les hommes perdirent la vie au cours de la guerre civile grecque de 1945, les autres furent déportés en Bulgarie par les communistes. Le dernier habitant masculin est mort récemment de maladie. La Reine Frédérique a fait construire un orphelinat dans l'île et elle y a envoyé un instituteur.

PÊLE-MÊLE

► Dans un grand collège de Téhéran, les étudiants qui n'observent pas la discipline de l'établissement sont, depuis quelque temps, déshabillés et renvoyés chez eux à pied, vêtus seulement de leur caleçon et de leur tricot de corps. A ceux qui n'en portent pas, à cause de la chaleur, on en prête.

► Bruno Magister est une champion de l'escroquerie au mariage. Ce bellâtre de 54 ans avait promis le mariage à 53 femmes auxquelles, en vue du mariage, il avait soutiré des sommes souvent importantes. Mais un simple oubli vient de lui être fatal : chez la cinquante-quatrième victime, il oublia son portefeuille, la « fiancée » y trouva ses papiers d'identité au nom de Magister, alors qu'il s'était présenté comme étant l'ingénieur Dr. Martin Maier. Elle y trouva également une liste de plus de 50 femmes et leurs adresses. Elle le dénonça et le fit arrêter.

► Un fabricant japonais vient de présenter le poste de radio pour sac à main de femme. Il n'est pas plus grand qu'un jeu de cartes. Les hommes pourront aussi le porter dans la poche de leur gilet.

► Dans une école primaire de Chicago, les parents des élèves reçoivent, une fois par semaine, un cours gratuit sur la matière qui sera enseignée la semaine suivante aux enfants. Ceci pour leur permettre d'aider, sans hésiter, ceux-ci à leurs devoirs.

► Une dame se présente au bureau d'un hôpital de Dexington et se renseigne sur l'état d'une opérée, Mrs. Johns. « Elle va mieux, mais elle ne peut encore recevoir de visites. » La dame de répondre : « Me voilà enfin fixée, le docteur ne répond pas à mes questions : je suis Mme Johns. » Et de remonter dans son lit.

► De 1940 à 1956, le nombre des femmes chefs d'entreprises est monté, aux Etats-Unis, de 450.000 à plus d'un million. En même temps, le nombre des femmes occupant des postes de directrices, sous-directrices, d'ingénieurs, avocates, fonctionnaires ou commerçantes de haut rang a augmenté de 53%. A la fin de 1956, les Etats-Unis comptaient 6,255 avocates et femmes-juges, juges, 11,715 doctresses en médecine et 935 architectes.

► Sur l'aérodrome de Chicago, une maman tendit au dernier moment un supplément d'argent de poche à sa fille, qui partait en voyage de nocces : au même moment, l'une des hélices se mit à tourner et les 200 dollars s'envolèrent. On n'en a retrouvé que 25... Le voyage de nocces n'a pas été remis.

► Mme Janet de Kennedy, Etats-Unis, a communiqué à son journal local une lettre reçue d'un voisin qui lui demande « poliment » de régler les cris de son bébé à leur sonorité la plus basse à l'heure de la sieste.

► Le tribunal suprême de l'Etat d'Iowa a rendu un jugement selon lequel la lecture à haute voix, à sa femme, du rapport du Dr. Kinsey sur le comportement sexuel des femmes ne constitue pas un motif de divorce.

► « Les garçons et les filles devraient avoir plus de contacts, mais en dehors des écoles. » Voilà l'avis exprimé par le Dr. Matthews, éminent psychiatre britannique au cours d'une conférence à Oxford. « Elever garçons et filles dans les mêmes classes est une très grave erreur », selon lui, « mais il faut faciliter les contacts naturels et quotidiens au cours des récréations et en dehors des heures d'étude. » Les personnalités mutuelles des adolescents s'y formeront mieux et le facteur physique reculera à l'arrière-plan.

► Mrs. Dora Robinson, 44 ans, de Blackburn, Lancashire, était subjuguée par la tête rasée de l'acteur Yul Brynner, et elle était allée voir six fois, en une semaine, son film « Le Roi et Moi ». Elle afficha une centaine de photographies de son idole dans et autour de sa maison de Taylor Street, et lorsque le film « Anastasia » fut projeté à Manchester, elle voyagea 35 milles chaque jour d'une semaine entière pour aller revoir son dieu au crâne brillant. C'était le moment que choisit son mari, Bill, ancien boxeur devenu coiffeur, de se raser lui-même le crâne. En rentrant, Dora

► Mrs. William S. Paley, membre de la haute société de New-York, a été récemment proclamée par les journalistes spécialisés « la femme la mieux habillée des Etats-Unis en 1957 »; après ce succès, Mme Paley a cependant porté un coup sérieux à l'un des grands couturiers de New-York en révélant que plusieurs des toilettes ou ensembles qui lui ont valu son succès ont été l'oeuvre d'une « toute petite couturière inconnue », une jeune fille japonaise, appelée Kinoshita, qui est aussi la couturière de Mrs. Jock Whitney, femme du milliardaire Whitney, ambassadeur des Etats-Unis à Londres. Et le dépit des grandes maisons new-yorkaises est grand.

► Conclusions d'une enquête de trois psychiatres de Chicago sur les préférences culinaires des G. I. américains : les soldats très actifs et impulsifs aiment les viandes et les salades, les militaires qui étudient encore préfèrent les légumes, les « manuels » préfèrent les pommes de terre et les féculents, ceux provenant des milieux dits « sociaux » préfèrent les... desserts.

► Pendant un mois, une jeune fille de 16 ans a séjourné à l'hôpital d'Hamilton sans que ses parents ne se soucient d'elle. Finalement, la police retrouva l'adresse de ses parents, et le père a déclaré tout simplement : « Oh ! nous avons déménagé entre-temps et dans tout ce remue-ménage, il nous est arrivé d'oublier l'une ou l'autre chose ».

tume-tailleur sur mesure aurait coûté de 50 à 60 Livres à Mme Cowen, qui a pris un modèle qui était 1 taille 1/2 trop grand pour elle et qui, par la suite, nous a obligés à le modifier deux fois. » Le juge a débouté la curieuse cliente en disant : « Et puis, acheter de la confection et exiger qu'elle vous « aille » à la perfection, c'est vraiment excessif. »

► Les bohémiens estiment parfaitement normal et... honorable pour un époux de battre sa femme et de lui prendre jusqu'à son dernier sou pour aller s'enivrer. Mais le bohémien qui prendrait à sa femme ou à sa fille un bijou, collier, bracelet, boucles d'oreilles ou un vêtement de valeur, se rendrait coupable d'un véritable crime contre les traditions de la race. Car le droit le plus sacré de la femme bohémienne, c'est d'être belle et coquette.

► Les artistes-peintres syriens ne peuvent plus recevoir dans leurs ateliers les jeunes femmes qui leur servent de modèles, même si elles posent tout habillées. Les autorités n'accordent des exceptions que sur présentation de l'accord écrit de l'épouse du peintre ou du sculpteur.

► Deux armées en guerre se sont inclinées devant l'amour... Dans le *no man's land* inoccupé qui sépare entre la Jordanie et Israël les deux armées belligères, une jeune Israélite habillée de blanc s'est avancée; elle retrouva à moitié chemin de la frontière ennemie son fiancé, le jeune Karah. En présence d'un délégué des deux armées, ils prononcèrent chacun la formule arabe consacrant leur mariage, puis la jolie Rinéh suivit son époux en Jordanie.

► Les chaussures « à la mode » il y a 2,500 ans dans le Proche et le Moyen-Orient étaient créées à Athènes, où tout ce qui touchait à l'habillement de l'homme et de la femme était considéré comme travail d'art. Les chaussures avaient des semelles très épaisses, leur hauteur atteignait parfois quelques pouces, et certains modèles de luxe contenaient des boîtes à musique qui, au cours de la marche, jouaient des airs à la mode... Et les Egyptiens faisaient peindre sur les semelles de leurs chaussures ou sandales l'image de leurs principaux ennemis, pour pouvoir les piétiner sans cesse. Quant aux Egyptiennes, elles faisaient peindre l'image de leur bien-aimé à l'intérieur de leurs souliers à talons hauts ou de leurs escarpins de soie, et elles y glissaient leurs pieds toujours nus.

► Dans un cinéma de Sydenham, un garçonnet de sept ans se lève soudain de son siège, s'approche de l'ouvreuse et lui dit : « Miss, j'ai avalé une pièce d'un shilling. Je la veux de retour, c'est pour rentrer chez moi en autobus. » Mais le petit Jimmy Allison a été transporté à l'hôpital où il devra être opéré, si la pièce n'est pas évacuée par la voie... naturelle.

MAGAZINE

le fixa comme effarée, puis cria : « Tu es horrible », puis elle chut dans un fauteuil en pleurant. Et Dora a dû avouer quelques jours plus tard : « Je suis guérie de Yul... J'attends que mon Bill ait retrouvé ses cheveux. » Mais l'affaire s'est compliquée, Bill affirme qu'il aime beaucoup sa nouvelle « tête » qui lui a valu de nombreuses félicitations parmi ses clients et parmi les dames de la petite ville. « Je reste comme je suis », a-t-il dit à Dora.

► La fortune de la famille Bute est l'une des plus considérables de Grande-Bretagne. Lorsque le Vème Marquis of Bute décéda récemment, les journalistes tentèrent de savoir l'importance de l'héritage du VIème Marquis, mais le secret a été gardé. Et John-Crichton-Stuart, VIème Marquis et XIème Baron de Bute, doit son titre à un ruban de soie bleu que son père noua autour de son bras à sa naissance, pour le distinguer de son frère jumeau, né 15 minutes plus tard... Et c'est pourquoi il est non seulement le VIème marquis et le XIème Baron, mais aussi le principal héritier d'une immense fortune. Est-ce juste ?

► « N'oubliez pas l'anniversaire de votre femme ». Ce grand fleuriste parisien a décidé de venir au secours des maris oublieux de l'anniversaire de leur épouse; il a envoyé à des milliers de Parisiens un questionnaire sur lequel ils sont invités à indiquer les noms des personnes auxquelles ils doivent normalement souhaiter un bon anniversaire, et, automatiquement, le fleuriste enverra des fleurs aux jubilaires... et la note au client.

► Mrs. Jean B. de Freeport, maman de 28 ans, a déjà donné la vie à deux paires de jumeaux, 4 garçons âgés de 6 et de 3 ans, et la voilà de nouveau en espérance; vite, elle a souscrit une assurance pour le cas où elle aurait pour la troisième fois des jumeaux, ce qu'elle souhaite, car elle encaissera alors la coquette somme de 25,000 dollars. Mais quelle « prime » a-t-elle dû payer ? 1,875 dollars. Souhaitons donc bonne chance à Mme B.

► Greta Garbo vient de paraître en « public » sans ses fameuses lunettes noires; elle a passé la soirée et une partie de la nuit dans un cabaret niçois en compagnie d'un prince hindou. Personne ne la reconnut...!

► Devant ce théâtre de New-York où l'on joue depuis près de trois ans l'opérette « My Fair Lady », plusieurs centaines de personnes, dont 90% de femmes, font la queue chaque jour, de 5 heures du matin à 10 heures pour la location des places. Un marchand ingénieux a eu l'idée de louer des chaises pliantes à ces dames, au tarif de 1 dollar pour 5 heures, avec fourniture gratuite d'un quotidien et d'un magazine féminin. Et il paraît qu'il est en train de faire fortune.

► « Jusqu'à quel point un vêtement féminin doit-il suivre les courbes corporelles pour pouvoir être qualifié « de bonne coupe » ? Un tribunal de Londres-Ouest avait à répondre à cette question et Mrs. Mavis Frances Cowen paraissait devant le juge et ses assesseurs dans un costume-tailleur gris-huitre (!) en tissu de lin à motif de fleurs bleues, pour leur prouver qu'il était, selon elle, mal coupé. « Le col est trop haut, la taille n'est pas serrée et la veste fait des plis sur le devant », et cela malgré deux modifications. Le juge de dire : « Je ne suis pas habilité à jouer ici l'expert en habillements, je ne vois rien d'anormal à votre costume ». Et la gérante du magasin de confections où la cliente avait payé le costume 14 Livres sterling, de préciser que chaque modèle existait en trois tailles : les amples, les charrants et les mi-serrants. « Un cos-

En Angleterre, un film, "Kind Sir", et un cocktail au Dorchester Hotel ont réuni Cary Grant et Ingrid Bergman dans cette invitante photo. C'était peu après le divorce de la grande actrice.



ANASTASIA,

le distributeur automatique de mort violente

par François BRIGNEAU

I - Albert Anastasia est mort victime de la machine à tuer qu'il avait lui-même inventée

Les beaux dimanches d'une famille unie

Albert Anastasia aurait eu 56 ans cette année. Quarante années auparavant, en 1917, par une nuit d'octobre, il avait sauté d'un bateau italien amarré à Brooklyn.

Il arrivait de Calabre où il avait laissé sept frères. En quinze ans, il en fit venir quatre : Giuseppe, impliqué dans un meurtre, en 1925 ; Gerardo, condamné trois fois pour « bookmaking », aujourd'hui délégué officiel du syndi-

cat des dockers ; Antony, entrepreneur en déchargement, racketteur des docks, agitateur responsable de la grève de six mois qui immobilisa l'immense usine de cuivre de Phelps-Dodge, à Elisabeth (New-Jersey). Le prénom du quatrième n'est pas connu ; on sait seulement qu'il est curé d'une paroisse de Bronx.

Depuis 1953, presque tous les dimanches, les cinq frères Anastasia se réunissaient dans une superbe villa de Fort Lee (New-Jersey) que leur aîné avait fait bâtir. C'est une grande maison blanche, carrée, à un étage, construite au milieu d'un parc entouré de grilles. De la véranda, on voyait briller les eaux de l'Hudson. On passait là des heures reposantes. Le fils d'Albert, qui vient de terminer ses cours au collège jésuite de Fordham, jouait aux fléchettes avec sa soeur, récemment mariée à un industriel du textile. Mrs Anastasia faisait des tartes et des beignets aux pommes dont Albert était friand. Comme les industriels du siècle dernier bons époux, bons pères, qui n'éprouvaient aucun remords à faire travailler des enfants de huit ans quatorze heures aux métiers à tisser, aucune ombre ne passait sur le visage des Anastasia, au souvenir de quelque cent vingt personnes que le chef de famille avait été contraint de supprimer, pour ses affaires.

Dans sa berceuse d'ébène, Albert Anastasia pouvait regarder avec émotion une famille unie, sanctifiée par le succès.

Qui aurait pu prédire ce destin épanoui, au petit rat des ports, couchant sous les bâches des docks au plus froid de l'hiver 17 ?

Où au jeune voyou que les agents avaient arrêté en 1920 ?

Il avait alors dix-huit ans. Il était accusé d'avoir tué, à coups de couteau, un jeune docker nommé Joë Turino. Quatre débardeurs l'avaient vu. Leurs témoignages étaient formels. Albert Anastasia fut condamné à mort.

Mais ce jugement fut cassé. « Vice de forme », dit-on. Dix mois plus tard, Albert Anastasia comparut à nouveau. Cette fois, il fut acquitté. Les quatre témoins à charge ne s'étaient pas présentés. On apprit incidemment, et sans en faire grand état, semble-t-il, qu'ils avaient été assassinés... Tous les quatre...

Brooklyn, le bandit américain n'est pas encore un gangster. Vagabond, anarchique, il est tout près de l'« outlaw » de l'Ouest qui attaquait les trains, pillait les banques et incitait les honnêtes citoyens à la débauche, dans les salons en bois ciré. Comme aux temps héroïques de Doc Holiday, la réussite d'un coup tient à la rapidité, à la violence, à l'audace avec lesquelles il a été exécuté — non à la manière dont il a été étudié, préparé et mené. On ne prend aucune précaution ni avant ni après. On brûle autant de cartouches qu'on en a envie, comme à la foire, pour le plaisir. Une fois le butin partagé, la bande se disperse. Elle n'est que d'occasion.

Avec la prohibition et l'arrivée d'Al Capone, le climat change. Il existe toujours des bandes vagabondes (Dillinger), mais les vraies affaires, les bonnes affaires, les affaires qui durent se font en demeurant dans une ville et en l'exploitant au maximum. Malgré la Mafia et l'Union sicilienne, il n'y a que peu de rapports et d'influence entre les bandes qui campent sur les cités. On assiste à la création d'un banditisme communal, qui pénètre profondément dans la structure sociale locale, mais

qui est sans défense quand des organisations nationales l'attaquent. Le F.B.I., les agents fédéraux des fraudes en sont la preuve.

Puis la prohibition prend fin. Al Capone est arrêté : un instant le banditisme anarchique recommence, l'argent redevenant difficile à gagner. Il est facilement réprimé par la police d'une part, et de l'autre par des bandes qui, de « gangs locaux » sont devenus des « trusts nationaux ». Ils forment ce que l'on va appeler bientôt le Grand syndicat et groupent principalement six hommes :

- 1) Frank Costello — le roi du jeu.
- 2) Lucky Luciano — drogue, prostitution et nombre (1).
- 3) Dutch Schultz — Racket des restaurants, racket de la bière et nombre à Harlem.
- 4) Lepke — racket et contrôle des industries du vêtement, de transport, de la farine et de l'alimentation.
- 5) Bugsy Siegel — maître de Philadelphie, racket du cinéma.
- 6) Albert Anastasia — « tsar des docks » et futur organisateur des basses oeuvres, par la grâce d'un homme qui avait horreur du sang.

Le petit homme à l'oeillet rouge

Cet homme s'appelait Johnny Torrio. Il était vêtu de complets de couleurs claires et de chemises aux teintes suaves. Des guêtres beiges tenaient ses escarpins. Il aimait les bagues, les parfums, les cravates bigarrées, le cosmétique à la violette et les fleurs. Il portait toujours un oeillet rouge à la boutonnière.

C'était Johnny Torrio qui était venu « aider » Big Jim Colossimo, à Chicago, au printemps 1922. Un an plus tard, on sortait Colossimo d'une cabine téléphonique :

— S'il n'y avait pas eu autant de sang, on aurait vu à travers ! disaient les témoins.

Trois ans passèrent. Torrio avait un second qui se nommait Capone.

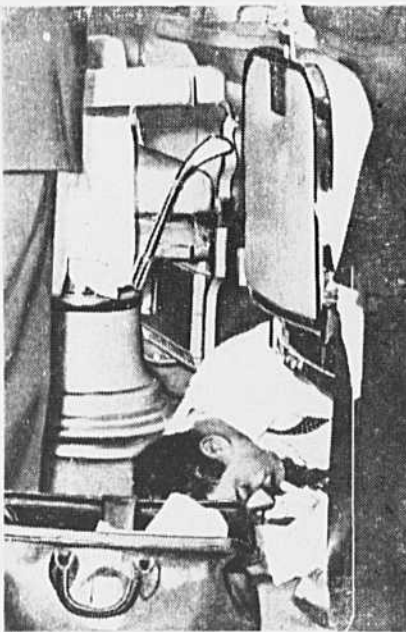
« C'était l'époque de la prohibition où un homme ne pouvait sortir dans son jardin pour y cueillir une rose sans être suivi d'un gars portant un fusil de chasse », devait écrire le district-attorney Burton Kurtus. C'est alors que Torrio montra qu'il était vraiment in-

telligent. Il ne voyait pas le plaisir qu'il y avait à vivre dans un stand de tir. Aussi déclare-t-il : « Tu es là, Al ! Je m'en remets à toi et je m'en vais ! »

Quand il rentra aux U.S.A., la grande fureur était passée. Capone était à Alcatraz. La plupart des autres qui avaient voulu cueillir des roses dormaient dans des cimetières qui n'étaient même pas fleuris. Lui, il acheta une propriété à Miami, une autre dans le Maryland. Muni d'une licence « légale » de négociant en alcool, il se mit à brasser des affaires — par millions. Il n'apparaissait dans aucune affaire frauduleuse. Mais le bruit courait qu'il était le banquier du Syndicat.

C'est à ce titre qu'il voyait les grands, qu'il les conseillait, leur montrait les fautes commises dans le passé et les erreurs qu'il ne fallait pas recommencer. Comme un général vaincu tire de l'étude de ses défaites les armes qui lui permettront de vaincre. Torrio expliquait l'échec de Capone.

— Al a été vaincu parce qu'il n'a pu



LA MORT D'ANASTASIA

cat des dockers ; Antony, entrepreneur en déchargement, racketteur des docks, agitateur responsable de la grève de six mois qui immobilisa l'immense usine de cuivre de Phelps-Dodge, à Elisabeth (New-Jersey). Le prénom du quatrième n'est pas connu ; on sait seulement qu'il est curé d'une paroisse de Bronx.

Le dernier des six

Raconter la vie d'Anastasia, c'est donc raconter quarante années de crimes — mais c'est aussi raconter qua-

rante ans de la vie criminelle des Etats-Unis.

Quand Albert Anastasia débarque à

empêcher les gars de s'entretuer. Cela a fait tant de morts que la nation s'en est émue : campagne de presse, F.B.I., Grand Jury. Il avait perdu alors que la simple corruption sans bruit, sans fracas n'aurait ému personne et lui aurait permis de demeurer le maître de Chicago. Vous, vous réussirez dans la mesure où vous n'admettez plus qu'on tue sans votre ordre ou votre autorisation. C'est un immense travail, terrible et délicat. Mais il est essentiel.

— Et qui, parmi nous, vous semble le plus apte à jouer ce rôle ? demanda Frank Costello, qui, lui aussi, détestait la violence.

— Albert Anastasia, répondit doucement Johnny Torrio...

C'est ainsi que naquit la Société Anonyme de Meurtre, société à responsabilité assez limitée si l'on considère le petit nombre de tueurs qui furent arrêtés puis condamnés à mort. Elle se composait essentiellement d'un Comité d'organisation qui était aussi un tribunal. Les gangsters l'appelaient la Cour Kangourou.

Le premier grand verdict de la cour Kangourou fut prononcé en 1935, dans l'année qui suivit sa formation, contre Dutch Schultz.

De son vrai nom, Dutch Schultz s'appelait Arthur Flegenheimer mais en ce temps-là, la terre entière le connaissait sous le nom de « Fafsie » : c'était

"Albert, à toi de jouer"

Pour un coup, le grand jury fut énergique. Il écarta William C. Dodge et demanda à Thomas Dewey, jeune avocat et future grande vedette du « parti républicain », de reprendre l'affaire.

Thomas Dewey accepte. Aussitôt New-York bout. En quinze jours, Dewey accuse Schultz de fausses déclarations d'impôts. Il se penche sur les paris. Dutch liquide ses restaurants, sa loterie, son écurie, pensant apaiser l'ambitieux avocat. Il n'en est rien. Dewey avance toujours. Et un jour Dutch, acculé, demande la réunion de la cour Kangourou.

— Il me faut la peau de ce salaud, dit-il.

La Cour est partagée. Les uns sont de l'avis de Dutch. Les autres demandent qu'on attende un peu. Enfin, pour calmer Schultz qui n'a que trop tendance à passer outre aux décisions du syndicat et qu'il importe d'avoir en main dans une entreprise de cette importance, on décide de préparer l'exécution pendant huit jours et de prendre un arrêt définitif, la semaine suivante.

— A toi de jouer Albert, dit Luciano en se levant.

Albert Anastasia va jouer. Pendant quatre jours, à l'heure où Thomas Dewey quitte sa maison, accompagné de deux gardes du corps, il croise un brave père de famille qui initie son petit garçon de huit ans aux joies de la bicyclette. Tout occupé qu'il soit par ce périlleux apprentissage, le brave père de famille remarque que tous les matins, Thomas Dewey pénètre dans une drugstore pour y téléphoner. Les gardes du corps l'attendent, à l'extérieur. De la rue, on n'aperçoit pas la cabine.

— Je ne voulais pas déranger ma femme en téléphonant de chez nous, l'appareil étant dans notre chambre, dit plus tard Dewey. En outre, je télépho-

en effet le pseudonyme qu'il avait pris pour demander la rançon dans le kidnapping du bébé Lindbergh.

Dutch, qui avait contrôlé la vente de la bière pendant la prohibition, organisa le racket des restaurants en 1932. Il avait gagné des sommes colossales : 240.000 dollars par an, en moyenne. Ce n'était qu'un commencement. Cette somme lui servit à mettre la main sur une loterie dans Harlem qui lui rapporta 20 millions de dollars (2) ; à monter une écurie de pur-sang, plusieurs boîtes de nuit et des postes de paris clandestins. Pour gérer ses immenses revenus, Dutch avait embauché un certain Abbadabba Nerman, quelque sorcier des mathématiques, qui ne lui servait pas seulement à compter ses trésors, mais encore à truquer les cotes quand celles-ci avantageaient trop les joueurs qui avaient parié chez lui.

Tout cela « finit » par alerter la police. Un premier district-attorney, William C. Dodge, fut chargé d'enquêter. Dodge était considéré comme le 6ème juriste américain. Il déclara qu'il ne voyait rien de délictueux dans cette affaire. On devait apprendre plus tard que Dutch lui avait versé 30.000 dollars pour sa campagne électorale. C'était la première fois que le Syndicat du crime s'attaquait à un homme d'audience nationale — et même internationale.

nais à mon bureau et je redoutais la table d'écoute du gang.

Dans ces conditions, le plan d'Albert Anastasia est simple.

— Deux hommes suffiront, dit-il, lors de la réunion décisive. Ils se tiendront à l'intérieur. Quand Dewey entrera, l'un achètera de la pâte dentifrice, discutera de la marque, ce qui obligera le vendeur à se dépiacer. Il sera alors tenu en respect par le second, tandis que le premier abattra Dewey très facilement, dans la cabine. Au silencieux, naturellement. Après quoi, ils n'auront plus qu'à sortir par la porte latérale. C'est enfantin. Mais cela dit, je trouve que c'est idiot.

— Idiot ? rugit Dutch Schultz.

Albert Anastasia explique que l'exécution de Dewey provoquera une émotion considérable sans aucun bénéfice : le remplaçant de Dewey, porté par la colère publique, ne pourrait pas fermer les yeux, le voudrait-il. On vote. Dutch est abattu. Il sort, furieux, en criant :

— Ce ne sont pas des kangourous ! ce sont des lapins ! Je vais vous prouver que je n'ai pas besoin de vous pour emmener ce maudit Dewey faire un tour !

— Albert, dit doucement Luciano. A toi de jouer.

Quelques jours plus tard. Le 23 octobre 1935, une voiture roule à travers la plaine de New-Jersey, plein d'abattoirs et d'usine d'équarissage. Derrière deux hommes : Mendy, spécialisé dans les étranchements et Bug (la punaise) Workman, une des premières gâchettes d'Anastasia qui a des cheveux frisés et un regard d'ange. A Newark, Bug Workman descend devant le « Bar de la Bière ». Dans les toilettes il trouve un homme qu'il ne voit que de dos. Il tire. L'homme tombe. C'est Dutch Schultz. Les six ne sont plus que cinq.

1938, solliciter d'un tueur de 30 ans l'autorisation de tourner un film à grande figuration.

— Ce sera dix mille dollars, disait Buggsy.

— Mais bien entendu, Buggsy, disait le producteur.

— Appelez-moi donc M. Siegel, répétait le gangster.

Et, si les 10.000 dollars n'étaient pas versés, un à un les figurants quittaient le plateau. Il était impossible d'en trouver d'autres. Le président de leur syndicat s'appelait Buggsy Siegel.

Si sa femme et ses deux enfants logeaient à Homby Hills, Buggsy avait

vingt étages, en plein désert, d'un luxe inouï, le « Flamengo Hotel » où tous les jeux du monde seraient à la portée des bourses bien garnies, accompagnés de quelques distractions moins innocentes. Vingt étages, la place ne manquait pas.

Pour cette création, il avait besoin de six millions de dollars. Il les demanda au syndicat qui accepta. Mais cette nouvelle preuve de sa puissance devint un élément de sa condamnation. Et celle-ci fut définitive lorsqu'on apprit que Buggsy, non content de « plumer » les malchanceux, faisait attaquer et détrousser les gagnants.



ALBERT D'ANASTASIA

acheté une petite « folie » américaine à Beverly Hills, pour sa maîtresse, une star de Hollywood nommée Virginia Hill. Dans chacune de ses demeures, il avait trente complets, autant de chemises de soie.

Il avait aussi besoin de toujours plus d'argent et organisa la vente de la drogue, les paris, les tripots. Puis il devint le No 1 de Las Vegas et cela commença à agacer Costello. Patron de deux grands clubs, « Pépites d'Or » et « Club Frontière », qui lui rapportaient 25.000 dollars par mois, il voulut monter le palace des jeux, un casino de

Le 6 juin 1947, après de nombreuses mises en garde, la cour Kangourou ordonna l'exécution de Buggsy Siegel. Luciano, qui l'aimait bien, s'était fait excuser. Ce fut Albert Anastasia qui prit la décision.

Le 7 juin, deux hommes débarquaient à l'aérodrome de Los Angeles.

Le 21 juin, tard dans la soirée, Buggsy était étendu sur le sofa de la villa de Virginia. Il avait laissé les fenêtres ouvertes. Quelque chose bougea dans un arbre voisin. Il y eut une détonation. Buggsy Siegel éclata littéralement. Il avait été tué par des balles explosives tirées d'un fusil à canon scié. Ce n'était pas joli à voir. Mais les 6 n'étaient plus que quatre...

Balles explosives et canon scié

Buggsy Siegel était le plus petit des grands du syndicat quand on lui confia la Californie. Beau comme un jeune premier, éloquent, bon vivant, il arriva à Hollywood avec de grands projets. Il se fit construire à Homby Hills une

villa de 35 pièces en briques blanches qui lui coûta 260.000 dollars. L'endroit qu'il préférait était sa salle de bains, en marbre marron. Il y recevait ses visiteurs en se faisant masser. D'importants producteurs venaient ainsi, en

(1) Petite loterie privée.

(2) Chiffres cités par la commission d'enquête.

II - "Racketeer de la lutte des classes", Lepke n'avait pas écouté Anastasia : Il lui en coûte 2,600 volts

Le plus extraordinaire gangster du syndicat ressemblait à un comptable. C'était un petit bonhomme toujours vêtu de complets gris sans fantaisie, et qui parlait lentement, d'une voix très douce.

Une raie partageait ses cheveux châtains, coupés courts. Quand il souriait, une fossette creusait sa joue gauche. Ses yeux, de couleur marron, étaient pleins de tendresse et de bonté. Pourtant, il avait tué soixante-dix personnes pour arriver à frapper d'une dime quatre-vingt millions d'Améri-

cains. Il se nommait Louis Buchalter. Mais ses amis l'appelaient Lepke.

Lepke était né en 1897, au premier étage d'une petite quincaillerie du Middle-West où son père vendait des clous et des outils à bois. Il avait trois frères et une soeur. L'un de ses frères est aujourd'hui prêtre dans les Montagnes Rocheuses; l'autre est pharmacien, le troisième dentiste. La soeur est professeur de littérature anglaise dans un collège de jeunes filles. Lepke, lui, n'est plus. Le 4 mars 1943, celui qui avait inventé le *rackett de la lutte des classes* a reçu 2,600 volts dans le corps...

Du bon usage des grèves

Lepke fut d'abord un petit garçon que rien ne distinguait de ses frères. Puis son père mourut. Lepke venait d'avoir treize ans. Aussitôt il changea.

En 1915, il est arrêté deux fois pour vol. Acquitté, on l'expédie chez un de ses oncles, négociant à Bridgeport (Connecticut). Quelques jours plus tard, il est pris la main dans la valise d'un voyageur de commerce. Cette fois, c'est la maison de correction, puis Sing-Sing, où il passe un an pour vol. Il en sort en 1922. De 1922 à 1940, il sera arrêté onze fois pour des motifs allant

de la guerre européenne, les patrons américains avaient pris l'habitude de faire appel à des *briseurs de grèves*, qui les préservaient des arrêts de travail. Ces *briseurs de grèves* étaient naturellement recrutés parmi les tueurs et les mauvais garçons. A New-York et à Détroit, il existait des sociétés, légalement constituées, qui fournissaient aux entreprises menacées des hommes solides, armés ou non, selon la préférence, capables de faire entendre raison à un piquet de grève ou, le cas

particulier de tueurs, travaillant pour les syndicats, entrèrent dans une usine et, aspergeant tout d'acide, détruisirent pour plusieurs centaines de milliers de dollars de machinerie. Un fabricant de robes fut jeté d'une fenêtre du dixième étage. Albert Miles, un ouvrier qui faisait partie d'un piquet de grève, fut trouvé éperdu de 738 coups de poinçon et vidé de son sang. Et en nouvelles représailles un jaune fut lynché dans un tramway.

Six ans plus tard, la mode était tellement entrée dans les moeurs qu'il n'était pas rare d'assister à de véritables batailles rangées où l'on utilisait des fusils-mitrailleurs. Par exemple, en 1927, une grève de peintres en bâtiments fit plusieurs morts et blessés graves, dont Legs Diamond, bandit cé-

lèbre de l'époque héroïque, ce jour-là défenseur du coffre-fort, atteint d'une rafale que lui avait tirée Gurrath, une immonde fripouille qui entendait venger l'honneur de la classe ouvrière.

Lepke participe à cette bataille. Il vient d'avoir 30 ans. Et c'est alors qu'il a l'idée de génie qui va décider de sa carrière. Il comprend que le sort des syndicats ouvriers et patronaux dépend, en définitive, des hommes de main qu'ils recrutent. Les gangsters qui arbitrent les conflits du travail peuvent facilement devenir les maîtres de l'industrie américaine. Il suffit pour cela qu'ils obéissent à un seul chef et que celui-ci en joue habilement pour provoquer ou arrêter les conflits, contrôler les syndicats et pénétrer dans la structure économique du pays. Et Lepke décide d'être ce chef-là...

Une bombe sous le capot

Sa première victime est le syndicat des travailleurs de l'habillement, l'*Amalgamated Clothing Workers*, une énorme machine syndicale, riche, puissante, traditionnelle, qui groupe 354,000 adhérents (sur 450,000 ouvriers de la profession). A sa tête un militant: Sidney Hillman, est écouté et vénéré par tous. Son honnêteté est

si évidente (il avait fait passer dans son tissement) une ampoule de 60 watts, pleine d'acide, dans son bureau. S'il ne comprend pas on kidnappe son fils. Ou sa femme. Son adjoint disparaît et on peut quelquefois reconnaître son corps carbonisé au milieu des débris calcinés d'une automobile. Mais en règle générale, nul n'en entend plus parler. C'est qu'on l'a jeté à l'embouchure de l'Hudson, après lui avoir fait barbotter la tête dans un bac plein de ciment frais. Ou qu'on l'a enterré dans une tombe creusée en pleine campagne, et que l'on a remplie de chaux vive. Qui raisonne de cette façon termine victorieusement chacune des discussions où il se trouve mêlé.

Le succès appelant le succès, le Syndicat des coupeurs gagne en influence. Et comme le travail d'une chaîne de confection dépend de celui du coupeur, l'*Amalgamated Clothing Workers* ne fut bientôt plus qu'une énorme machine sans vie. Jusqu'au jour où Hillman céda.

Maître du Syndicat du vêtement, puis de la fourrure, puis de celui des camionneurs, puis de celui des boulangers, Lepke empoche les cotisations ouvrières et oblige les capitaines d'industrie à l'accepter dans leur comités d'administration. Ceux-ci l'acceptent d'ailleurs avec joie. Car ceux qui renâclent connaissent de rudes mésaventures. Comme ce propriétaire d'une usine d'aiguilles de Chatman qui ne voulait ni partir ni payer.

— Je demande l'autorisation de la cour Kangourou, avait demandé Lepke de sa voix unie.

— Accordé, vois Albert.

Sur le conseil d'Anastasia, une bombe avait été placée sous le capot de la voiture du grincheux.

Au retour de l'enterrement, son frère avait proféré d'intolérables menaces contre Lepke. Le lendemain il était retrouvé dans une cuve d'acide sulfurique où il avait mariné toute la nuit. Il était mort.

En 1939, les chauffeurs de camion décidèrent de se mettre en grève. Lepke y était opposé. William Snyder, l'homme qu'il avait placé à la tête du syndicat, lui désobéit. Deux jours après, devant treize personnes, un petit bonhomme aux yeux clignotants entra dans le bureau où William Snyder était assis. Il lui logea deux balles dans la tête et s'en alla.



LUCKY LUCIANO

de l'attaque à main armée à l'homicide volontaire. Onze fois, il s'en sortira avec un non-lieu.

— Ce fait scandaleux montre à lui seul la bassesse de notre justice, devait dire J. Edgar Hoover, chef du F.B.I. Louis (Lepke) Buchalter était le plus dangereux criminel des Etats-Unis.

C'est en intervenant dans une grève que Lepke trouva sa voie. Depuis 1916, devant l'afflux des commandes et l'euphorie industrielle provoquée par la

échec, d'emmener un militant syndicaliste « faire un tour ».

En 1921, les dirigeants syndicalistes « réalistes » décidèrent de faire la même chose. Aux *briseurs de grèves* professionnels, ils opposaient des *grévistes* non moins professionnels. Et c'est ainsi que, pour la première fois dans l'histoire du travail, lors de la grève de l'*International Tailoring Company*, on vit patrons et ouvriers s'affronter par personnes interposées, en utilisant des commandos de mercenaires. Une cen-

te proverbiale. Lepke décide donc de ne pas l'attaquer de front, mais de le tourner.

A la suite d'une grève où les coupeurs avaient eu le sentiment d'être frustrés, il provoque une scission, crée un syndicat autonome, à la tête duquel il met un homme de paille, un certain Philip Orlowsky. Immédiatement les revendications des coupeurs sont acceptées, tant Orlowsky sait mettre de conviction dans ses arguments. Le patron récalcitrant reçoit (à titre d'aver-

Plus que trois !

Le meilleur ami de Lepke était Albert Anastasia, lui aussi racketteur du travail, mais sur les quais, chez les dockers et les marins. C'est Anastasia qui monta presque toutes les exécutions demandées par Lepke. En contre-partie, celui-ci l'appuyait contre Costello et Luciano. Cela explique pourquoi lorsqu'en 1940, un mandat d'amener fut lancé contre Lepke pour « fraude fiscale » et « entorse à la loi anti-trust », Costello et Luciano lui conseillèrent de se livrer — quand Anastasia lui recommandait la vie clandestine : il prétendait pouvoir le cacher sans danger pendant vingt ans. Lepke suivit l'avis de Costello. Et c'est alors que la mécanique judiciaire se déclina. Le gouvernement fédéral le condamna à quatorze ans de prison pour trafic de drogue. Thomay Dewey surgit et lui infligea trente ans supplémentaires pour « opérations punitives contre la boulangerie ». Enfin les policiers révélèrent qu'ils détenaient la preuve que Lepke s'était rendu coupable de meurtre sur la personne d'un petit confiseur nommé Louis Rosen, âgé de quarante-six ans, que l'on avait retrouvé dans sa boutique le corps crevé de dix-sept balles.

Le 1er décembre 1941 à 3 heures du matin, le juge Taylor se levait et disait :

— Louis Buchalter, alias Lepke, pour le meurtre de Joe Rosen, dont il a été convaincu, est condamné à la peine de mort. Dans dix jours à partir d'aujourd'hui, tenant compte de tout empêchement légal, le shérif du comté de King devra livrer le susdit Louis Buchalter à la prison de Sing-Sing où il sera mis dans une cellule solitaire, jusqu'à la semaine commençant le dimanche 4 janvier 1942 et le jour dit de la semaine, le gardien de la prison de Sing-Sing procédera à l'exécution sur lui, le dit Louis Buchalter alias Lepke, de la façon et de la manière prévues par la loi.

Le juge Taylor se trompait. Lepke réussit à faire reculer l'exécution jusqu'en mars 1944. L'avant-dernière fois, l'exécution fut retardée vingt minutes avant l'heure fixée. La dernière fut la bonne. Il marcha à la chaise d'un pas vif et s'y jeta. La douceur de son regard avait disparu. « Ses yeux étaient devenus durs comme les canons des revolvers », dit un témoin. Les six n'étaient plus que trois...

III - Luciano-la-Chance s'en va, Costello échappe à un attentat. Il est le dernier à porter ombrage à Albert Anastasia

Alignés à l'entrée du quai 7, devant les Brooklyn's Bush Terminal, les plus grands docks du monde, cinquante dockers montent la garde.

Ils portent sur l'épaule un long crochet d'acier, au bout pointu, qui leur sert à soulever leurs caisses afin d'assurer leurs prises. Il fait très froid. Cette fin de décembre 1945 est particulièrement rigoureuse. La neige couvre le port de New-York. Des mouettes volent dans l'air et se posent en criant sur les superstructures du *Laura-Keene*, un liberty-ship amarré à son pier.

Soudain, une, deux, dix voitures s'arrêtent devant les docks. Des journalistes et photographes de presse en descendent et se précipitent. Les débardeurs les repoussent. Doucement, d'abord. Puis, sans ménagement. Il y a des injures.

Une libération insolite

Car l'homme que protègent les dockers, celui qui reçoit ses amis dans le grand salon du *Laura Keene*, est le No 2 du syndicat, Salvatore Luciana, Luciano-la-Chance.

Ce matin, il est sorti de Darnemora où il purgeait 50 années de prison pour avoir été reconnu coupable de 72 crimes et méfaits. Il a payé 4,000 dollars

— Laissez-nous passer.

— On a des ordres.

— De quel droit ?

— Allez, disparaissez, les *Jeannette* (1).

— Nous devons aller à bord.

— Inutile d'insister. Anastasia nous a dit de ne laisser entrer personne. Personne n'entrera.

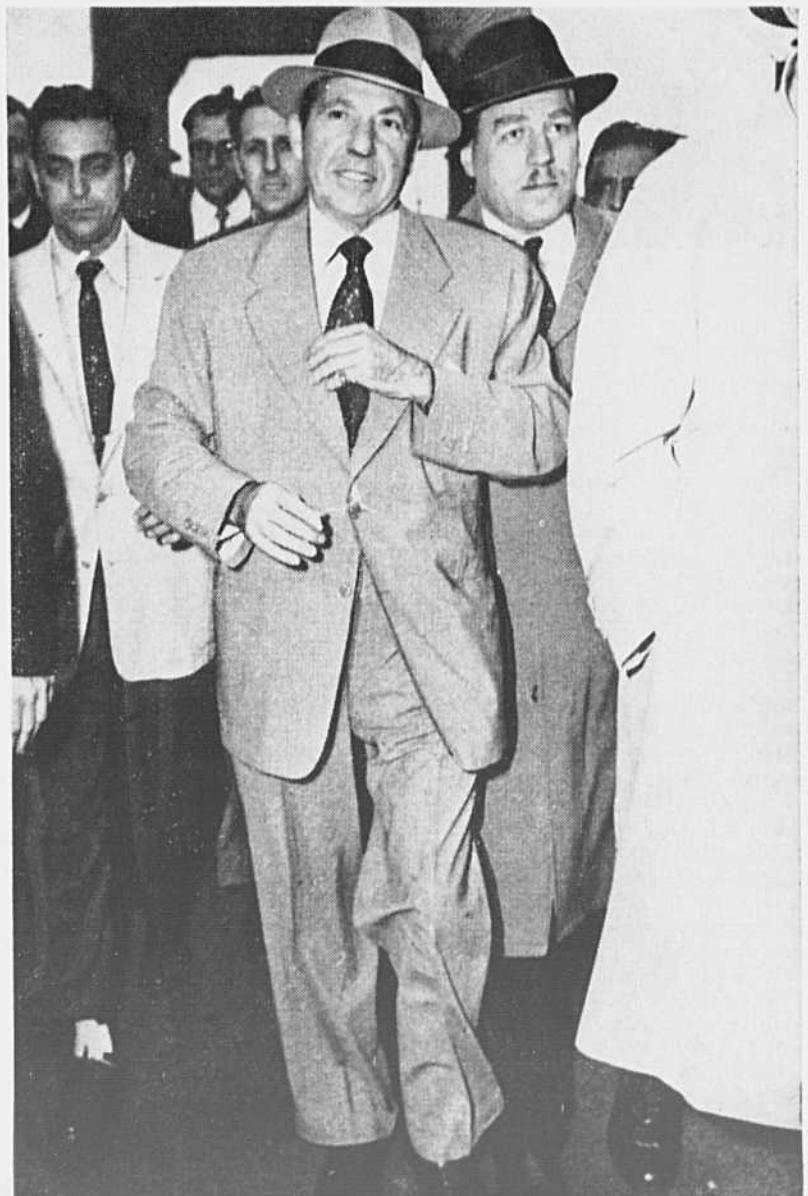
Non loin de là, les agents font les indifférents. Ceci les dépasse. Nul ne conteste, en temps ordinaire, qu'Albert Anastasia règne en maître absolu sur les docks, puisque les journalistes eux-mêmes l'appellent « le tsar du front de mer ». Alors, un jour comme celui-ci, le jour où Lucky Luciano quitte définitivement les Etats...

au représentant du fisc qui le guettait au greffe des arriérés d'impôts. Puis, accompagné d'officiers du service de l'Immigration et du F.B.I., il est parti pour Brooklyn où un bateau l'attendait.

En même temps, l'incroyable nouvelle éclatait : le gouvernement républicain de l'Etat de New-York, Thomas E.



DEUX PHOTOS DE FRANK COSTELLO



Dewey, avait ordonné « la libération conditionnelle de Lucky Luciano et son bannissement définitif des Etats-Unis vers l'Italie ».

Les motifs de cette extraordinaire mesure de clémence : l'aide que Luciano aurait portée à l'armée américaine lors du débarquement en Sicile (2) et son comportement de prisonnier. Le fait que Luciano avait versé 75,000 dollars au parti républicain dut avoir aussi son importance (3).

Nul ne réussit à franchir le barrage qu'Anastasia a mis en place. Lucky Luciano peut fêter en toute quiétude son élargissement et son retour vers

la terre natale. Anastasia a tout prévu. Les amis sont tous là. Costello préside en souriant avec bonhomie. Les réfrigérateurs sont pleins de bouteilles de champagne et de boîtes de foie gras. Quand la sirène du *Laura-Keene* retentit, pour annoncer le départ des visiteurs, les journalistes voient descendre les gros bonnets du crime, un peu congestionnés entre chapeau et pelisse. Frank Costello est parti le premier. Anastasia a quitté Luciano le dernier. Une fois de plus, il lui a donné l'assurance que tout continuerait comme par le passé et qu'il serait toujours présent parmi eux.

— Il est à bout de force, cria son avocat d'une voix mélodramatique. »

Et le sénateur Kefauver note encore :

« Aux yeux de tout le pays, Costello fit figure de pleureur gémissant et dénué de courage. Après avoir menacé

"Il ne m'a pas encore"

En un mois, l'effet fut tel que Costello le redoutable devint Costello le moqué ! Deux ans auparavant, l'Armée du Salut avait organisé une grande collecte à travers les Etats-Unis. Elle avait demandé à d'éminentes personnes de patronner cette entreprise de charité. La présidence en avait été offerte à M. Walter Hoving, directeur général d'un des plus grands magasins de New-York. La vice-présidence... à Frank Costello. La lettre qui lui demandait son concours se terminait par ces mots : « Nous avons particulière-

de se retirer à deux reprises, il manqua de courage et revint, la tête basse, pour répondre aux questions avec une servilité abjecte. Je ne prétends pas connaître la mentalité de tous les gangsters, mais il me semble que si j'appartenais à leur corporation, j'aurais perdu tout respect pour Frank Costello ». (4)

un ancien bootlegger enrichi, ami de Vico Genese qui gère en Amérique les intérêts de Lucky Luciano, et adversaire d'Albert Anastasia.

Tous deux gagnent l'appartement que Costello possède à Central Park West. Quelques jours plus tard, le 2 mai, alors que Costello rentre chez lui en compagnie d'un garde du corps, un coup de feu éclate. Une balle s'écrase sur le montant de la porte, lui faisant une écorchure à la nuque.

— Il ne m'a pas encore, murmure Costello.

Les six n'étaient plus que deux. Mais ils étaient toujours deux.

- (1) Sobriquet méprisant donné par les gens de mer aux employés de bureau.
- (2) Selon Moyses Polokoff, avocat de Luciano, celui-ci aurait permis aux agents secrets américains, parachutés ou débarqués en Italie et en Sicile, d'être reçus, dirigés et aidés par les membres de l'organisation de trafic de drogue que Luciano possédait là-bas. Il n'y a eu aucune confirmation officielle de ce fait.
- (3) Les gangsters versaient indifféremment aux démocrates et aux républicains. « Moi, je suis pour une politique bi-partisane », disait Lepke. Si on retrouve plus souvent le nom de personnalités démocrates ayant accepté de l'argent du gang, c'est que le parti démocrate a été vingt ans au pouvoir (1933, Roosevelt ; 1953, Truman).
- (4) Selon « Life », son cousin Joe Dotto, dit Joe Adonis, aurait d'ailleurs déclaré à la suite de ces émissions : « Ce type ! quelle poire molle ! »
- (5) *Crime in America*, par Ester Kefauver.

C'est une poire molle

La passerelle enlevée, il reste un instant au bord du quai. Lentement, la coque du liberty-ship s'éloigne. Les petits remorqueurs noirs, leur grosse moustache de chanvre sous l'étrave, font pivoter cette masse encore inerte. Bientôt, Luciano-le-chanceux n'est plus

voyait naître un gros businessman sans scrupules, roi des machines à sous de New-York et de New-Orleans, copropriétaires de casinos chics à Saratoga et en Louisiane, président d'une agence immobilière et d'une compagnie de recherches pétrolières, important



O'DWYER, MAIRE DE NEW-YORK

qu'une petite silhouette fantomatique, que gomme le brouillard et la nuit qui vient. Alors, Albert Anastasia s'en va. Les six ne sont plus que deux... Anastasia touche au but...

En effet, aux dires du syndicat, Frank Costello n'est plus l'homme qu'il a été. Premier ministre du crime depuis 1932, la télévision a provoqué sa chute. C'était en 1951. Devant les caméras de la Commission d'enquête dirigée par le sénateur Kefauver, un homme apparut qui, pour les trente millions de téléspectateurs américains, avait la réputation d'Arsène Lupin. L'air cossu, les mains soignées, les cheveux impeccablement coupés, il montrait un visage dur dont l'impassibilité méprisante avait été visiblement étudiée. Son complet, sobre et sombre, dénotait le très grand tailleur. Seule fantaisie : une pochette de soie blanche sur laquelle on avait brodé en lettres rouges : Frank Costello.

Tout alla très bien au début. Il parlait lentement, en choisissant ses mots, souriait avec indulgence. Mais, petit à petit, le ton monta. Le sénateur Halley l'accablait de questions et à la place du chef de bande ténébreux, on

actionnaire dans des affaires d'appareillages électriques, de matériel de TV, de chocolats.

A chaque nouvelle entreprise, on découvrait des concurrents morts, des politiciens locaux achetés, des juges corrompus... Costello s'énervait. « Harcelé, il finit par perdre pied », raconte Kefauver lui-même. « Il parut soudain très vieux. Il se mit alors à gémir, à s'éponger le front et à fixer le plafond, faute de savoir où poser le regard. La grammaire commença à lui faire défaut. Il bredouilla à plusieurs reprises d'une manière inintelligible.

— Pourquoi êtes-vous devenu citoyen américain ? lui demanda le sénateur Tobey.

— Pourquoi ? mais parce que j'aime mon pays... répondit Costello.

Le sénateur le pria alors de jeter un regard sur ses vingt années passées et lui demanda comment il avait montré cet amour. Costello, abasourdi, mit longtemps à répondre. Il dit enfin, l'air égaré :

— J'ai payé mes impôts !

La salle éclata de rire.

— Ah ! je ne sais plus ce que je dis, dit Costello.

ment à cœur, en cette circonstance, d'obtenir votre appui ».

Costello accepta évidemment et offrit 10,000 dollars aux oeuvres de l'Armée du Salut.

Malgré ce geste, personne ne vient le défendre lorsque le 8 avril 1952 le fisc le fait condamner à 18 mois de prison. Il est interné à la maison d'arrêt d'Atlanta. Dès lors, ses protections s'effritent. On dirait que l'immense rempart, si souple et si efficace du gang, ne le protège plus. La totalité de ses biens apparents, parmi lesquels une propriété extraordinaire à Long Island et une concession de pétrole dans l'Oklahoma, sont confisqués. On découvre sa comptabilité et on s'aperçoit que de 1946 à 1949 il a déclaré (annuellement) des rentrées de 158,000 dollars, alors que ses dépenses ont atteint 317,000 dollars.

Cela lui vaut une nouvelle condamnation à cinq ans de prison. Au commencement de 1957, Costello est libéré sur caution de 25,000 dollars. Un seul homme l'attend, Little Augie Pisano,

La semaine prochaine
dans la série

Les grands récits du SAMEDI

vous pourrez lire toute l'histoire

des armateurs grecs

ONASSIS, NIARCHOS,
LIVANOS

les milliardaires du pétrole

C'est signé Marcel DUBARLE

IV - Le général du crime est mort, mais la guerre des gangs reprend pour lui trouver un successeur

— Tu vois, chérie, c'est le meilleur moment de la journée, disait toujours Albert Anastasia.

Il était huit heures du matin. Par les grandes baies de la véranda, la lumière d'automne, la plus belle saison du New-Jersey, entraînait dans la salle à manger de la villa de Fort Lee.

La peau rose, le cheveu brillant, vêtu avec recherche d'un complet gris à petites raies rouges, Albert Anastasia s'asseyait près de sa femme, devant la grande table couverte d'une nappe blanche. Il avait grand appétit à cette heure. Un jus d'orange, une omelette avec deux saucisses, deux crêpes à la confiture, le tout arrosé de grands bols de café le mettaient dans une forme parfaite. Il descendait les marches du perron en trottant comme un jeune

homme et s'engouffrait dans sa Cadillac noire, luisante, qui démarrait aussitôt en faisant crisser les graviers blancs de l'allée.

Trois quarts d'heure plus tard, la voiture s'arrêtait devant le Parc Sheraton Hotel de New-York. Au 24^e étage, l'appartement 928 ressemblait à tous les autres. Il se composait d'une grande chambre et d'un salon. Les fenêtres ne s'ouvraient jamais, car l'air était climatisé, oxygéné, chlorophylé à merci mais à travers les vitres on découvrait l'Hudson, le ciel marin, les quais de New-York. Et souvent Alberto Anastasia s'interrompait pour contempler longuement ce spectacle qui rapportait au gang 420 millions de dollars par an.

Le maître du "water front"

Ce chiffre avait été révélé par la Commission criminelle de l'Etat de New-York qui, en 1933, avait révélé que sur les 7 milliards de dollars représentant le chiffre d'affaires général fait par le port de New-York, 5% allaient aux gangs.

Ceux-ci étaient au nombre de huit, occupant des « territoires » : Alex di Brizzi (Richmond) ; John Dewis (Claremont Terminal) ; Manhatta et Floriot (Jersey) ; John Sanyson, Harold Bowero et Michael Clemente (Manhattan) ; enfin, à Brooklyn, le « boss », Alberto Anastasia, et son frère Antony.

Partout l'autorité d'Anastasia était reconnue et nul ne discutait son pouvoir. En 1939, un jeune syndicaliste avait voulu secouer le joug du gang Anastasia. Il s'appelait Peter Panto, avait 28 ans, beaucoup de force et encore plus d'illusions. Il avait provoqué des réunions où il avait démonté le mécanisme de la machine Anastasia.

— Pour pouvoir travailler sur les quais, il faut faire partie de l'Union. C'est-à-dire qu'il faut acheter sa carte et promette encore de donner une ristourne à l'embauche. Cette ristourne est soi-disant employée pour nos oeuvres. Je vous le demande : où sont les oeuvres de l'Union des Dockers ? Qui, parmi vous, en a jamais profité ?

Il était éloquent. On l'écouta. On commença à le suivre. Des élections de représentants allaient avoir lieu.

— Nous présenterons des candidats libres, dit Peter Panto. Nous surveillerons le vote et on verra bien si la famille Anastasia est plus forte que la grande famille ouvrière.

C'était une jolie phrase de meeting. Le soir du 14 juillet 1939, Peter Panto rendit visite à Alise, sa fiancée. Ils devaient se marier en octobre. Vers dix heures, Panto s'excusa :

— J'ai une réunion au Comité syndical. Deux gars veulent me voir, dit-il. Mais ne t'inquiète pas. Je ne serai pas long. Une heure au plus.

Le lendemain était un samedi et ils devaient partir en pique-nique.

— Nous aurons le temps de préparer nos sandwiches avant de nous coucher, ajouta-t-il.

Et il sortit. Les « deux gars » étaient au rendez-vous. Ils commencèrent par offrir au jeune syndicaliste une somme d'argent « pour qu'il laisse tomber ».

— La seule chose que je laisserais volontiers tomber, c'est mon poing sur vos sales binettes, dit Panto.

La scène se passait devant le local du syndicat des dockers. Peter Panto n'avait pas remarqué une voiture sombre qui attendait, rangée le long du trottoir. En une seconde, il s'y trouva poussé ; près du chauffeur, un homme souriait en se regardant les ongles : c'était Mendy Weiss, l'étrangleur, vêtu d'un excentrique complet vert. Tueur professionnel, Mendy avait longtemps aidé Lepke avant de passer au service personnel d'Anastasia.

La voiture s'ébranla. Personne ne parlait. Peter Panto n'ignorait pas ce qui l'attendait au terme de son voyage. « Ma seule chance est de les attaquer dès l'arrêt », se dit-il. Il pesait 160 livres ; Mendy en faisait 200.

La bagarre commença dans un terrain vague de New-Jersey. A coups de poings, Panto réussit tout d'abord à tenir le gangster à distance. Puis Mendy le ceintura. Panto parvint encore à saisir la main gauche du tueur et à arracher à demi une phalange d'un coup de dents. Alors la fureur de Mendy décupla ses forces. Il étreignit Peter Panto à la gorge et, de ses mains sanglantes, l'étrangla.

— Cela m'a dégoûté de le faire, confia-t-il plus tard au « mouchard » Kid Twist, mais il fallait que je le fasse pour Albert, car Albert a toujours été très bon pour moi.

On remonta le corps dans la voiture et on partit pour Lyddhurst, une petite bourgade du New-Jersey.

Là, dans un champ, une tombe fut creusée que l'on remplit de chaux vive et où Panto fut jeté. Il fut découvert six mois plus tard, quand Kid Twist se mit à parler. Mais Anastasia ne fut pas inquiété.

— Ce n'est pas le plus intelligent mais c'est le plus retors, disait de lui Edgard Hoover, le chef du F.B.I.

Quatre mois après l'assassinat de Joe Turino, pour lequel il fut condamné à mort puis acquitté en 1922, lors d'un deuxième jugement, il est à nouveau accusé d'assassinat. Non-lieu.

— 1924. Nouvelle arrestation. Il a tué un homme à coups de revolver. Non-lieu.

— 1928. Meurtre au poinçon. Non-lieu.

— 1932. Un dur de Manhattan, nommé John Bazzano, descend sur « le front de mer », décidé à obtenir sa part de gâteau. Deux fois, Anastasia le met en garde. Un jour, Bazzano disparaît. On retrouve son corps dans un grand

sac de toile, comme en ont les marins. Il a été poignardé, étranglé et découpé en morceaux, de différentes grandeurs. Anastasia est arrêté. Le jugement a lieu. Il est acquitté.

— 1953. Nouvelle arrestation. Nouvelle assassinat sur la personne de Joe Santora, qui s'était opposé au racket de la blanchisserie. Nouveau procès. Aucun des témoins à charge ne confir-

me ses premières déclarations. Nouvel acquittement...

En trente-cinq ans, la seule peine de prison qu'il ait purgée se rionte à une nuit, pour port d'armes prohibées.

— Comment est-ce possible ? demanda-t-on un jour au district-attorney, Burton B. Turkus.

Celui-ci répondit en donnant un nom :

— O'Dwyer

Une illustration mélancolique

Comme avec Capone et Luciano, nous retrouvons ici la politique et le crime étrangement mêlés. Ancien juge du comté, O'Dwyer avait été élu maire démocrate de New-York peu de temps après le succès de Roosevelt. En 1951, il était ambassadeur des Etats-Unis au Mexique quand Estes Kefauver lui demanda de comparaître devant sa commission d'enquête.

« Ce fut un des moments les plus dramatiques de notre enquête, devait écrire M. Kefauver, sénateur (démocrate également) du Tennessee. O'Dwyer venait de Mexico pour répondre à un certain nombre de questions, en particulier celle de savoir pourquoi, comme District attorney, il n'avait pas poursuivi Albert Anastasia... A mon sens, l'attitude de M. O'Dwyer fut particulièrement lamentable, une sorte d'illus-

tration mélancolique de moralité politique. Il n'était pas en effet très édifiant de voir un homme qui, au moment de sa déposition, occupait le poste d'ambassadeur au Mexique, rejeter ses responsabilités sur le dos de ses subordonnés. L'opinion des enquêteurs sur M. O'Dwyer, ancien maire de New-York se résume ainsi : « Il ne prit aucune mesure efficace contre les gros bonnets du jeu, du trafic des stupéfiants, de la contrebande, ni contre les racketts de toutes sortes qui infestaient la ville. On peut même dire que toutes ses actions ne firent que contrecarrer les enquêtes les plus prometteuses. Il prit la défense de gens douteux. Chaque fois que les enquêteurs attirèrent son action sur le crime organisé, il refusa de voir ce qui crevait les yeux. »

[Lire la suite page 35]

LUCKY LUCIANO





Une entrevue de 3 minutes avec le gérant Clay Bryant

■ Quelle fut la plus forte émotion que tu as ressentie, Clay, depuis ton arrivée à Montréal, sous la neige et l'humidité? Nous posions cette question au nouveau gérant des Royaux de Montréal, Clay Bryant, alors qu'il assistait à une joute de hockey, pour la première fois de sa vie. D'un sourire engageant, les yeux vifs comme ceux d'un acteur à qui l'on vient de confier le rôle-titre dans «Hamlet», il répondit:

«Ce fut lorsque René Lemyre me fit connaître votre Maurice «Rocket» Richard, dont on m'a vanté fréquemment les multiples qualités athlétiques. Cet apôtre de la vie rangée, qui fait le grand champion, vous donne une franche poignée de main, dans laquelle on sent une forte dose de franchise, de persévérance et, aussi, de modestie. Il n'y a aucun doute qu'il doit servir d'exemple aux jeunes athlètes, qui poussent et qui veulent monnayer leurs talents athlétiques. Votre sport national d'hiver est un jeu magnifique, où les réactions de la foule sont explosives. La réception officielle des chroniqueurs sportifs et des commentateurs de la radio et de la télévision m'a fait chaud au cœur.

—Crois-tu que le hockey majeur soit un brin brutal?

«Loin de là. La majorité des joueurs me semble priser la rudesse, non pas la brutalité. Ce n'est pas un sport pour les gringalets ou ceux qui furent élevés sous la jupe de leur bonne maman. Quelques batailles éclatent ici et là, sans résultat grave. Sur patins, il doit être assez difficile d'appliquer un solide moulinet à l'endroit visé. En autant que les belligérants ne laissent pas tomber leurs bâtons de hockey sur le crâne de leurs adversaires, tout va bien. Certains joueurs rusés appliquent des six-pouces dans les côtes du voisin, lorsque l'arbitre a les yeux braqués sur une autre phase du jeu. On leur remet la même monnaie, à la prochaine occasion. A ce que j'ai vu, pour être un bon joueur de hockey, il faut détester souverainement tous ses adversaires. Il en est de même au football majeur. Au baseball majeur, un peu moins.

—Que pensez-vous du jeu de puissance, lorsque tel club joue avec un avantage numérique?

«Loin de moi l'idée de poser à l'expert, mais cette tactique semble étourdir bon nombre de gens de tant de vitesse. Ce n'est pas la place de personnes qui souffrent du cœur. Dans ces jeux de puissance, alors qu'un but est marqué ou non, on voit cinq ou six joueurs se lancer à la poursuite de la rondelle, la mâchoire en bataille, les épaules cambrées. On se croirait en présence d'un groupe de rudes fusiliers marins américains, qui se lancent à l'assaut d'une plage de la Californie.

DANS LE MONDE SPORTIF

par OSCAR MAJOR

Dans les coins de la patinoire, gare aux coupures, car leurs patins sont bien aiguisés. Au baseball, pensez-vous que les crampons des joueurs qui glissent au coussin sont recouverts d'une éponge? Et que dire des lanceurs, qui doivent éviter les rudes coups en long, frappés par de solides athlètes à une vitesse de 115 milles à l'heure! Vos gardiens de buts sont, assez souvent, dans cette galère. Aussi, ces braves, ces audacieux méritent une mention honorable!

—Une dernière question, Clay! En peu de jours, tu as rencontré un tas de gens, parlant français et anglais. Est-ce que tu fus surpris?

«Pas le moins du monde. Buzz Bavasi, Emile Bouchard et René Lemyre m'avaient mis au courant. Je suis rempli d'admiration à l'endroit de tous ceux qui passaient du français à l'anglais, ou vice-versa, avec une simplicité extraordinaire. A tel point qu'il me prend envie d'apprendre la langue française, au cours de la saison prochaine. Dure besogne, paraît-il. Tiens, ce qui m'enthousiasmerait énormément, ce serait de découvrir deux excellents jeunes joueurs de votre province, deux lanceurs tout particulièrement, qui pourraient briller dans l'uniforme des Royaux. Avant de sauter au lit, je vois alors 15,000 à 17,000 spectateurs passer aux tourniquets du Stadium, en plusieurs circonstances. Je vois aussi une augmentation de salaire de \$5,000, que Bavasi serait contraint de verser dans mes goussets pour les arrondir!»

Il y a des rêves qui se sont réalisés! Celui de Clay Bryant pourrait l'être, un jour, si les proprios des Dodgers de Los Angeles prenaient les bons moyens. Il s'agit de choisir une dizaine de jeunes joueurs, de 17 à 18 ans, les meilleurs que l'on puisse trouver dans nos parages, les faire pratiquer quotidiennement sur le losange du Stadium, sous les yeux d'instructeurs compétents. Le baseball, l'un des jeux le plus scientifique qui soit, ne s'apprend pas dans les livres.

Il en coûterait à ces mécènes de \$5,000 à \$7,000 par saison. Le jeu en vaut la chandelle. Risqueront-ils cette somme? Nous ne le croyons pas. Nous ne sommes pas le seul. Il y a des gens qui, par une vaste vue d'ensemble, brusquement ramassée, aperçoivent l'avenir, sans l'aide des pythonisses et des liseuses de bonne aventure dans le mars de café. Alors, ils se trouvent à peu près dans la situation des gens qui, ayant lu le compte-rendu d'une pièce de théâtre, renoncent à l'entendre, parce qu'ils la connaissent déjà. Ce sont nos lueurs, discrètes, moins vastes, sur cette question de procurer à nos jeunes joueurs de talent la chance de priser les excellentes notions, qui aideraient puissamment à leur éclosion. Entre nous, ce sont des lueurs d'allumettes ou de briquets!

Si le président Emile Bouchard et le gérant-général des Royaux René Lemyre avaient voix au chapitre, à ce sujet, ce serait une autre paire de manches, expression favorite du populaire Emile «Napoléon» Genest, qui a repris 25 des 42 livres perdus, depuis trois ou quatre mois, sur la route du

surmenage ou du surcroît de travail. Le repas, le sommeil et le soleil sont trois excellents toniques, n'est-ce pas?

Les combats de coqs rebondissent, cette fois hors de notre province

■ Les plus de cinquante ans n'ont pas encore oublié les fameux combats de coqs, qui se disputaient, toujours clandestinement, dans notre province, il y a une vingtaine d'années et plus. Notre actif Premier Ministre, l'honorable Maurice Duplessis, mit un frein à cette tendance vers la barbarie. Ses gendarmes sont continuellement aux aguets,

mais ils ne peuvent pas empêcher les piqués québécois d'assister à certains combats de coqs livrés en province ontarienne, dans certaines granges, attendant à de magnifiques villas, une couple de fois par mois, où ils risquent de fortes sommes sur les chances de leurs coqs favoris.

Vous aimeriez savoir ce qui se passe dans cette enceinte prohibée? Nous vous disons discrètement ce que nous avons vu, en maintes circonstances, depuis 40 ans, dans ces lieux où les paris foisonnent. Une fois entrés, vont et viennent des hommes en chandail, en



Quand on a surnommé FRANCES DORSEY, la fée de la glace, on a exprimé poétiquement un sentiment tout à fait juste. Plus de 90,000 personnes s'en rendront compte, de visu, du 9 au 16 février inclusivement, lors du séjour dans nos murs de cette gracieuse patineuse de fantaisie de 23 ans, de la troupe des Ice Follies, sur la surface polie du Forum... Une chose nous chagrine un brin. Nous n'avons pas, au Canada français, de patineuses de classe internationale, depuis les sœurs Benoit, de Québec. Nous avons quelques figurantes, trois ou quatre, mais pour le reste pas de bruit. Nous nous en voudrions de faire une peine, même légère, aux patineuses canadiennes, dont les performances sont toujours appréciées par un public connaisseur. Elles ne s'avèrent capables d'inquiéter les prestigieuses patineuses, qui nous viennent des États-Unis ou d'Europe... La raison de cette carence est-elle facile à expliquer? Allons-y, tout de même. Les Canadiens et les Canadiennes ne manquent ni de qualités athlétiques, ni de grâce. Mais ils répugnent à un entraînement suivi, la plupart du moins. Dans le patinage de fantaisie sur glace, comme dans tout autre sport, on n'obtient rien sans se plier aux règles sévères d'un entraînement rigoureux. Ça doit être la raison, aussi regrettable soit-elle!...



Que sortira-t-il de ce cafouillage, à l'entrée de la cage du cerbère du Canadien, JACQUES PLANTE, étendu sur la glace du Madison Square Garden de New-York? Notre célèbre gardien de buts repousse l'attaque furibonde d'une horde de joueurs new-yorkais, au cours de l'exécution d'un jeu de puissance, alors que Dickie Moore est au cachot. La rondelle sent battre le cœur de Jacques Plante, tandis que BERT OLMSTEAD (15) s'accroche, tel un grand ouistiti, lesté, adroit, à la barre de la partie supérieure de la cage que défend le Tricolore, avec acharnement. A l'extrême gauche, CLAUDE PROVOST demande à Jacques si quelque ennemi ne l'a pas mis en charpie... On ne vient pas à bout, facilement, d'un chat toujours aux aguets!

vestes de cuir, d'autres en paletots de chat sauvage, cigare aux lèvres, billets de banque aux mains et ce ne sont pas des billets d'un dollar!

L'arène, si l'on peut dire, se trouve au centre du vieux bâtiment. Un tas de gens y perdent leur salaire. D'autres, plus cousus d'or, gonflent leurs goussets.

Comme spectateur, nous sommes déjà monté au balcon. N'allez pas vous imaginer que c'est par un bel escalier de théâtre, de cinéma, du Forum que nous sommes arrivé à cette espèce de passerelle! C'est par une vieille échelle. Et les sièges de balcon? C'étaient des bancs de bois, parfois fendillés. De ce point, la vue était excellente. Une arène, oui, c'est bien cela, mais non limitée par des cordes.

Cette arène est, au contraire, entourée par un grillage, plus ou moins solide, va sans dire. Au fond de cette aire, sont accroupis les propriétaires des coqs combattifs. Ils parient, pour la plupart, de fortes sommes variant de \$1,000 à \$3,000 sur les chances de leur protégés.

Les preneurs aux livres — ils ont le nez là-dedans — interpellent les amateurs, leurs petits poissons d'eau douce. Les spectateurs sont serrés comme harengs en caque. Les deux coqs apparaissent. Ils sont tenus par les proprios, qui commencent par leur enlever le fourreau qu'ils ont autour des pattes. C'est alors que nous apercevons les lames d'acier fines, tranchantes, liées aux ergots, et qui les protègent, des armes de combat, dirions-nous.

Voici les coqs adversaires Joe et Pit face à face, mais non encore à terre. Ils sont petits, plutôt maigres, en beau diable. On les sent élevés pour ce sport défendu. On les rapproche, on les éloigne. On leur permet de s'envoyer quelques coups de bec. Ils se hérissent. On les repose sur le sol, ils foncent. Dès la première empoignade, les plumes volent. Ces coqs fougues retombent, se collent au sol, s'observent, comme deux boxeurs le font à la première ou seconde ronde. Ils se relèvent, tournent d'un pas prudent, soudain s'élançant, comme deux gladiateurs de la lutte libre, plus sérieusement toutefois.

Déjà, le sang coule, se répand par grosses gouttes sur la terre noire. Les attaques se multiplient. Les longs ergots d'acier griffent, éraflent, entament. Parfois, l'un des combattants abandonne la partie. Il fuit. Souvent, il tombe pour ne plus se relever, poignardé en

plein cœur. Les gens qui gagnent alors leurs paris, jubilent à l'instar des spectateurs des joutes du Canadien qui ont vu Maurice Richard marquer son 500e but.

Nous avons vu, aussi, des coqs vainqueurs dont l'arme était, à ce point, enfoncée dans la chair qu'ils ne parvenaient plus à se dégager... Jeux cruels, barbares, de l'ordre des combats de taureaux d'Espagne et du Mexique. Jeux défendus par nos gouvernants et nos gendarmes très occupés, par les temps qui courent, à appréhender un tas de criminels de tout genre.

Dans ces combats de coqs, tout ce qui semble compter, ce sont les paris, où les billets de banque volent au vent, tandis qu'un bon nombre de pères de famille ne peuvent pas gagner suffisamment, pour bien nourrir les cinq ou six bouches qu'ils ont sous leur tutelle! Dommage!

Vieille grippe, jusqu'à quand nous prendras-tu en grippe?

■ Un récent rapport du gouvernement fédéral montre que, dans notre beau Canada, plus d'un tiers des écoliers de 9 à 13 ans, même plus âgés, sont atteints de déformation corporelle.

Cela ne nous étonne pas, loin de là. Toutefois, l'homme de la rue, peu familiarisé avec les questions de culture musculaire, peut se demander, à bon droit, comment il se fait que l'on en soit toujours au même point, alors que l'on parle, de plus en plus, d'éducation physique. La vérité est que celle-ci n'existe guère que sur le papier, dans la majorité des cas. Assurément, certains collègues — nous n'avons pas mentionné le nom de l'Université de Montréal ou Laval, malheureusement — tentent d'encourager les sports, d'une valeur relative seulement. Et il ne suffit pas de l'ordonner, pour qu'aussitôt les colonnes vertébrales se redressent, les poumons se déplissent, le thorax et les membres se meublent de muscles. En vérité, ce serait trop facile.

D'abord, on a oublié, en haut lieu, par ignorance et incapacité, de se mettre d'accord sur une méthode claire, simple et facile. On a oublié de substituer la responsabilité de l'Etat à celle du professeur. Egalement, ce dernier a des classes surchargées. Il lui est presque impossible de surveiller utilement 30 ou 40 gamins. Donc, il n'est pas excessif de dire que l'éducation physique est quasi inexistante, scolairement parlant. Aussi, les résultats sau-

[Lire la suite page 35]

Tu ne paraissais pas surpris lorsque nos hôtes nous ont servi du vin au dîner?
Pourquoi l'aurais-je été? C'est une agréable coutume qui se répand de plus en plus.
J'ai beaucoup aimé ce dîner... les mets, l'atmosphère...
Et le vin!
J'en conviens volontiers. A propos, comment l'appelles-tu?
Le Manor St-Davids, un des délicieux vins canadiens de Bright.
J'ai une idée pour le dîner de mercredi. Veux-tu m'en apporter une bouteille demain?
Bien sûr, j'en apporterai même trois.
Doucement! Pense à notre budget.
J'y pense, mais une bouteille de Manor St-Davids est d'un prix si modique que nous pouvons nous offrir cette fantaisie!

Les bons vins canadiens

de **Bright**

DEPUIS 1874



MAINTENANT DEDUCTIBLES



Les primes des Rentes Viagères du Gouvernement Canadien peuvent dorénavant être déduites du revenu pour fins d'impôt, avec certaines limitations.

Cela signifie que tout contribuable—y compris l'individu établi à son propre compte—peut maintenant se prévaloir du privilège antérieurement réservé aux employés contribuant à des plans de pension enregistrés.

EXEMPLES DES EPARGNES SUR L'IMPOT

(pour un contribuable marié, sans personne à charge, basés sur les tarifs de l'Impôt sur le Revenu de 1958)

Revenu gagné	Contribution au plan d'épargne*	Epargne sur l'impôt
\$ 3,000	\$ 300	\$ 39
5,000	500	95
7,500	750	150
10,000	1,000	240

(*déduction maximum permise pour fins d'impôt)

Pour renseignements complets et assistance dans le choix du plan qui convient le mieux à vos besoins, appelez votre représentant local des Rentes Viagères du Gouvernement Canadien ou postez ce coupon, franc de port.

Au : Directeur, Rentes Viagères du Gouvernement Canadien, Ministère du Travail, Ottawa (franc de port) **753**

Veillez m'envoyer la documentation démontrant comment une Rente Viagère du Gouvernement Canadien peut m'assurer, à coût modique, un revenu à ma retraite.

Mon nom est
(M./Mme/Mlle)

J'habite à
Date de naissance

Age où la Rente Viagère devra commencer.....

Téléphone

Il est entendu que les renseignements donnés le sont à titre strictement confidentiel.



MINISTERE DU TRAVAIL



SUR TOUTES LES SCÈNES

par FRANCINE MONTPETIT-POIRIER

TELEVISION — RADIO — THEATRE

Pourquoi ?

Nous demeurons parfois confondus devant certaines décisions émanant de la Société Radio-Canada. Périodiquement, nous nous interrogeons sur les motifs qui peuvent décider du sort de telle émission ou du renvoi de tel comédien. C'est à plaisir, dirait-on, que les responsables font naître des points d'interrogation et sèment les énigmes.

Il ne m'appartient évidemment pas de discuter l'attitude de ces messieurs et encore moins de proposer des réformes. Car enfin, j'aime à croire que leurs résolutions ne sont pas prises à la légère et que, ce qui nous apparaît à nous comme pure fantaisie a été de leur part mûrement réfléchi. Mais enfin je me demande si le public ne pourrait pas être informé de ces mesures. Cette précaution couperait court à tant de commentaires désagréables et le plus souvent erronés. Les téléphiles participent trop intensément à la vie et aux destinées des personnages animés sur leur écran pour être tenus brusquement dans l'ignorance de leur sort. Qu'on se rappelle le tonnerre de protestations qu'avait soulevé le retrait de « 14, rue de Galais ».

Je souligne cette question au sujet de la singulière disparition de « Pinocchio » à la télévision. On connaît l'engouement prononcé des enfants pour cette excellente série. Son auteur, monsieur Aslani, s'était vu décerner l'an dernier le trophée Frigon du meilleur texte pour les jeunes. Tout le monde se plaisait à reconnaître en Pinocchio l'une des plus belles réalisations pour enfants. Le pantin à la tête de bois semblait donc devoir poursuivre une longue et fructueuse carrière.

Et voilà que pour des raisons qui n'ont pas été divulguées, on tranche de l'affiche et sans autre forme de procès, une émission goûtée non seulement des petits mais des plus grands. Le plus fort de l'histoire, c'est que l'auteur lui-même n'a été averti qu'à la toute dernière minute. Il rentrait de voyage, tout heureux de retrouver ses interprètes, quand le bureau de direction le remercia de ses services. Il n'eut même pas le loisir de remanier son dernier texte pour apposer une sorte de conclusion à sa série. Tant et si bien, que le tout se termina en queue de poisson laissant tout le monde insatisfait. Et je ne parle pas du préjudice encouru par certains comédiens lesquels, se croyant assurés d'une continuité, avaient organisé leur année en conséquence. Comprendra qui veut.

Petites nouvelles et commentaires

• Jean-Pierre Masson, pour effacer sans doute la mauvaise impression laissée aux spectateurs par son rôle antipathique de Séraphin, effectue un retour au cabaret. Je parle de « retour », car personne n'a oublié qu'il y a sept ans environ, il avait été pendant plusieurs semaines la tête d'affiche d'un grand cabaret montréalais qui l'avait présenté comme le « Danny Kaye » canadien. Son numéro actuel se compose de chansons et de monologues. Au même programme figure le « Tino Rossi » canadien, Paolo Noël.

• Jean-Claude Deret ouvre un cabaret. Il a constitué une troupe étrange en ce sens qu'elle semble à première vue manquer d'homogénéité. Réunis pour la circonstance, « Les Noctambules » seront le directeur lui-même, Vonnay, André Champagne, Janine Fluét, Céline Léger, Yvon Dufour et plusieurs autres. Nous leur souhaitons, il va sans dire, beaucoup de succès. La formule du spectacle, encore mal définie, (on ne sait s'il s'agit de cabaret-théâtre ou de théâtre-cabaret) saura certainement plaire à un certain public avide de choses légères, facilement digestibles.

• La vie intime de nos vedettes est à ce point tributaire de leur vie imaginaire à l'écran que bien souvent des téléspectateurs confondent fiction et réalité.

Il y eut une époque où Estelle Maufette, la malheureuse Donald radiophonique recevait des monceaux de colis remplis de vêtements et de gâteries, alors que Hector Charland, titulaire du rôle de Séraphin à la radio, ne pouvait se montrer le bout du nez dans la rue sans être apostrophé de belle façon. C'est aujourd'hui au tour d'Andrée Basilière de recevoir cette sorte d'hommage naïf et spontané. Les télégrammes de félicitation ne se comptent plus de la part de spectateurs qui lui souhaitaient une longue vie de bonheur à l'occasion de son mariage avec le Docteur Marignon des « Belles Histoires ».

• L'émission radiophonique « Robin Hood » réalisée à CKVL sous la très habile direction de monsieur Guy Bélanger s'avère de semaine en semaine une franche partie de plaisir pour les comédiens qui y participent. La truculence du texte dû à la plume prolifique de Jean Desprez, la drôlerie des situations font de cette demi-heure hebdomadaire une des plus joyeuses rencontres autour d'un micro.

• « La sauterelle » d'Yves Thériault fut une des plus belles réussites du « Théâtre Populaire » en ce qui regarde la réaction du public. Les lettres et les téléphones ont envahi le bureau du réalisateur, prouvant enfin que les téléspectateurs se donnent la peine de manifester en faveur d'un programme qui leur a plu.



HENRI NORBERT

Photo Jac-Guy pour Radio-Canada

• Onze groupements dramatiques ont fait leur entrée en vue de participer au Festival d'Art Dramatique. Huit seulement seront acceptés par le jury.

• Une grande et bonne nouvelle veut que Yolande Roy attende un enfant pour le mois d'août prochain. Voilà un bonheur mérité...

• Le restaurant Anjou, entièrement rénové, reçoit chaque jour un nombre plus grand de clients. Le service y est rapide et courtois, la cuisine délicieuse. Voilà sans doute pourquoi les comédiens en font de plus en plus leur rendez-vous de prédilection.

• Madeleine Touchette est désespérée, et pour cause! Après avoir perdu sans raison valable le rôle qu'elle avait tenu l'année dernière dans « La Pension Welder », elle se voit maintenant placée devant le vide complet. Pas la moindre petite émission en perspective. D'ailleurs, personne ne pourra jamais expliquer le pourquoi de son absence à l'émission de Ro-

bert Choquette. Un autre secret jalousement gardé par le bureau de distribution!

• L'apparition du chansonnier Jean Rigaux à « La Clé des Champs » a fortement déçu les spectateurs canadiens. On s'attendait à plus d'esprit et à beaucoup moins de lourdeur.

• Maria Pacôme, la belle Diane de « Monsieur de Falindor » au Théâtre Anjou, doit réintégrer l'Europe sous peu. Son imprésario l'a rappelée d'urgence pour le tournage d'un film en Italie. Elle se dit enchantée de cette belle chance qui lui est offerte mais ne cache pas son émotion à l'idée d'abandonner son rôle. C'est Nicole Goyette qui remplacera Maria Pacôme dans Monsieur de Falindor. Yvette Brind'Amour jouera le rôle jusqu'au moment où la nouvelle interprète sera prête à monter sur les planches.

• « Niagara Films », la compagnie de cinéma de Fernand Seguin, continue de produire des oeuvres de vulgarisation scientifique. Ces émissions, fort goûtées du public, devront être interrompues au cours du printemps prochain. Une nouvelle formule tenterait peut-être CBFT qui semble plutôt réticent à renouveler le contrat du sympathique monsieur Seguin.

• Edouard Rémy, le photographe aux mille et une fiançailles a finalement convalu en justes noces. Il a épousé une jeune et charmante comédienne, Monique Fournier. Plus discret cette fois, il s'est marié dans la plus stricte intimité sans révéler à personne la date ou le jour de son mariage.

• Monsieur Pierre Durand, hospitalisé depuis quelques semaines pour une cassure au bras gauche a repris ses activités cette semaine. Ce comédien chevronné est un modèle d'endurance et de vitalité. Il marche cinq milles par jour, enregistre plusieurs programmes au cours d'une semaine et donne à tous une leçon très profitable sur les théories et la pratique de ce qu'on est convenu d'appeler la conscience professionnelle.

• Une première conférence de presse a eu lieu en vue de renseigner les journalistes et chroniqueurs de la Métropole sur les projets et décisions de Gratien Gélinas. Nous sommes tous désireux, n'est-ce pas, de connaître enfin de façon précise le programme choisi par le directeur de la Comédie Canadienne pour sa saison 58.

• Monique Miller a été très malade. Elle se remet lentement d'une dépression nerveuse doublée de complications multiples. Un repos bien mérité ne serait certainement pas de trop.

• Monique Lepage a renoncé à monter « La Lune est Bleue ». Ne pouvant s'assurer les services de Lucile Gauthier dont le mariage a ralenti les activités professionnelles, elle a préféré remettre son projet à plus tard. De plus, son théâtre de poche est tombé dans l'oubli... Cette entreprise, trop coûteuse, aurait mis en danger la survivance du Théâtre Club. Nous préférons que la troupe existe plutôt que de la voir s'acheminer lentement vers la ruine. Le petit théâtre, ce sera pour demain.

• Louise Caron est passée en tête des concurrents de « La Couronne d'Or », section art dramatique. Soulignons en passant la sensibilité dont elle a fait preuve dans l'interprétation d'un extrait des « Justes » de Camus. Ancienne élève du Conservatoire Lasalle, Louise a ensuite suivi durant deux ans les cours du Conservatoire de la Province sous la direction de monsieur Jan Doat. Elle est ensuite venue à Radio-Canada où la chance ne lui a guère souri. Sa participation à la Couronne d'Or l'aidera peut-être enfin à trouver du travail. Sur ce, je vous dis à la semaine prochaine.

F. M.-P.

Septuagénaire et vedette d'Hollywood, MAURICE CHEVALIER déborde de projets

par MONIQUE MOULIN

La jeune vedette montante d'Hollywood? Tout le monde en Amérique vous dira que c'est Maurice Chevalier.

Il y incarne le jeune et séduisant cousin de «Gigi» (incarnée par Leslie Caron) dans un film produit par la Metro-Goldwyn-Mayer, cette même firme qui l'employait il y a près de trente ans, et qu'il quitta à l'époque après une retentissante dispute avec feu Irving Thalberg, qui était le grand patron de cette firme. Maurice y est revenu, alors que presque tous ses partenaires de l'époque sont depuis longtemps oubliés.

Maurice Chevalier plaisante autant et plus sur son âge que ne le fit cet autre séducteur: Sacha Guitry. Il y a même beau jeu, puisque l'on rencontre peu d'hommes de son âge (69 ans) aussi juvéniles, alertes, roses, rayonnants de santé et de vitalité.

— Eh bien, oui, j'ai 70 ans! clame-t-il sur le ton dont il disait naguère:

— Eh bien, oui, j'ai été élevé sur les pavés de Ménilmuche!

— J'ai 70 ans, et je n'ai pas fini de vous en faire voir..., précise-t-il, d'un faux air de menace.

Il faut le reconnaître... Dans «Ariane», on le voyait, au même titre que Gary Cooper, cet autre alerte septuagénaire, jouer avec la jeune Audrey Hepburn. Toutefois, il tenait le rôle du père d'Audrey, tandis que Gary Cooper était l'amoureux. dans «Gigi», il se rattrape. Mais ce n'est qu'un début.

Le mot de septuagénaire a le don de le faire éclater de rire. Au point qu'à 69 ans, il ne veut pas être désigné sous le terme de sexagénaire.

— Histoire de m'habituer.

Pour conserver sa forme étonnante, il n'a nul autre secret que son étonnant dynamisme naturel, en somme une recette impossible à imiter. Ni gymnastique, ni régime, ni massages, ni traitements médicaux. Un peu de footing chaque matin, un labeur écrasant, et la compagnie de jolies femmes.

Il n'en a pas toujours été ainsi. Il y a une dizaine d'années, Maurice a traversé une période de dépression. Il se sentait vieillir, et, plus grave encore pour un artiste, il craignait d'être «fini». Il inquiétait ses amis, et les agaçait en même temps, en ne cessant de se tourmenter au sujet de son âge. Puis, avec sa souplesse légendaire, il a opéré le rétablissement, et depuis il n'a plus cessé de rajeunir et de faire monter sa cote, une prouesse qui semblait impossible.

Loin de s'en contenter, il accumule plus de projets que tous les jeunes gens de son entourage réunis. A la veille de son départ pour Hollywood, il accueillait la presse dans le jardin de sa ravissante villa de Marnes-la-Coquette. Svelte et très «gentleman» dans un complet bleu, avec une juvénile cravate de tricot et une casquette de tweed sur l'oeil, arborant son inimitable sourire, il annonçait avec désinvolture:

— Après un séjour de deux mois à Hollywood, le temps d'achever «Gigi», je vais refaire le tour du monde.

Ce tour du monde ne durera pas 80 jours, mais deux pleines années. Ce ne sera pas un voyage de plaisir, mais une tournée consacrée à un tour de chant dans la formule est absolument révolutionnaire. Il se passera d'orchestre et ne sera accompagné que par son magnétophone. Ou plutôt par la bande magnétique sur laquelle, avant son départ, il aura fait enregistrer l'accompagnement de toutes ses chansons. Etant son propre manager, il réalise ainsi la très appréciable économie de toute une formation d'orchestre, en cachets comme en frais de voyage et de séjour. Il évite plus encore les aléas des orchestres engagés sur place, en dernière minute.

Bien entendu, on n'a pas manqué de plaisanter Maurice sur ce nouveau prodige d'économie. Lui n'en a cure. Tout comme de son vivant sa vieille amie Mistinguett, il laisse raconter tout ce que l'on veut sur ses goûts pour l'économie, sachant que nul n'ignore ce que lui doivent les vieux comédiens déshérités de Pont-aux-Dames, auxquels il a donné jusqu'à la possession qui lui tenait le plus au coeur: sa propriété du Cannel, «Ma Louque» (le nom familial dont il désignait sa mère).

Transportant ainsi tout son orchestre dans une minuscule valise, il entreprendra son tour de chant à travers le monde en commençant par la Suède, pour terminer triomphalement «chez lui», à l'Alhambra-Maurice Chevalier, dans deux ans.

Avec ses films, le succès des programmes qu'il a montés dans ce vieux cinéma dont il a refait un music-hall d'avant-garde, a permis le financement de sa tournée.

— Ce sera mon tout dernier tour de chant, annonce Maurice, avec le plus grand sérieux.

Mais oui, Maurice... Nous n'en saurions douter. Vous nous avez déjà fait vos adieux un si grand nombre de fois... C'est votre coquetterie, à vous. Et, tout comme cet autre prodige de jeunesse qu'est Fred Astaire, vous êtes certainement de très bonne foi. Vous avez, de longue date, décidé de vous retirer en beauté. Vous croyez le moment venu, et puis, devant l'évidente tendresse de votre public, le succès de vos disques et de vos films, et les propositions des organisateurs de spectacle et des producteurs, vous «remettez ça». Vous avez raison. Quand le succès vous quittera, il sera toujours temps de lui faire vos adieux. Mais vous semblez être de la trempe de ceux que le succès ne quitte jamais.

Toutefois, même aujourd'hui, Maurice reconnaît n'avoir nullement l'intention de renoncer au cinéma, où il veut tenir solidement la place de «plus jeune grand-père» du cinéma mondial. De quoi faire la nique à Marlène Dietrich. Il compte aussi jouer à la télévision, et rédiger le septième ouvrage de ses Mémoires.

Il fera même du théâtre, dans le privé, pour ses amis et ses voisins, puisque dans son jardin de Marnes-la-Coquette il a fait construire un théâtre de verdure, à l'égal de Voltaire en son domaine de Ferney.

Il écrira aussi des chansons, et, n'en doutons pas, il remontera d'autres tours de chant.

A 69 ans, Maurice, qui n'a cessé de prôner l'optimisme dans ses chansons, est l'un des plus enthousiastes de nos

concitoyens. Il disait récemment à un journaliste américain qu'avant de se retirer, il voulait «être meilleur, si possible le meilleur».

— Mon rêve, a-t-il ajouté, ce serait de couronner ma carrière par un triomphe tel qu'on en parle dans le monde entier. Ce n'est pas une ambition démesurée pour quelqu'un comme moi dont la carrière a toujours été internationale. C'est l'une des raisons pour

[Lire la suite page 35]



PIERRE LAMBERT

Curiosités scientifiques

Un élevage de sauterelles aux Etats-Unis

Tandis qu'un peu partout dans le monde on recherche les moyens de lutter contre ce fléau naturel: les sauterelles, des fermiers américains établis en Georgie ont décidé de se consacrer à leur élevage.

L'élevage des sauterelles, estiment ces fermiers, doit procurer de fructueux bénéfices, car il permettra aux pêcheurs d'Outre-Atlantique de disposer d'appâts vivants sans avoir à les chasser dans les prés. Déjà un pêcheur sur quatre passe des commandes régulières à ces éleveurs d'un genre nouveau.

Ceux-ci disposent de couveuses en aluminium dans lesquelles les larves d'insectes séjournent jusqu'à leur complet développement, à une température avoisinant trente degrés.

Un os d'oiseau greffé dans l'oreille... et les sourds entendent

Une opération aussi délicate que spectaculaire permettra aux sourds de retrouver l'ouïe après qu'on leur aura greffé dans l'oreille un osselet d'oiseau. C'est ce qu'ont annoncé lors d'un

récent congrès qui s'est tenu à Londres une équipe de chirurgiens britanniques.

Chez l'être humain trois petits os interviennent dans le mécanisme de l'audition: ce sont le marteau, l'enclume et l'étrier. Si l'un de ces os cesse de remplir son office, par suite d'une lésion quelconque, le sujet devient sourd.

Chez l'oiseau par contre, un seul os remplit la même fonction. Partant de ces bases les chirurgiens anglais ont imaginé de substituer un os d'oiseau à l'enclume, au marteau et à l'étrier. Les résultats de ces expériences ont été très satisfaisants puisque certains sourds réputés incurables ont pu, à la suite de cette intervention retrouver une ouïe partielle.

Eclairage électrique sans tube ni ampoule

Une firme américaine lance actuellement la mode de l'éclairage sans tube de néon ni ampoule électrique. Cette firme fabrique des panneaux de verre destinés à revêtir les murs, les plafonds, les planchers des habitations, panneaux de verre qui, grâce à un rhéostat, deviennent luminescents.

Ces panneaux dont l'effet décoratif varie à l'infini, diffuse une douce lumière jaune, rose, verte, ou blanche qui ne fatigue pas les yeux.

L'air conditionné augmente le rendement des animaux de basse-cour

L'air conditionné, accessoire désormais indispensable de la vie domestique américaine s'introduit partout. La dernière idée du directeur d'une grande fabrique d'appareils d'air conditionné de Chicago a été d'équiper les poulaillers et les enclos où vivent les animaux de basse-cour.

Résultat: Les poules qui respirent de l'air conditionné pondent davantage d'oeufs et les porcs et les moutons produisent plus de viande. De plus, l'intervention du vétérinaire est moins souvent nécessaire dans les fermes ainsi aménagées.

Les Anglais mangeront du pain congelé

Les boulangers britanniques se sont mis d'accord pour fabriquer du pain congelé afin de réduire les heures de travail nocturne dans la corporation. Le pain congelé subit une préparation spéciale puis il est conservé pendant plus de six mois à une température sous-zéro.

Une fois revenu à température normale le pain est aussi croustillant que celui auquel est habitué le consommateur. La croûte en est un peu plus dure, mais la mie tout aussi tendre.

Les chimistes déclarent la guerre aux colorants alimentaires

Lors du congrès qu'ils viennent de tenir à Paris, les chimistes de différentes nationalités se sont élevés contre l'usage fait des colorants dans l'industrie alimentaire.

Ces colorants qu'utilisent notamment les pâtisseries, les confiseurs et certains cuisiniers peuvent à la longue, par suite de leur accumulation dans l'organisme, être à l'origine de certaines leucémies, de maux d'estomac divers et d'affections des intestins et des muqueuses de la bouche.

Des pilules protégeraient l'organisme humain contre les radiations atomiques

Selon un journal de Londres, un groupe de savants britanniques serait parvenu à réaliser des pilules susceptibles d'immuniser les êtres humains contre les radiations de la Bombe H.

Les travaux en cours à ce sujet sont poursuivis au Centre atomique anglais de Harwell par une équipe de savants que dirige le professeur John Loutit.

Déjà, des souris auxquelles on avait fait absorber ces pilules, ont été exposées aux radiations mortelles, sans manifester les troubles de la maladie atomique. Des expériences sur des êtres humains volontaires auront lieu prochainement.

La radiographie en couleurs permettrait de détecter les cancers naissants

La mise au point d'un procédé de rayons X en couleurs qui fait apparaître sur l'écran du radiologue des images en couleurs, constitue un grand progrès pour la radiologie. Ce sont des ingénieurs d'un laboratoire américains

qui sont à l'origine de cette nouveauté.

La radiographie en couleurs qui, croit-on, devrait permettre de déceler les cancers à leur origine, a pour avantage de n'exposer l'organisme du patient à examiner qu'un laps de temps très court aux rayons X. De plus, le nouveau procédé doit trouver des applications industrielles pour examiner, par exemple, les organes des navires ou ceux des avions.

La poule aux oeufs multicolores

C'est un fermier de l'Alabama qui, sans l'expliquer, a fait cette curieuse constatation en donnant à manger à ses poules des graines teintes en rouge, en noir, en violet, il obtenait des oeufs d'apparence normale mais dont les jaunes étaient rouges, verts, noirs ou violets. Le goût de l'oeuf, paraît-il, ne s'en trouve pas transformé pour autant, mais notre fermier peut confier à son gré, pour le plus grand étonnement de ses invités, des omelettes multicolores.

Dernière arme psychologique: la bombe qui parle

Un nouveau type de bombe vient d'être mis au point par l'Armée de l'Air américaine. Lâchée d'un avion à une altitude de 3,600 pieds, cette bombe est équipée d'une bande magnétophone et d'un haut-parleur, ainsi que d'un parachute qui ralentit sa descente.

En arrivant près du sol, dans les lignes ennemies, le haut-parleur diffuse un monologue du genre: « Rendez-vous, vous aurez la vie sauve » ou bien « Votre combat est inutile... Vous serez vaincus de toute façon... Mieux vaut être fait prisonnier qu'être tué... » etc., etc...

Les rayons X, précieux auxiliaires des arboriculteurs

Puisqu'on utilise les rayons X pour étudier l'intérieur du corps humain, ne pourrait-on les faire servir également à l'étude d'autres organismes, des arbres par exemple? Cette question a trouvé une réponse au Collège d'Etat de l'Iowa.

On peut, en effet, depuis quelques mois, observer « le coeur des arbres » grâce à un appareil peu encombrant, d'un poids de douze livres environ qui ceinture le chêne ou l'épicéa à inspecter. Les rayons X qui passent à travers l'arbre permettent d'étudier les parties endommagées où le ruissellement des eaux fait des ravages, de détecter les nids d'insectes ou d'écureuils et d'analyser la nature du dépérissement dont souffrent les arbres sous l'écorce.

Le plus grand radar du monde installé sur un dirigeable

La base aéronavale d'Akron dans l'Ohio est survolée depuis quelques semaines par un gigantesque ballon dirigeable gonflé avec 126,000 pieds cubes d'hélium. La raison d'être de ce dirigeable est de porter un radar géant.

Ce radar est le plus important qui ait été mis en service à ce jour. Il aura pour mission de détecter les avions ennemis qui pourraient éventuellement survoler le continent américain.

Cuisine

... pour vous et pour moi

par GISELE PAPINEAU



SANDWICHES "SHOWER" (12 portions)

- 2 pains blancs
- ½ tasse de beurre amolli
- 1 boîte de 7 onces de poulet
- Laitue déchiquetée
- Mayonnaise
- 1 lb. de fromage-crème
- 2 c. à table de lait
- Colorant
- 12 tranches de tomate

Pour chaque portion, couper 4 ronds de 2" de pain. Beurrer. Sur la première tranche, étendre du poulet haché humecté de mayonnaise; sur la deuxième, placer une rondelle de tomate, et sur la troisième, de la laitue hachée et de la mayonnaise. Couvrir avec une quatrième tranche. Glacer le tout avec du fromage-crème amolli avec du lait pour le rendre facile à étendre et teinté de colorant végétal. Garnir d'olives et de rosettes de radis. Servir sur un nid de laitue filamentée.

TARTE CHIFFON AU CITRON

- 1 paquet de mélange pour garniture de tarte chiffon au citron
- ½ tasse d'eau bouillante
- ½ tasse d'eau très froide
- ⅓ tasse de sucre
- 1 croûte de tarte cuite et refroidie ou croûte de tarte avec biscuits graham

Placer le contenu du paquet dans un grand bol à mélanger. Ajouter ½ tasse d'eau bouillante et mélanger bien. Ajouter l'eau froide. Battre vigoureusement avec un batteur rotatif ou à la plus grande vitesse du malaxeur électrique jusqu'à ce que le mélange soit bien mousseux — prend environ 1 minute. Ajouter le sucre et battre jusqu'à ce que le mélange forme des pics — prend environ 1 à 3 minutes. Verser dans une croûte de tarte cuite et refroidie. Refroidir le tout environ 2 heures. Servir tel quel ou avec crème fouettée.

LES AUDACIEUSES



La décapotable Parisienne, la plus élégante des voitures nouvelles.



UNE VALEUR GENERAL MOTORS

NOUVELLES PONTIAC

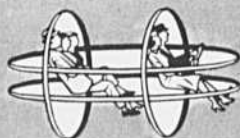
Pathfinder • Strato-Chief • Laurentian • Safari
Chieftain • Super Chief • Star Chief • Bonneville

LA SEULE VOITURE AYANT...



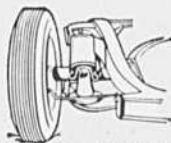
LA TENUE DE ROUTE QUADRA-POISE

rendue possible par le nouveau modèle de charpente et le nouveau dessin de la suspension, élimine pratiquement les plonges, le tangage et les secousses.



LA SÉCURITÉ DES CERCEAUX D'ACIER

La nouvelle carrosserie Pontiac vous entoure de toute part de ses cerceaux d'acier—vous transporte sur des coussins de caoutchouc, sans qu'il y ait jamais le contact de métal sur métal. (Même construction dans la décapotable, sauf pour le toit.)



LA SUSPENSION PNEUMATIQUE EVER-LEVEL

Une véritable suspension pneumatique! Quatre colonnes d'air autorégulatrices absorbent tous les cahots. Aucune barre de torsion mécanique dans la suspension Ever-Level.

Voici la grande nouveauté dans toutes catégories de prix—l'audacieuse nouvelle Pontiac 1958. Cette voiture nouveau genre est le résultat de calculs aussi audacieux que la voiture elle-même. Les ingénieurs ont fourni un effort total pour perfectionner une foule de découvertes révolutionnaires afin de célébrer en beauté le jubilé d'or Pontiac et General Motors. Les résultats de ces travaux d'avant-garde se reflètent dans les améliorations radicales illustrées à gauche. Mieux... ils ont rendu possible le nouveau moteur V8 Pontiac—l'Astro-Flame—conception étonnante capable de fournir des performances extraordinaires! Oui... pour vous apporter le maximum de satisfaction au plus bas prix, Pontiac vous offre, à titre facultatif, et moyennant supplément, les caractéristiques des voitures prototypes—la suspension Ever-Level, l'injecteur de carburant, la carburation Tri-Power et nombre d'autres encore.

Soyez un des premiers à conduire cette voiture audacieuse... la Pontiac 1958!

Coeur à Tout

par JACQUELINE



Je lis *Le Samedi* depuis quelques mois et je le trouve bien intéressant, et ce que je trouve bien c'est le *Coeur à Tout*. J'ai un ennui : voilà six mois que je tiens un café avec une soeur de 28 ans qui ne veut me donner ni mes samedis ni mes dimanches. J'en suis d'autant plus malheureuse que j'ai un ami qui a dix-huit ans, comme moi, et que nous ne pouvons veiller qu'autour du comptoir. J'ai beau pleurer, cela ne l'attendrit pas et j'ai décidé de m'en aller. Je vous en supplie, aidez-moi. J'en profite en même temps pour m'abonner au *Samedi*.

COEUR BRISÉ

Les syndicats protègent les heures de travail et le salaire des employés... même quand ils sont au service de leurs parents. Il n'en existe peut-être pas où vous habitez et, d'un autre côté, il ne faut pas oublier que les samedis et dimanches doublent la clientèle des cafés et lieux publics. Votre soeur a certainement besoin d'aide à ce moment-là. Ne pourrait-elle remplacer ce congé auquel vous avez droit par un soir de semaine qui conviendrait à votre ami ? Si vous aviez des intérêts financiers dans l'af-

faire, vous comprendriez mieux son point de vue. Êtes-vous associée ou employée ? Pensez aux avantages pécuniaires (pourboires, sécurité d'emploi, assurance de garder votre place si vous êtes absente pour maladie, etc.) et aux risques de chercher quelque chose ailleurs qui vous brouillera peut-être avec votre famille. Et tout cela pour un jeune homme de dix-huit ans qui n'est sûrement pas prêt à se marier. Ne pouvez-vous vous payer une remplaçante de temps à autre ? C'est tout ce que je peux vous proposer comme solution, ma petite amie. Ce temps est une épreuve pour l'amour de votre ami ; s'il y résiste, c'est qu'il vous aime sérieusement et qu'il a assez de caractère pour admettre ce que vous faites.

J'ai plutôt besoin d'un renseignement que d'un conseil. Pourriez-vous me dire quel est le titre de la Samba que l'on entend aux "Sept merveilles du monde", au Cinéma, lorsque l'avion survole Rio de Janeiro. J'aimerais connaître par qui c'est enregistré et sur quel disque.

CHA-CHA-CHA

J'ai téléphoné pour vous au cinéma Imperial et à l'agent de publicité, Mr. Brown, qui m'a dit que cette Samba (jouée également à la fin du film) s'appelait "Carnaval in Rio" et qu'elle était jouée en studio par un orchestre engagé spécialement pour le film. Elle sera sûrement mise sur le marché tôt ou tard. En attendant, écrivez à la Maison Archambault, rue Ste-Catherine est, Montréal, pour leur demander si on ne l'a pas en stock et quel en est le prix.

J'ai toujours souffert de maladie et d'orgueil. Je pense souvent que je ne devrais jamais aller à confession, ni communier, car je suis en état de péché mortel. Je n'aime pas le Bon Dieu car je ne connais pas sa bonté, et je sais très bien qu'aussitôt que les communistes m'attaqueront, je serai prête à les suivre dans leur religion. Est-ce que je fais bien ? J'ai eu bien des opérations, et les médecins me disent incurable. Étudiez bien ma question car si, tout d'un coup, votre réponse pourrait se graver dans mon esprit pour n'en ressortir jamais, je serais certes la plus heureuse, n'en doutez pas...

AIMERAIT ÊTRE CHRÉTIENNE "INTÉRIEUREMENT"

Vous êtes dans un état de révolte et de refus causé par vos épreuves physiques. Votre seul ami et votre seul soutien est pourtant Dieu. Mettez-vous entre ses mains, demandez-lui l'humilité d'accepter votre maladie et la grâce qui vous aidera à la supporter. Voyez aussi un psychiatre pour acquiescer la paix de l'esprit. Mais, je vous en prie, ne doutez pas de la mansuétude de Dieu ; il acceptera jusqu'à vos doutes à son sujet mais, petit à petit, vous attirera vers lui pour vous consoler. Ne désespérez pas.

Je suis une adolescente qui aime bien le patinage de fantasia et je voudrais, plus tard, devenir une professionnelle. Pourriez-vous me dire l'endroit où je pourrais l'apprendre ?

QUI AIME LE PATINAGE DE FANTASIE

J'ai répondu, il y a une semaine ou deux, à une autre correspondante sur le même sujet. Si vous êtes près de Québec, adressez-vous au Winter Club ou à quelque centre des sports. A Montréal, les seuls professeurs sont au Centre de Verdun et je dirais que c'est un sport coûteux.

Voici le problème qui me fait bouder, pleurer, désespérer : je suis grosse. A dix-sept ans, je mesure 5'2", ai 37" de buste, 29" de taille et 35" de hanches. Je vous en prie, aidez-moi, je ne sais plus quoi faire ! Maman dit que ça ne sert à rien de se priver de manger, etc. Je voudrais aller voir un médecin pour avoir un régime. Je suis prête à n'importe quel sacrifice pour avoir une taille de vraie jeune fille, même de la culture physique pour ma taille et ma poitrine. Est-ce vrai que maigrir me donnera des rides ? Et que faire pour mes ongles qui sont cassants ? Quelle couleur choisir et quel style ? Je suis brune aux yeux bruns.

BOULE DE NEIGE

Je me suis privée d'écrire les choses aimables que vous dites au courrier car j'étais triste de ne pas vous avoir répondu avant les Fêtes. Le courrier est de plus en plus considérable et il y a quelquefois du retard dû au manque de place. Il y a sûrement moyen de régler votre problème sans avoir recours au médecin. Espérez cependant que votre mère vous aidera à suivre votre régime. Quant aux exercices physiques : "aide-toi, le ciel t'aidera" ! Rayez immédiatement de votre menu tout ce qui est farineux : crêpes, pain, brioches, gâteaux et tartes ainsi que les sauces blanches ou brunes (épaissies à la farine). Du steak saisi dans la poêle (à peine un petit morceau de beurre pour l'empêcher de coller) et des côtelettes d'agneau (dont vous ne mangerez pas le gras naturellement) avec des légumes cuits à l'eau. Comme dessert, des fruits frais ou en compotes (avec un soupçon de sucre). Commencez la journée avec un jus de fruit frais non sucré et du café noir, non sucré également. Ne buvez pas en mangeant et évitez les boissons gazeuses. Pas de soupe. Il est dangereux de conseiller un régime à une autre personne sans connaître son état général et sa résistance ; la votre doit être assez basse en ce moment car les ongles cassants sont la preuve d'un manque de calcium. Un médecin vous donnerait un régime tout en vous éclairant sur votre état. Ce n'est pas la quantité, mais la qualité qui nourrit, et vous n'assimilez sans doute pas assez ce que vous prenez. Détendez-vous et marchez autant que possible. Faites au réveil les exercices que j'ai conseillés tant de fois dans cette chronique. Pour vos robes, je porterai des jupes larges et des couleurs gaies : les tons orangés feront fureur ce printemps.

J'ai quinze ans et j'aime un garçon de deux ans plus vieux que moi. Comme il est le frère d'une amie, je vais chez elle trois fois par semaine et nous nous parlons et nous nous caressons. Chaque fois qu'il m'embrasse, je ne sais pas si je l'aime. J'espère que vous m'aidez à me tresser (?). Ma grandeur est de 5'1/2", mon buste est de 32" et je pèse 115 livres. Dites-moi si je dois sortir avec un autre ?

S. G. T.

Vous êtes encore une enfant et ce n'est pas par des baisers et du pelotage que vous apprendrez à reconnaître un amour digne de ce nom. Tout ce qui pourra vous arriver sera un gaspillage de jeunesse et quelques expériences malheureuses.

Je suis une jeune fille de seize ans, enceinte de deux mois. Mes parents et moi-même sommes bien peints de ma situation. Y a-t-il à Montréal une maison pour les filles-mères, n'ayant pas les moyens de payer des sommes élevées et voulant avoir leur enfant loin de chez

SYSTEME "D"

par ROGER DUHEIN

Réalisez un Théâtre de Marionnettes

Pour ceux qui aiment amuser les petits et faire jouer devant leurs regards émerveillés le brigadier Pandore pourchassant Polichinelle et mille autres tours qui amusent tous les enfants et même les grands, voici la manière de réaliser un beau petit théâtre de marionnettes (A) qui a l'avantage de pouvoir être posé sur les dossiers de deux chaises (1), une draperie (2) cachant les acteurs qui animeront les marionnettes.

Les matières premières sont faciles à se procurer : deux lattes de 40" de longueur et une de 16" de 1" x 1" de section. Six planchettes de 12" x 3" 1/8 x 3/8 et deux morceaux de triplex.

Voici comment procéder pour assembler ce matériel :

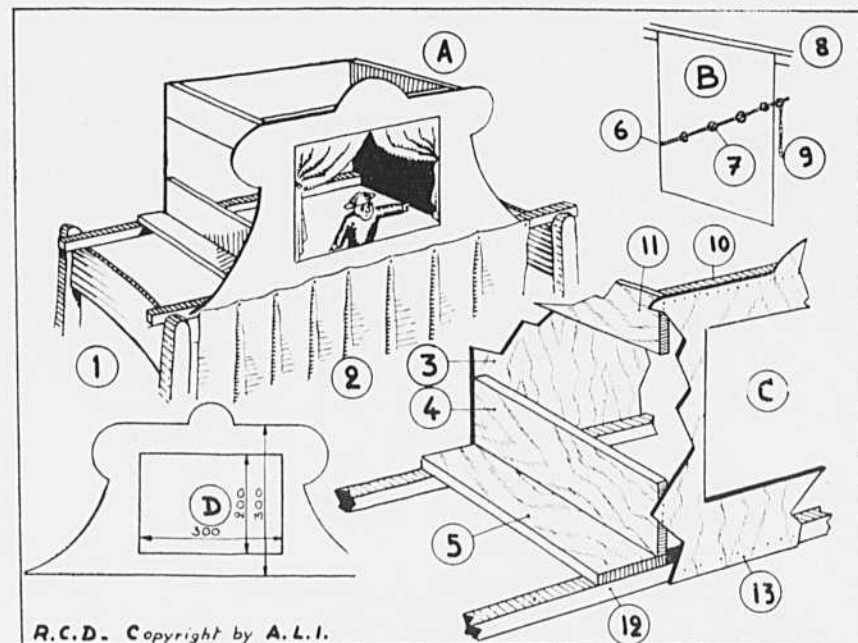
Tout d'abord, vous découperez dans une feuille de triplex la forme dessinée en (D). Les côtés de la scène (8" x 12") sont fixes ainsi que la hauteur 12", les autres dépendant de la forme que vous donnerez à la face (D).

Reportons-nous maintenant au dessin (C) qui vous montre l'assemblage général de votre théâtre. En premier lieu, assemblez à l'aide de colle cellulosique et de clous les planchettes (4) et (5) de 12" x 3" 1/8 et faites de même avec deux autres planchettes. Collez et clouez ensuite les deux équerres sur les lattes (12) (de 40" x 1" x 9/8) les équerres étant distantes de 16" les unes des autres.

Collez et clouez une feuille de triplex (3) de 16" 6/8 x 16" sur la latte et les deux équerres, collez et clouez ensuite la feuille (13) du modèle (D). Puis fixez les deux planchettes restantes (11) de 3" 1/8 x 12" aux deux faces (3) et (10) à l'aide de colle et de clous. En dernier lieu il reste à coller et à clouer la latte (10) aux planchettes (11) et à la face (13) et votre caisse est achevée. Le rideau du théâtre constitué par deux morceaux de velours (B) fixés avec des clous à (8). Ce rideau se remonte à l'aide de ficelles reliées ensemble. Sur les dessins vous voyez le montage d'une demi rideau ; attachez la ficelle (9) en (6) puis faites-la passer dans une série d'anneaux (7) cousus en velours, puis dans un crampon fixé à la caisse. Lorsque vous tirerez sur les ficelles le rideau prendra la forme indiquée en (A).

Vous pouvez encore coller deux feuilles de carton sur les côtés de la caisse pour qu'ils ne restent pas ouverts et enfin vous clouerez à l'aide de clous dorés de tapisserie une tenture (2) pour cacher les acteurs. Peignez l'ensemble à l'aide de couleurs vives et vous pouvez peindre sur la face (13) des motifs divers, guirlandes, etc.

Et voici terminé un petit théâtre qui certainement vous procurera beaucoup d'heures de plaisir.



elles. Je voudrais partir vers mes quatre mois de grossesse et laisser l'enfant, plus tard, en adoption afin qu'il ait les soins que je ne pourrais lui donner. Je vous remercie et je prie Dieu afin qu'il puisse vous remettre ce que vous ferez pour moi.

D'UNE QUI ATTEND AVEC IMPATIENCE

J'ai téléphoné au Service social de la Miséricorde (Hôpital de la Miséricorde) qui vous accueillera à n'importe quel stade de votre grossesse à condition que vous habitez la Province de Québec depuis au moins un an. Comme vous habitez assez loin de Montréal, écrivez au Service social, à 850 est Dorchester, Montréal, pour plus amples informations. Vos parents ont-ils parlé à votre séducteur afin qu'il contribue à vos futurs déboursés ? La loi l'y obligerait. Je sais que votre malheur vous servira de leçon et qu'il éclairera les nombreuses adolescentes qui m'écrivent pour se plaindre de la sévérité de leurs parents. Ceux-ci n'agissent ainsi que par prévoyance et par amour pour leurs filles. J'ai bien dit "leurs filles" car, dans le duo inégal de la création, c'est toujours la femme qui paie pour le péché d'Ève.

Ce n'est pas un problème que je viens vous exposer mais tout simplement vous demander la signification des noms : Réjane, André et Ghislaine.

DIX-SEPT PRINTEMPS

"Le Samedi" consacre maintenant une chronique à la signification des noms. Voyez plus loin, s.v.p.

Un enfant de quatre ans retardé d'une demi-heure le départ du paquebot "Liberté" de New-York

Un petit garçon de quatre ans venu faire ses adieux à sa tante qui partait pour l'Europe, a retardé d'une demi-heure le départ du paquebot *Liberté* du port de New-York.

Au moment où retentissait le dernier coup de gong demandant l'évacuation des visiteurs, la mère du gosse s'aperçut que celui-ci avait disparu dans la cohue qui marque chaque départ de paquebot. Le commandant informé donna l'ordre de surseoir au départ et l'équipage entier fouilla le navire de fond en comble; mais les recherches se révélèrent inutiles. Soudain la mère affligée poussa un hurlement en regardant par hasard sur le quai, elle vit son rejeton qui faisait tranquillement les cent pas à terre. Une taloche régla l'incident et le *Liberté* put larguer les amarres.

Un modèle réduit d'avion utilisant l'énergie solaire

Une firme américaine de San Francisco a présenté à l'Association des Journalistes de l'Aéronautique un modèle réduit d'avion volant grâce à l'énergie solaire. Le moteur électrique est mu par le courant que lui envoie une batterie solaire au silicium. Rappelons que de petites installations téléphoniques fonctionnant grâce à cette énergie ont été récemment installées dans un village des Etats-Unis.

La batterie solaire se compose de plaquettes de silicium très pur auquel a été incorporé une impureté en quantité rigoureusement déterminée. La lumière solaire est alors transformée directement par les plaquettes en un faible courant électrique. C'est probablement cette «électricité solaire» qui animera les appareils de contrôle des futurs satellites artificiels et le poste de T.S.F. miniature chargé de transmettre automatiquement le résultat de leurs observations.

Des soucoupes volantes auraient été photographiées en Argentine

Des «Cigares volants» ont été photographiés dans le ciel d'Argentine au-dessus de la petite localité de Salar de Arizaro, par des employés des ponts-et-chaussées; telle est la nouvelle qui court de porte en porte dans la province de Salta. Les autorités officielles conservent le silence, refusant de confirmer ou de démentir. Mais on sait que la gendarmerie nationale a ouvert une enquête.

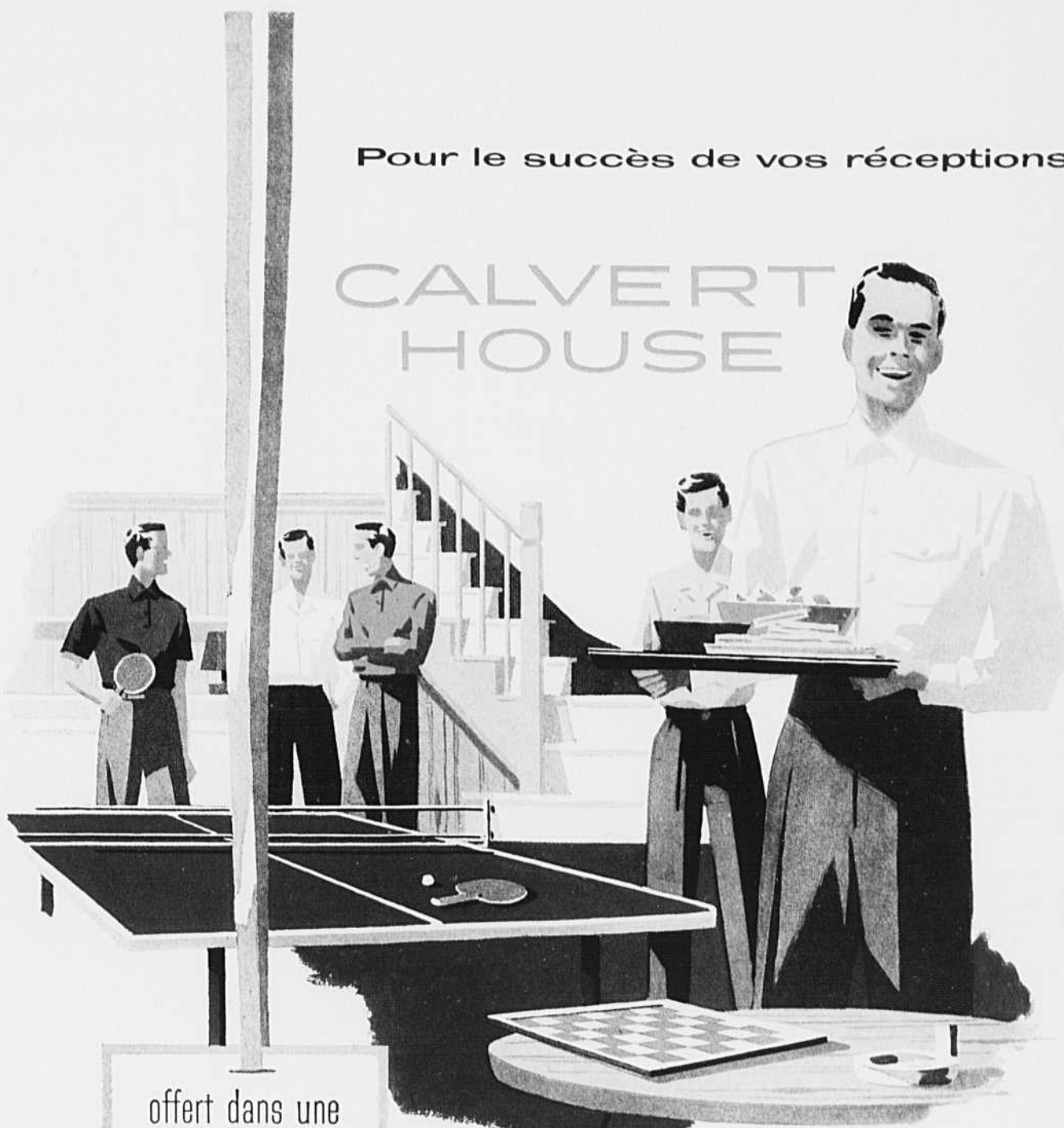
Le fait s'est produit il y a plusieurs semaines déjà. Les ouvriers qui travaillaient à l'aménagement d'une route, dans la région de La Puna, près de Salar de Arizaro, virent soudain apparaître au-dessus d'eux, d'étranges cigares métalliques volant sans bruit à grande vitesse. Arrivés au-dessus du groupe de travailleurs, les mystérieux engins s'arrêtèrent et se maintinrent immobiles pendant deux ou trois minutes flottant dans le ciel comme des ballons. Le chef d'équipe, qui n'avait pas perdu son sang-froid, saisit son appareil photographique et tira plusieurs clichés. Les fuseaux volants reprirent leur course et ne tardèrent guère à disparaître derrière la ligne d'horizon.

Il est absolument exclu qu'il puisse s'agir d'avions à réaction, dont le vol est bruyant et qui sont incapables de rester immobiles en l'air.

Les photos ont été remises à la gendarmerie nationale qui a ouvert une enquête, mais qui se refuse, pour le moment, à en publier les résultats.

Pour le succès de vos réceptions

CALVERT HOUSE



offert dans une
carafe d'une
distinction sans
égale

CALVERT HOUSE

WHISKY CANADIEN

COMMENCEZ vos réceptions en offrant du Calvert House doux et léger.

SERVEZ-LE dans sa nouvelle et élégante carafe.

AJOUTEZ une note de distinction en servant d'appétissants canapés.

THE CALVERT PARTY COMPANION—Brochure illustrée de 32 pages, en anglais seulement, contenant d'utiles conseils pour vos réceptions. Ecrire: Dépt. R.M., Calvert Distillers Limited, Amherstburg, Ontario.

CALVERT : le whisky des réceptions canadiennes

Les géants veulent que l'on tienne compte de leur gigantisme

Les géants d'Autriche ne sont pas contents, mais pas contents du tout: on les traite en tout comme des personnes de taille moyenne ou petite alors que pour eux, la vie est horriblement compliquée.

Qu'un géant veuille se vêtir, il lui sera impossible de trouver en confection: chemise, complet ou souliers; tout doit être fait sur mesure, c'est-à-dire payé plus cher.

Qu'un géant voyage et soit contraint de passer la nuit à l'hôtel, il y a gros à parier que le lit qu'on lui attribuera

sera trop court et qu'il devra, soit dormir «en chien de fusil», soit démolir à moitié le panneau du fond de sa couche.

Plus lamentable encore: qu'un géant oublie simplement sa taille au moment de passer une porte; il se cognera douloureusement la tête.

Les géants autrichiens donc, sont décidés à réagir. Ils viennent à cet effet, de créer une association, le *Longinus Club*.

Outre la conclusion d'accord avec les industries vestimentaires et avec les hôteliers on demandera à ceux-ci d'avoir au moins une chambre à très

grand lit), le *Longinus Club* négociera avec les architectes une révision des normes de l'habitat en ce qui concerne les dimensions des portes avec l'administration des Finances une réduction d'impôts pour les personnes de grande taille «en raison des frais supplémentaires qu'elles doivent faire pour se vêtir et se nourrir».

Chevreau ou kangourou ?

Mme et M. Patouard, de Château-neuf-sur-Isère (France) sont en train de devenir célèbres dans leur région:

[Lire la suite page 39]

ENIGMES CRIMINELLES :

Mort en fêtant son anniversaire de naissance

par ALAIN ROBERT

MATTI-HENRICK ENBERG a eu vingt ans le 7 juillet 1928. Pour célébrer son anniversaire comme il convenait, il invita des amis à passer la nuit dans un débit de liqueurs clandestin, au numéro 6 de la rue Overdale, à Montréal, et exploité par un certain Jronras.

Le héros de la fête passa donc la nuit en compagnie des frères Waine et Heikki Lahtinen, de Jaakka Heapanen et Solini William, Yrjo Mikale Salo, Anti Kunisi, Eino Hervikoski et Wilfo Marukga, tous des Finlandais comme lui. Ils ne quittèrent l'endroit qu'à quatre heures treize, le lendemain matin, un dimanche.

Tout le monde paraissait alors de bonne humeur, bien qu'épeuqué peu éméché.

L'homme dans la ruelle

Vers cinq heures trente, le dimanche 8 juillet, M. George Evans, domicilié au numéro 3 de la rue Argyle, téléphonait au poste de police numéro 6, pour rapporter qu'un homme ivre était couché dans la ruelle, en arrière du numéro 6 de la rue Overdale. C'était une voisine, Mme N. Duncan, qui avait aperçu l'homme en question. Elle avait elle-même été éveillée par un bruit inusité, en provenance de la ruelle. Elle regarda ce qui s'y passait. Des hommes fuyaient. Il y en avait un par terre.

On délégua aussitôt deux agents. Mais ce ne fut pas un homme ivre qu'ils trouvèrent par terre. Il s'agissait d'un blessé et grièvement. Quelques moments plus tard, le blessé rendait l'âme.

Quand on le trouva, il avait la bouche pleine de terre. Il avait dû ramper sur le sol après avoir été blessé. Ou on l'avait traîné.

Plusieurs témoins

Les deux agents communiquèrent aussitôt avec le poste, et le lieutenant Laurin s'empressa d'aller les rejoindre.

En arrivant sur les lieux de la tragédie, il se trouva en présence de deux étrangers, qui s'intéressaient au cadavre. C'était deux Finlandais. Ils ne parlaient que quelques mots d'anglais, mais finalement parvinrent à faire comprendre à l'officier de police qu'ils savaient quelque chose. Le lieutenant Laurin décida donc de les détenir en qualité de témoins importants.

Quelques minutes plus tard, il arrêta trois autres Finlandais qui s'approchaient et que madame Duncan crut reconnaître comme des compagnons de la victime. Elle affirma, entre autres, que l'un d'eux, vêtu de gris, avait une coupure à la main. Le lieutenant lui ordonna de la sortir de sa poche. C'était bien vrai : il venait de se faire couper un doigt de la main gauche.

Alertée, la Sûreté municipale dépêcha des hommes. Bientôt on en sut assez pour justifier une perquisition dans le «blind-pig» d'Evert Jronras. Outre la bière, on trouva là deux autres Finlandais, dont l'un était couché dans la baignoire. Pendant qu'on les questionnait, un autre fit son apparition. Finalement on emmena tout ce monde à la Sûreté, y compris le propriétaire Jronras.

Les interrogatoires ne furent pas faciles à diriger. Tous ces gens-là ne parlaient que quelques mots d'anglais ou de français, et il fallut recourir aux services d'interprètes, tant pour l'enquête de la Police que pour les procédures devant le coroner et, subséquemment, devant les tribunaux.

Tous ces témoins furent détenus, soit sur l'ordre du coroner, soit sur l'ordre d'un juge, jusqu'après l'enquête préliminaire, après quoi ils furent remis en liberté en fournissant un cautionnement pour garantir leur présence en Cour d'assises lors du procès de l'accusé.

Un fils de bonne famille

La victime, Matti-Henrick Enberg, demeurait au numéro 1316 de la rue Saint-Antoine, depuis le mois de mai, alors qu'il était rentré des chantiers. Emigré au pays depuis peu, il semblait appartenir à une excellente famille de Finlande. Le jeune homme n'avait pas eu l'intention de se fixer au Canada. Il y était venu principalement pour apprendre l'anglais.

Pour célébrer sa vingtième année, il avait invité des compatriotes à l'accompagner dans un débit de liqueurs clandestin. Tous y étaient restés jusqu'à ce que le propriétaire de l'endroit mit tout le monde à la porte. Il déclara cependant que c'était l'heure avancée, mais non la conduite de ses clients, qui lui avait fait fermer son établissement.

Des témoins rapportèrent cependant qu'à un certain moment on avait dis-

cuté passionnément la politique nouvelle du pays natal chez ces exilés volontaires. Il y eut même un commencement de querelle à ce sujet, mais on finit par se calmer.

En sortant du «blind-pig», tout le groupe fut pris par surprise, quand Heikki Lahtinen ouvrit tout à coup un couteau et voulut en frapper Enberg. Leurs compagnons s'interposèrent. Ce fut ainsi qu'Hervikoski fut blessé à la main droite.

Lahtinen s'excusa alors auprès du blessé, lui affirmant que ce n'était pas à lui qu'il en voulait, mais à Enberg. Puis Enberg tomba bientôt sous les coups de son compatriote.

En se rendant compte de ce qui venait de se passer, tous les célébrants s'empressèrent de fuir, abandonnant la victime à son sort. C'est alors que madame Duncan réalisa qu'il se passait quelque chose d'anormal. Elle alerta aussitôt son voisin Evans, qui, à son tour, communiqua avec la Police.

Colère de Lahtinen

Après avoir été mis en garde selon la loi, Heikki Lahtinen nia avoir frappé son compatriote Enberg.

Waine Lahtinen déclara que son frère possédait un couteau, mais affir-

ma qu'il ne savait pas qui avait frappé Enberg.

Hervikoski fut plus précis. Il raconta comment il avait été lui-même blessé, puis ajouta avoir vu Heikki Lahtinen porter le coup fatal.

Tous les participants à la petite fête furent cependant d'accord pour affirmer que le meurtrier semblait avoir perdu la raison au moment de l'assaut mortel. Quand ils quittèrent la maison de Jronras, Heikki Lahtinen fit subitement une crise de colère, tellement injustifiée qu'ils le crurent en proie au délire. Ils en rapportèrent la cause, naturellement, aux consommations qu'il venait d'ingurgiter.

Les armes chez les aubains

La loi défend aux aubains, c'est-à-dire aux étrangers qui n'ont pas encore été naturalisés, de porter ou de posséder des armes.

Après la tragédie de la rue Overdale, les autorités décidèrent de perquisitionner chez les Finlandais. Deux équipes de détectives se mirent en chasse. C'est ainsi qu'on arrêta cinq Finlandais et qu'on saisit douze couteaux.

C'est également au cours de ces raids qu'un Finlandais se présenta au poste numéro 6 pour se plaindre d'un vol. «Chose étrange, ajouta-t-il, il y avait \$600. en billets de banque dans le même tiroir et les voleurs n'y avaient pas touché.» On s'imagine que les voleurs du couteau n'étaient nuls autres que des détectives qui l'avaient saisi, parce qu'il représentait une arme offensive illégale.

Accusé de meurtre, Heikki Lahtinen fut trouvé coupable d'homicide involontaire.

Le juge le condamna à vingt ans de pénitencier.



Les bons mots

Pierre a dit, en regardant une toile représentant un saint Pierre barbu, ouvrant les lourdes portes du paradis :

— Quelle honte de faire travailler un homme de cet âge-là!

— Papa, dit le petit Yves, pourquoi grand-père n'a plus de cheveux?

— Parce qu'il est vieux.

— Et pourquoi il n'a plus de dents?

— Parce qu'il est vieux.

— Et pourquoi il est tout ridé?

— Parce qu'il est vieux.

Alors Yves examine son petit frère qui vient de naître et dit :

— Tu sais, papa, je crois bien qu'on nous a refilé un petit vieux!

Les recherches de l'Inco, sources de richesses pour le Canada



A bord d'un avion remorquant des instruments ultrasensibles, les prospecteurs de l'Inco recherchent des gisements possibles de minerai. Les signaux électromagnétiques envoyés de l'avion rebondissent sur le sol et sont captés par un récepteur électronique logé dans un appareil, en forme de bombe, remorqué par l'avion. Ces signaux sont

relayés dans l'avion à un tableau enregistreur; une caméra synchronisée avec l'appareil enregistreur prend une bande continue de photographies du terrain survolé. Des géophysiciens repèrent les régions susceptibles de recéler du minerai de nickel; ensuite, on envoie des prospecteurs poursuivre les recherches sur le sol.

Les prospecteurs aéroportés de l'Inco détectent le minerai dans le sous-sol!

De nouvelles techniques d'exploitation aérienne révèlent des sources cachées de nickel dans le Manitoba

L'EMPLOI d'une nouvelle méthode de prospection, mise au point par les recherches de l'Inco, a permis de découvrir un important gisement de minerai dans la région des lacs Thomson-Moak au Manitoba.

Il y a dix ans, affectant dix millions de dollars à cette entreprise, l'Inco commençait l'exploration des régions du nord du Manitoba, à la recherche de gisements de nickel. Survolant ces régions dans tous les sens, un avion équipé d'instruments électroniques spéciaux effectua des "sondages" de la croûte terrestre. Ce fut un travail harassant; souvent ingrat. Néanmoins, parcourant jusqu'à 28,000 milles en une seule année, les prospecteurs aéroportés de l'Inco explorèrent plus de terrain que n'auraient pu le faire, au cours d'une vie entière, les prospecteurs du temps jadis. Et ils obtinrent d'excellents résultats.

A mesure que les années passaient, les indications fournies par les avions commençaient à se préciser. L'étude attentive des graphiques aériens révélait la présence probable de gisements de minerai. Des équipes terrestres furent envoyées sur place. Et,

après des mois de minutieuses investigations et de forages d'exploration, ils confirmèrent les premières découvertes des prospecteurs aéroportés... il s'agissait bien de minerai de nickel!

Le creusage de puits de production est commencé—phase initiale d'un programme quadriennal de mise en valeur, dont la réalisation nécessitera une mise de fonds de \$175,000,000 qui seront en grande partie fournis par l'Inco. Ce programme qui sera réalisé en 1960—et les améliorations apportées à Copper Cliff—auront pour effet d'augmenter jusqu'à 100,000,000 de livres la production annuelle de nickel de l'Inco.

Dans cette nouvelle région, pleine de promesses, située à 400 milles au nord de Winnipeg, une nouvelle ville "poussera"; on y construira des écoles, des hôpitaux. De nouvelles sources d'énergie hydro-électrique y seront aménagées, de nouveaux chemins de fer seront construits. Et tout cela contribuera au progrès de l'économie canadienne tout entière. On est donc fondé à dire que: Les recherches de l'Inco sont une source de richesses pour le Canada.



La brochure illustrée "La passionnante histoire du nickel", de 68 pages, peut être obtenue gratuitement. (Indiquez si vous désirez la brochure en français ou en anglais.)



THE INTERNATIONAL NICKEL COMPANY OF CANADA, LIMITED
55, RUE YONGE, TORONTO

Fournisseurs de: nickel Inco, alliages de nickel Inco; cuivre ORC, tellure, sélénium, platine, palladium et autres métaux précieux; cobalt et minerai de fer.

DALE CARNEGIE



VOUS CONFIE...

L'art d'influencer les hommes

II — Le grand secret (suite)

D'une manière générale, les fous sont beaucoup plus heureux que vous et moi. Beaucoup sont ravis de leur état. Et pourquoi ne le seraient-ils pas ? Ils ont résolu d'un seul coup tous les problèmes qui les embarrassaient. Ils vous signent généralement un chèque pour un million de dollars, ou bien vous remettent non moins allégrement une lettre d'introduction pour l'Aga Khan. Ils ont enfin trouvé, dans un univers fantastique de leur propre création, l'apaisement de leur soif de grandeur.

Eh bien ! si des hommes sont capables de devenir fous pour combler une telle aspiration, songez aux miracles que nous pourrions accomplir en rendant justice aux mérites de ceux qui nous entourent !

Je ne connais qu'un seul homme qui ait jamais gagné un million de dollars par an. Et ce salaire vertigineux lui était payé par un Ecossais encore !

Cet homme, c'était Charles Schwab, l'homme de confiance d'Andrew Carnegie. Le roi de l'acier le payait un million de dollars par an. Pourquoi ? Parce que Schwab était un génie ? Non. Parce qu'il connaissait mieux la métallurgie que tous les autres ingénieurs ? Jamais de la vie. Charles Schwab ne confia lui-même qu'il avait un grand nombre de collaborateurs beaucoup plus calés que lui au point de vue technique.

Seulement, Schwab avait un talent particulier, une faculté rare ; il savait manier les hommes, il savait leur donner ce qu'ils désiraient le plus ardemment : les éloges et les encouragements.

Son secret, le voici. Je vous le transmets dans ses propres paroles, des paroles qui devraient être gravées en un bronze impérissable, et placées dans chaque foyer, chaque école, chaque magasin et chaque bureau ; des paroles que tous les enfants devraient imprimer dans leur mémoire, au lieu de perdre leur temps à retenir la formule de l'acide fluorhydrique ou la moyenne des pluies tombées annuellement au Guatemala, des paroles qui transformeront notre vie, si nous le voulons :

« Je considère, disait Schwab, mon pouvoir d'éveiller l'enthousiasme chez les hommes comme mon capital le plus précieux.

« Rien ne tue davantage l'ambition d'un homme que les critiques de ses supérieurs. Je ne réprimande jamais personne. Je crois qu'il vaut mieux stimuler, donner aux êtres un idéal à atteindre. C'est pourquoi je suis toujours prêt à louer et je déteste gronder. Si je trouve une chose bien faite, j'approuve sincèrement et je prodigue les compliments ».

Voilà ce que disait Schwab ! Or que faisons-nous ? Nous faisons exactement le contraire. Quand une chose nous déplaît, nous crions et tempêtons ; mais, quand nous sommes satisfaits, nous ne disons mot.

« J'ai beaucoup voyagé, déclarait encore Schwab. J'ai rencontré une foule de gens de tous les rangs et de tous les milieux, mais je n'ai pas encore trouvé l'homme qui ne s'appliquât davantage et ne fit meilleure besogne sous l'influence des encouragements que sous celle des critiques ».

Il ajoutait que c'était là une des principales raisons de la réussite phénoménale d'Andrew Carnegie. Celui-ci, en effet, ne manquait jamais de féliciter ses collaborateurs publiquement comme dans l'intimité. Et, même après sa mort, il trouva encore le moyen de les louer ; il rédigea sa propre épitaphe : « Ici repose un homme qui sut s'entourer d'êtres plus intelligents que lui ».

Tel était aussi le secret de Rockefeller. Par exemple, quand son associé, Edward T. Bedford, fit en Amérique du Sud des placements désastreux qui coûtèrent à la Société un million de dollars, « John D. » aurait pu se fâcher. Mais il savait que Bedford avait fait de son mieux et il se tut. Mieux, il trouva dans sa conduite quelque chose à louer : il félicita Bedford d'avoir pu sauver soixante pour cent des fonds investis. « C'est splendide », dit Rockefeller. « Nous autres, ici, nous ne faisons pas toujours aussi bien ».

Ziegfeld, le plus spectaculaire metteur en scène qui ait jamais ébloui Broadway, conquit sa réputation en « glorifiant la femme américaine ». Maintes et maintes fois, il prit quelque humble petite créature que nul n'avait jamais regardée deux fois, et la transforma sur la scène en une féérique et troublante vision. Il connaissait le pouvoir de la confiance en soi ; sous ses hommages les femmes se « sentaient » les et gagnaient de l'assurance. En homme averti des réalités pratiques, il porta le salaire des « girls » de trente à soixante-quinze dollars par semaine. Et puis, il était galant. Le soir de la première représentation aux « Follies », il adressait un télégramme aux vedettes et des roses à chacune des girls.

Au temps où la mode du jeune faisait fureur, je la suivis, moi aussi, une fois ; cela dura six jours et six nuits. Ce n'était nullement pénible. Au bout du sixième jour, j'étais moins affamé qu'à la fin du deuxième. Or combien de gens se croiraient criminels s'ils laissaient six jours sans nourriture leur famille ou leurs serviteurs ? Pourtant, ces mêmes gens n'éprouvent aucun remords à refuser à leur entourage — pendant six jours, six semaines et même soixante ans — les éloges et encouragements qui leur sont indispensables pour satisfaire un besoin presque aussi impérieux que la faim !

Un grand acteur disait : « Rien ne m'est plus nécessaire que les applaudissements pour alimenter ma propre estime ».

Oui, nous nourrissons les corps de nos enfants, de nos invités et de nos serviteurs, mais nous leur donnons bien rarement l'aliment nécessaire à leur propre estime. Nous leur dispensons le rôti et les pommes de terre générateurs

d'énergie physique, mais nous négligeons de leur offrir les bonnes paroles qui chanteraient longtemps dans leur mémoire comme une incomparable mélodie.

Je sais bien que certains lecteurs diront en lisant ces lignes : « Ah ! oui, la pommade... les coups d'encensoir... la flatterie. J'ai déjà essayé ça. Ça ne prend pas. Non, monsieur, ça ne prend pas avec les gens intelligents ! »

Evidemment, une flatterie grossière ne trompera pas des êtres fins ; elle est creuse, fautive et intéressée. Il est normal qu'elle soit repoussée, et elle l'est généralement. Pourtant, il faut reconnaître que certaines personnes sont si avides d'éloges qu'elles gèreront n'importe quoi, comme le malheureux affamé qui dévore l'herbe et les vers de terre.

Pourquoi, par exemple, les fameux frères Mdivani ravagèrent-ils ainsi les cœurs féminins ? Comment ces deux soi-disant « Princes » parvinrent-ils à épouser deux belles et célèbres stars de cinéma, une prima donna illustre et Barbara Hutton avec tous ses millions ? Comment ? Comment s'y prirent-ils ?

Dans un de ses articles, une chroniqueuse disait : « ...Le charme de Mdivani demeure pour beaucoup de gens un mystère... »

Mais Pola Negri, la grande artiste, qui est une femme avertie et qui connaît les hommes, m'expliqua un jour la raison de leur irrésistible séduction : « Les Mdivani, me confia-t-elle, possèdent comme nul autre l'art de la flatterie. Or cet art-là a presque disparu de notre époque matérialiste et cynique... Tel est, je vous l'assure, le secret des frères Mdivani ».

La reine Victoria, elle-même, était sensible à la flatterie. Disraeli, son ministre, confessait qu'il ne la lui ménageait pas. Et, pour employer ses propres termes, « il la lui tartina avec une truelle ». Seulement, Disraeli était un des hommes les plus fins, les plus adroits, les plus astucieux qui aient jamais gouverné l'Empire britannique. Il était passé maître en son art... Et ce qui lui était possible à lui ne le serait peut-être pas à un autre...

En fin de compte, la flatterie fait plus de tort que de bien à son auteur. Elle n'est qu'une comédie, tandis que l'éloge spontané vient du cœur. Oh ! non, cent fois non ! Je ne propose pas la flatterie ! Je veux parler de tout autre chose, d'une nouvelle attitude mentale, d'une nouvelle manière de vivre. Laissez-moi répéter cela : *Je veux parler d'une nouvelle manière de vivre.*

Le roi George V avait fait inscrire six maximes dans son bureau de Buckingham Palace. Voici l'une d'elles : « Apprenez-moi à ne dispenser comme à ne recevoir nulle vile flatterie ».

Et le philosophe Emerson disait : « Ce que vous êtes parle plus haut que ce que vous dites » ; c'est-à-dire : choisissez le langage qu'il vous plaira, vous ne pourrez jamais l'empêcher de révéler votre vraie nature.

[Lire la suite page 35]

Le F.B.I. fournit

Les policiers les plus occupés du monde sont actuellement au nombre de dix-sept : ce sont les G'men qui ont mission d'assurer la sécurité d'Eisenhower.

Ils appartiennent au F.B.I. (Federal Bureau of Investigation) c'est-à-dire à l'organisme qui, primitivement créé pour réprimer les crimes transgressant la jurisprudence des Etats américains — et singulièrement pour lutter contre les « trusts » nationaux de gangsters qui s'installeraient lors de la prohibition — dirige aujourd'hui toute la vie policière de l'Amérique.

A Quantico, où fonctionne "l'Académie du crime"

Les dix-sept gentlemen qui dissimulent une stature de lutteur sous des pardessus gris clair sortent tous du collège que le F.B.I. possède à quelques milles de Washington, « l'Académie » de Quantico. Dans de grands bâtiments blancs et roses, dissimulés au milieu des jardins et des parcs, le futur policier commence par subir un enseignement de dix-huit semaines, représentant plus de 1,000 heures de cours.

Pendant cinq mois, tous les matins, il étudie les techniques d'enquête, le Droit, le Droit criminel, les « tactiques défensives », la photographie, les trucs de l'espionnage et du sabotage modernes. On exige d'eux la connaissance d'une langue supplémentaire (chinois, japonais, allemand ou russe) et des aperçus de chimie. Les meilleurs psychanalistes des U.S.A. leur sont dépêchés et jamais l'étude du comportement mental d'un individu revêtu par son physique n'a été poussée si loin qu'à Quantico.

L'après-midi, l'élève-agent du F.B.I. subit un entraînement physique intensif consacré surtout au judo et au tir sur cible mouvantes. Sur ce point, il est curieux de noter que les meilleures notes ne vont pas au plus adroit mais au plus rapide. Chaque postulant a ainsi droit à un petit « speech » sur Wyatt Earp, le premier grand sheriff des Etats dont on disait qu'il avait déjà vidé ses 45 avant que son adversaire ait seulement vidé son revolver.

"Faites voir vos mains"

A Quantico, les G'men qui se destinent à la sécurité des « very important persons » sont groupés dans un service spécial. Le meilleur de l'enseignement qui leur est donné est cinématographique. On passe et repasse des bandes d'actualités consacrées aux déplacements des souverains étrangers. Celle qui fut prise lors de la visite du roi de Yougoslavie à Marseille sert très souvent de « test ».

Et à ce sujet la recommandation principale est : « Ne tolérez aucune main qui ne soit pas nue ». Cela est d'autant plus vrai que le président MacKinley fut assassiné par un certain Gzolgosz qui avait dissimulé un revolver dans sa manche.

Les quatre points du bon G'Man

Une grande partie des mesures de sécurité sont prises longtemps avant tout déplacement du président. Les G'men attachés à sa sécurité classent toutes les lettres qui lui sont adressées. Toutes celles qui contiennent des menaces ou qui lui sont simplement hostiles donnent lieu à une enquête.

les gardes-du-corps d'Eisenhower

par ALPHONSE LE BRETON

Chaque fois que le président est invité à un spectacle, la vie de chaque comédien est passée au crible. Depuis l'assassinat du président Lincoln par le tragédien Booth, on se méfie des acteurs.

Dans la grande salle de l'académie de Quantico, la chaire est surmontée d'une banderole qui porte ces mots: «Soyez présents». Ainsi, quand le président Truman se baignait en Floride, deux G'Men l'encadraient et deux autres le suivaient en pagayant sur un canot pneumatique.

Quand Eisenhower fait du golf, c'est un G'Man qui joue au caddy et porte son sac et ses «clubs». Lorsqu'il assiste à un match de football, les G'Men sont arbitres de touche. Pêcheur de truite, il est protégé en aval et en amont par d'autres pêcheurs qui s'intéressent moins à leurs bouchons qu'aux fourrés voisins.

Au terme de leur stage, le diplôme qui leur est fourni atteste:

- Qu'ils ont une vision normale des couleurs.
- Qu'ils sont capables d'entendre de chaque oreille une conversation à une distance de 13 pieds.
- Qu'ils ont bon caractère et aucune attirance vers les boissons alcoolisées (dans le service).
- Qu'ils s'engagent à ne divulguer aucune information secrète à leur femme; ni utiliser aucune voiture officielle pour leurs déplacements personnels; à n'exercer aucune violence envers les individus qu'ils sont

susceptibles d'interroger; enfin à n'accepter aucune récompense ou cadeau. Ainsi Ibn Séoud offrit dix mille dollars à ses garde-du-corps. Ceux-ci refusèrent cette somme qui fut versée aux oeuvres du F.B.I.

Bagarre à Montparnasse

S'il faut les croire, les G'Men qui assurent la protection d'Eisenhower ne sont pas armés.

— Cela n'est pas nécessaire, disent-ils. Songez que pour arriver à une distance de moins de 30 pieds de Ike, il faut déjà franchir un réseau de gardiens de la paix, puis d'inspecteurs, puis notre réseau à nous.

Le moment qu'ils redoutent le plus est celui où le Président monte en voiture ou en descend. Malgré les répétitions, un certain «frottement» est inévitable. On ne peut savoir l'endroit où va s'arrêter l'automobile officielle. Ils pratiquent alors la tactique du «chien-fou», c'est-à-dire qu'ils exécutent autour du président un petit ballet protecteur.

En cas de danger probable, la tactique du «chien fou» fait place à la tactique «écran». Il s'agit alors de s'interposer entre les revolvers des tueurs et leur protégé. C'est ainsi qu'en novembre 1950, lors de l'attentat des Porto-Ricains contre le président Truman, un G'Man fut blessé et un autre, nommé Coffelt, tué. Sa veuve reçoit actuellement une pension du gouvernement de Porto-Rico.

Toutefois, les «techniciens de la protection» estiment que les vraies mesures sont surtout préventives.

LES GENERIQUES LES PLUS ELOQUENTS DE LA TV

LA PENSION VELDER

Auteur: Robert Choquette

Réalisateur: Jean-Pierre Sénécal

DISTRIBUTION

Joséphine Velder	Lucie de Vienne-Blanc
Elise Velder	Françoise Faucher
Alexis Velder	Robert Gadouas
Amable Sicotte, professeur de piano	José Delaquerrière
Mme Lafontaine	Colletté Devlin
M. Lafontaine, policier	Lionel Villeneuve
M. Godin, propriétaire	Roger Lebel
Philidor Papineau, voyageur de commerce	Michel Noël
Mlle Florence Gauthier	Jacqueline Plouffe
Frédéric Gagnon, étudiant	Gaétan Labrèche
M. Riopel	Yvon Leroux
Lumina, servante	Juliette Béliveau
Mme Gagnon	Claudine Thibodeau
Georgette Dubuc	Jani Pascal

Commanditaire: Produits Shirrif-Horsey



Ce que la France est au champagne...

la JAMAÏQUE RHYUM*

l'est au

Pour bien choisir une boisson, il faut d'abord savoir de quel pays elle provient. A la Jamaïque, on connaît depuis des siècles tous les secrets de fabrication des rhums les plus fins. Les connaisseurs ont chacun leur marque préférée... qui vient généralement de la

Jamaïque.

Recherchez sur l'étiquette le mot "Jamaïque" si vous désirez un rhum de qualité supérieure pour vos cocktails, vos collins ou vos swizzles. Le rhum de la Jamaïque est IDÉAL POUR LES MÉLANGES.



Tous les genres...



DES PLUS FONCÉS aux PLUS CLAIRS

... TOUS IMPORTÉS!

THE SUGAR MANUFACTURERS' ASS'N (OF JAMAICA) LTD.
KINGSTON, JAMAÏQUE (ANTILLES)

J'étais malheureux d'être toujours si fatigué



JE ME sentais toujours épuisé sans comprendre pourquoi jusqu'au jour où mon médecin m'expliqua la situation. Il sut m'expliquer pourquoi je me sentais fatigué... pourquoi ma jeunesse m'échappait... et me conseilla de compléter mon régime alimentaire de vitamines et de minéraux. C'est alors que j'ai décidé de profiter de l'offre GRATUITE de 30 jours de capsules de vitamines C.F. J'en pris une capsule par jour et, en peu de temps, je me sentais déjà beaucoup mieux! Je n'étais plus fatigué ni apathique. J'ai continué à suivre le plan Vitasafe et, bientôt, je me sentais plus fort, plus énergique. *Tel est peut-être votre cas!* Pourquoi ne pas voir par vous-même si vous aussi, pouvez retrouver votre entraînement et votre joie de vivre! Faites comme moi, profitez de cette offre sans obligation.

CHAQUE CAPSULE QUOTIDIENNE CONTIENT:

Vitamine A	10,000 unités int.	Phosphore	30 mg.
Vitamine B1	2,000 unités int.	Calcium	30 mg.
Vitamine B2	75 mg.	Chlorure de calcium	0.04 mg.
Riboflavine (Vitamine B2)	2.5 mg.	de soufre	0.45 mg.
Vitamine B6	1 mg.	Magnésium	0.5 mg.
Vitamine B12	3 mg.	Méthionine	0.5 mg.
Nicotinamide	40 mg.	Iode	0.075 mg.
Cholestérol de lanoline	5 mg.	Protéine	2 mg.
Vitamine E (d'origine végétale)	10 unités int.	Choline	0.5 mg.
Acétate d'alumine trisolvée	2 mg.	Magnésium	3 mg.
Acide folique	0.5 mg.	Extrait de choline	31.4 mg.
Calcium de phosphate	10 mg.	iodure	15 mg.
Acétylsalicylate	50 mg.	Diéthylamine	30 mg.

*Nous vous invitons à compléter cette formule avec, si possible, votre autre provision de vitamines et de minéraux.

EXISTE AUSSI EN FORMULE SPÉCIALE POUR FEMMES. PRÉCISER SUR LE COUPON

GRATIS! Provision DE 30 JOURS DE CAPSULES

ÉLÉMENTS LIPOTROPES, MINÉRAUX, VITAMINES
Formule nutritive sûre contenant 25 ingrédients éprouvés, choline, inositol et méthionine, 11 vitamines (y compris la vitamine B-12 et l'acide folique), plus 11 minéraux

Commandez cette provision de 30 jours de capsules Vitasafe (d'une valeur de \$5.00) afin de découvrir GRATUITS à quel point vous pouvez vous sentir mieux après quelques jours d'essai! Chaque capsule fournit à votre organisme autant de vitamines et de minéraux—compris dans cette formule complète—qu'il est possible d'en absorber dans un repas bien équilibré.

Efficacité et pureté garanties

Vous pouvez prendre ces capsules en toute confiance car la loi exige que leur composition soit exactement telle que l'indique l'étiquette—des ingrédients purs dont l'action bienfaisante a été éprouvée nombre de fois!

Le plan étonnant réduit le prix des vitamines de près de la moitié

Avec votre provision gratuite de vitamines, vous recevrez aussi tout détail concernant l'étonnant nouveau plan qui garantit de vous fournir des vitamines et minéraux rigoureusement frais, et selon vos besoins. Aucune obligation d'acheter quoi que ce soit! Si après avoir pris les capsules gratuites pendant une période de trois semaines, vous n'êtes pas entièrement satisfait, il vous suffira de nous renvoyer la carte postale qui accompagne les vitamines, pour clore la question. Autrement, c'est

REMPLISSEZ CE COUPON SANS OBLIGATION

VITASAFE PLAN (CANADA) LTD. Dept. LS28
394 Symington Ave., Toronto 9, Ont.

J'accepte avec plaisir, et sans obligation, l'offre généreuse du Plan Vitasafe présentée dans "Le Samedi". Veuillez m'envoyer une provision GRATUITE de 30 jours de capsules Vitasafe.

Formule pour hommes Formule pour femmes

Ci-joint 35¢ PAR BOTTE pour frais d'emballage et d'envoi.

Num. _____

Adresse _____

Ville _____ Prov. _____

Cette offre ne s'adresse qu'à ceux qui n'ont pas encore profité de ce généreux essai. Une seule provision d'essai par famille.

VITASAFE PLAN (CANADA) LTD.
394 Symington Ave., Toronto 9, Ont.

Notre feuilleton

ROSE-DES-BOIS

par Maurice Vanel

No 9

À grand-mère n'aurait pas voulu laisser son enfant sans appui, son cœur se serait attendri, elle aurait pardonné et elle aurait dit certainement ces paroles touchantes :

— Tu peux aimer Daniel Mornas, ma fille.

« Pardonne-moi cette haine farouche qu'instinctivement j'avais reportée sur lui.

« Épouse Daniel, ma Gisèle, si tu l'aimes.

« Au ciel, je vous bénirai tous les deux.

Elle aurait dit cela, l'aïeule : pouvait-elle ne pas pardonner à Mornas, à son fils, à sa race, les malheurs qu'il avait causés ?

Bien des fois, alors qu'elle était au plus mal, la grand-mère avait appelé son enfant chérie tout près d'elle et, doucement, voulant provoquer quelque intime confidence, elle avait parlé de Daniel.

Mais toujours Gisèle avait gardé un silence obstiné, et l'aïeule s'était tue.

Maintenant qu'elle se rappelait tout cela, la jeune fille comprenait le dernier désir de la mourante.

Avant de s'éteindre, la « patronne » avait pardonné à Mornas, pardonné à tous.

Gisèle avait gardé pour elle le secret de ces dernières pensées, et, maintenant, elle se reprochait de ne pas les avoir dites tout de suite à Fernande.

Et dans ce boudoir où il allait venir, lui, le bien-aimé, celui qui avait eu toutes ses pensées, toute son âme, toutes ses larmes, elle se rappelait tout cela.

Bien souvent elle l'avait défendu contre les attaques de la grand-mère et de Michal.

Et, tout à l'heure, Daniel allait venir.

Comme une jeune épousée qui attend l'époux dans la chambre nuptiale, elle était délicieusement émue, son cœur tremblait.

Sous le large abat-jour de soie vert pâle, la lampe jette sur les meubles de laque des reflets d'or, sur les tentures des lueurs adoucies.

Pas un bruit ne monte jusqu'à elle.

Sur l'avenue Gabriel, les équipages roulent, s'enfoncent dans le gravier détrempé par la pluie. Sans le bruit d'une grille qui s'ouvre et se referme avec un grincement sourd, le plus profond silence eût régné.

Tout à coup, en face d'elle, la portière s'entr'ouvre et un homme paraît. C'est Daniel.

Et là où il ne croit trouver que Nadège, il aperçoit une femme en deuil dont il ne distingue pas nettement le visage.

Nadège a voulu lui ménager une douce surprise.

Craintif, il s'avance pour saluer l'inconnue.

Elle fait quelques pas et, devant lui, se tient immobile, la sueur au front, le

visage empourpré, les paupières demi-closes.

Le jeune homme se croit sous le coup d'un rêve étrange, d'un rêve enchanté.

Il regarde la jeune fille.

Est-ce bien elle qui est là ?

— Oh ! Gisèle, murmure-t-il, Gisèle !...

Elle ne peut lui répondre, mais elle tend vers lui ses mains glacées, ses mains tremblantes, petites et blanches.

— Gisèle... Gisèle ! dit-il encore.

— Daniel !

Elle ne peut que prononcer ce nom ; une main de fer semble étreindre sa gorge, comprimer son cœur, et un flot de larmes inonde son pur visage.

Immobiles à quelques pas l'un de l'autre, ils se regardent, éperdus.

C'est elle, c'est bien elle...

Elle ne s'en ira plus maintenant, jamais... jamais !

— N'est-ce pas, c'est décidé, vous resterez ici toujours... toujours ?

« Vous ne nous quitterez pas... jamais !... Pourrais-je, maintenant, vivre loin de vous ?

Et il pensait.

— Elle n'ira plus, par tous les temps, donner des leçons à des indifférents qui croient, après l'avoir avarement payée, ne plus rien lui devoir.

« Elle restera ici près de moi, elle sera ma femme, la digne compagne de Nadège.

« Nous serons deux pour l'aimer, cette vaillante fille.

Et le cœur de Daniel déborde de joie.

Mais un bonheur plus grand encore l'attendait.

Il ne savait pas tout le bonheur qui inondait le cœur de sa fiancée ; il ignorait que Fernande, la belle Rose-des-Bois, fût sa soeur.

Et en apprenant cette heureuse rencontre, la joie du jeune homme ne connut plus de bornes, et il remercia Dieu de toute son âme.

— Gisèle, lui dit-il, j'ai tout de suite aimé votre soeur parce qu'elle vous ressemblait. Vous ne sauriez croire combien j'étais heureux près d'elle.

« Quand elle parlait, il me semblait entendre votre voix ; et il me semblait retrouver sur son beau visage le rayonnement du vôtre, dans ses yeux votre regard, sur ses lèvres votre sourire.

« C'était vous tout entière que je retrouvais, et bien souvent, quand, gênée par cette contemplation peu discrète, elle se fâchait et me grondait, je lui disais tout de suite :

« — C'est Gisèle que je regarde ; ce n'est pas vous, Fernande. »

« Combien de fois ne lui ai-je pas dit aussi :

« — Je vous aime, Fernande, parce que vous lui ressemblez ; ne me chassez pas, laissez-moi à vos pieds ; c'est elle que j'adore en vous. »

Gisèle, éperdue, gardait le silence.

Daniel reprit, plus tendrement encore :

— Que de fois, sans que vous le visiez, je vous ai suivie pas à pas ; goûtant l'immense bonheur de vous apercevoir dans la nuit commençante.

« Vous marchiez vite, rasant les maisons, la démarche un peu lasse, fatiguée... et je n'osais pas vous aborder.

Gisèle murmura en rougissant :

— Je vous voyais, mon cher ami.

— Et cependant jamais vous ne vous êtes retournée, jamais vous ne m'avez regardé. Fièvre et hautaine, vous passiez dans la foule sans daigner me sourire.

« Et ce sourire m'eût rendu si heureux, Gisèle... »

« Puis vous descendiez la rue de Clovis, je vous voyais disparaître dans cette sombre maison où le soleil devait venir rarement vous visiter ; et je restais en face, sur le trottoir, les yeux fixés sur la fenêtre de votre chambre.

« Derrière les rideaux je voyais votre silhouette passer et repasser, et cette vue remplissait mon cœur de joie.

« Quelquefois vous ouvriez la fenêtre et, pendant de courts instants, vous y restiez penchée, jetant au vent de la nuit votre jolie tête brune.

— Je vous regardais, dit Gisèle. Moi aussi, je vous aimais et j'étais bien heureuse de vous voir tous les jours.

« Le matin, en m'éveillant, ma première pensée était pour vous, Daniel.

« Moi aussi, je vous ai aimé de toute mon âme.

Le jeune homme reprit :

— Parfois aussi, j'entrais à Saint-Etienne-du-Mont et vous attendais. Vous y veniez prier tous les jours, et, caché derrière un pilier, je vous regardais venir.

« J'entendais votre pas sur les dalles sonores, et souvent je me suis agenouillé près de vous.

— Oh ! Daniel ! Daniel !

— Gisèle ! ma femme bien-aimée !...

Et tous deux s'enlacèrent, éperdus.

— Je pourrai enfin, maintenant, vous voir tous les jours, fit Daniel, vous dire mon amour, faire avec vous de doux projets d'avenir, ma fiancée si douce, ma femme bien-aimée.

Gisèle soupira :

— Daniel !... Daniel !... je suis trop heureuse...

— Maintenant vous habiterez ici, avec Nadège qui vous chérit ; vous serez toujours près de moi.

— Oui, oui, près de vous...

Il baisa ses petites mains avec ferveur, lui exprimant tout son amour dans un regard chargé de tendresse.

Gisèle ne retourna pas au logement de la rue de Clovis et s'installa chez Nadège.

Mais tout d'abord elle écrivit une longue et affectueuse lettre à Michal pour l'informer du merveilleux bonheur qui lui arrivait et l'appela auprès d'elle.

L'ami dévoué des jours d'épreuve devait partager sa joie, comme il avait partagé ses douleurs.

Le bon vieillard en décida autrement. Il se fût trouvé dépaysé au milieu de ce luxe si bien fait pour la jeune fille.

Il était ravi de la savoir enfin heureuse, mais il voulait continuer à peiner pour gagner son pain.

Le travail était devenu sa vie.

Puis, il n'eût pas quitté sans déchi-

rement l'humble maison qui lui rappelait sa vieille amie.

Les petites pièces semblaient avoir gardé un écho de ses paroles, et le vieillard avait l'illusion de ne l'avoir pas perdue tout à fait.

Il résista donc aux tendres prières de Gisèle et de Fernande qu'il avait retrouvée avec des pleurs de joie ; mais les jeunes filles avaient souvent sa visite et il sortait de chez elles emportant une provision de bonheur.

Daniel et Nadège, qui adoraient tout ce qu'aimait Gisèle, avaient fait un chaleureux accueil à l'excellent vieillard et avaient insisté pour le garder à leur foyer.

Les refus attendris de Michal ne les avaient pas découragés et ils espéraient bien triompher, un jour ou l'autre, de sa résistance.

Le jeune docteur disait au vieillard :

— C'est vous qui servirez de père à ma Gisèle à l'occasion de notre mariage. C'est à votre bras, mon ami, qu'elle ira à l'autel.

« Aurez-vous ensuite le courage de nous quitter ? Je vous en défie bien... S'il le faut, d'ailleurs, on vous retiendra de force.

« N'est-ce pas, Gisèle ?... N'est-ce pas, Fernande ?... »

Alors les jeunes filles allaient faire à leur vieil ami un collier de leurs bras charmants.

Et Michal, ému jusqu'aux larmes, savait bien qu'il céderait, tôt ou tard, aux prières de ses enfants bien-aimées.

V

HÉLYETT venait à peine de quitter l'hôtel du Boulevard de Strasbourg, quand Pierre Randal s'y présenta.

Le garçon, qui le voyait venir, s'approcha aussitôt.

— Mme la comtesse de Sannois ? demanda Randal.

— Mme la comtesse est partie ce matin même, monsieur.

— Pour longtemps ?

— Pour toujours, sans doute.

— Pourriez-vous m'indiquer de quel côté elle s'est dirigée ?

— Dame, ça ne me regarde pas.

— Si je vous interroge ainsi, c'est que j'ai de graves raisons pour le faire.

— Vos raisons m'importent peu.

Randal fronça le sourcil à cette impertinence, mais l'espoir d'un renseignement sérieux lui fit réprimer sa colère.

Il dit, l'air bonhomme :

— Voyons, voyons, si je vous donnais un louis, cela délierait-il votre langue ?

— Qui sait ?... Mme la comtesse de Sannois est une bonne locataire. Depuis trois mois elle habitait tout notre premier étage, payait régulièrement son terme, et, comme elle pourrait bien revenir à la belle saison, je ne vois pas pourquoi nous irions nous mêler de ses affaires.

Randal eut un geste d'impatience.

— Si vous ne voulez rien me dire, je m'adresserai à la police qui me fournira facilement les renseignements que je cherche, puisque cette femme loge en garni.

— Cette femme... cette femme! fit le garçon, scandalisé qu'on pût traiter aussi cavalièrement une femme du grand monde au nom retentissant.

« Vous en prenez bien à votre aise, monsieur. Mais notre locataire était une vraie comtesse qui a eu, paraît-il, de grands malheurs.

Pierre Randal prit un air très intéressé.

— Ah! vraiment!...
— Abandonnée par son gredin de mari, elle est venue se réfugier ici...

Un sourire plein d'amertume erra sur les lèvres de Randal.

Le garçon continua:
— Après avoir eu chevaux et voitures, une pareille dégringolade est dure.

Pierre Randal ne répondit pas.

Puis, après quelques instants de profonde réflexion, il dit:

— Écoutez-moi bien, je joue cartes sur table. Je suis riche, très riche, et peux vous payer cher les renseignements que vous me fournirez.

Le visage du garçon s'éclaira.

Randal tira de sa poche un portefeuille bien garni, y prit un billet de cent francs qu'il tendit au garçon en disant:

— Voici pour vous; parlez!

Le garçon se gratta le nez et engloutit dans la poche de sa veste le précieux papier bleu.

Il dit:

— Maintenant, que monsieur me questionne. Que désire-t-il savoir?

Randal l'interrogea:

— Un homme, un nègre, n'est-il pas venu ici, hier?

— Cette nuit, oui, monsieur.

— Ah! ah! Il n'a pas perdu son temps, le gaillard!

— Madame venait de rentrer du bal quand le moricaud s'est présenté chez elle.

— Et puis?

— Il y eut entre eux une conversation assez longue, qui dura bien trois quarts d'heure. Le moricaud élevait la voix; la comtesse répondait vertement.

« Bref, c'était une belle et bonne dispute; et comme ça pouvait gêner les autres locataires, le patron, qui n'est pas toujours commode, a frappé du plafond.

Pierre dit impatientement:

— Tous ces préambules n'avancent à rien; allez droit au but.

Le garçon se hâta d'obéir.

— Le matin, madame, qui ne se lève ordinairement que fort tard, fut sur pied de bonne heure.

« Je faisais les escaliers quand je la vis descendre.

— Et puis?

— Elle paraissait soucieuse et triste.

Comme je lui demandais si elle avait bien dormi, elle me répondit à peine.

« D'un coup d'oeil furtif je l'examinai; elle portait un petit sac à la main.

« Bon, pensai-je, elle va au clou; je connais ça.

« Quand je vois mes locataires avec leur sac, je sais de quoi il retourne.

Randal se prit à rire.

— Mais, monsieur, c'est une remarque que nous avons faite bien souvent. Ces dames vont régulièrement au clou toutes les fins de mois, et Mme la comtesse de Sannois y est allée maintes fois en cachette.

« Nous connaissons ça, nous autres.

« Or donc, comme elle avait annoncé qu'elle partait le jour même, le patron ne la perdait pas de vue.

« Dame, monsieur, il faut veiller au grain, chez nous.

Il ajouta:

— Le patron, qui est un malin, me fit signe de la suivre.

« Et moi qui ne demandais pas mieux que de prendre l'air, je m'esquivai derrière elle.

« Elle marchait très vite et il fallait

avoir de bonnes jambes pour ne pas la perdre de vue.

« Quelle gaillarde, tout de même, que cette belle rousse!

« Elle prit les boulevards, les suivit jusqu'au Château-d'Eau, puis se dirigea vers la place de la Roquette.

« Elle obliqua à gauche dans la direction du Père-Lachaise, prit une rue, puis une autre, et la voilà au clou devant un guichet où elle étale un tas de billets de banque.

« Je m'étais faufilé à sa suite et, caché dans la foule, je l'observais attentivement.

Randal ne put s'empêcher de sourire.

— Vous auriez fait un bon policier. Continuez!

Le garçon ajouta:

— Elle venait retirer des diamants, des beaux; ça brillait comme des lumières.

« Ceux que je lui ai donnés autrefois, pensa Randal.

Il demanda:

— Et que fit-elle de ces diamants?

— Elle les enferma dans son petit sac.

— Et après?

— Elle sortit du bureau, reprit le chemin des boulevards et entra chez un bijoutier.

— Vous avez continué de l'observer, je suppose?

— Naturellement. Une heure après, ce même bijoutier venait ici lui apporter le prix de la vente qu'elle venait de conclure.

« Il resta longtemps chez elle et redescendit tout joyeux.

« Alors, ça n'a pas trainé et, aussitôt, elle a demandé sa note.

« Deux heures après j'ai descendu les malles de Mme la comtesse... et en route pour la gare de Lyon.

— C'est tout ce que vous savez!

— Oui, monsieur.

— Bien sûr?

— Bien sûr, je n'ai pas l'habitude de mentir, moi!

— Vous ne savez pas quelle direction elle a prise?

Le garçon se gratta l'oreille.

— Voyons, réfléchissez bien.

— Je ne sais rien au juste, mais je suppose...

— Et que supposez-vous?

— Dame! Dame... vous voulez tout savoir, monsieur.

Randal tira de sa poche un louis et le fit briller aux yeux éblouis du garçon.

— Que voulez-vous apprendre encore? Je suis tout disposé à vous dire ce que je sais.

Randal tendit le louis.

Le garçon le prit prestement et l'envoya rejoindre le billet de banque que, tout à l'heure, Randal lui avait donné.

— Eh bien, monsieur... Eh bien!... ici, on pense un tas de choses...

— Et que pense-t-on?

— Vous allez le savoir bientôt; laissez-moi d'abord vous dire qu'il y a à peine un quart d'heure, une des amies de Mme la comtesse, une tireuse de cartes que tout le quartier de l'Europe connaît, est venue ici.

« Quant je lui ai annoncé le départ de Mme la comtesse, la vieille sorcière s'est écriée:

— Elle est à Nice, elle est allée aux courses!

Le visage de Randal s'éclaira.

« Cet homme doit avoir raison, pensa-t-il, la coquine est à Nice.

Le garçon reprit:

— Maintenant, voilà bien tout ce que je sais, tout ce que je peux vous dire.

— Bien, je vous remercie.

— Tout au service de monsieur, déclara le garçon en palpant dans sa poche le papier bleu et le louis d'or.

Monsieur peut compter sur ma bonne

volonté à lui être agréable si jamais l'occasion s'en présente.

Randal se rendit aussitôt au cercle de la rue Royale espérant y rencontrer Kaloub à qui il voulait demander des éclaircissements plus précis.

Le patron de l'établissement, à qui il s'adressa, lui répondit que Kaloub n'appartenait plus au cercle et qu'il avait dû, tout récemment, partir en voyage.

« Il a eu peur, pensait Randal, et pourtant il pouvait rester ici bien tranquille. Ce n'est pas lui que je veux punir.

Il flâna quelques instants sur le boulevard des Italiens et consulta sa montre.

Onze heures allaient bientôt sonner. Il entra à la Maison-Dorée et déjeuner.

Mais il toucha à peine aux mets qui lui furent servis.

Une grande tristesse l'envahissait. Hélyett était partie, avait pris la fuite...

Où la retrouverait-il?

Allait-il donc encore se lancer dans l'inconnu, marcher à l'aventure sans but précis?

Tout en songeant, il se dirigea à pied vers la Préfecture de police où, depuis la veille, il était attendu par le préfet, homme extrêmement bienveillant dont Randal avait fait la connaissance à New-York.

Arrivé à la Préfecture, il donna son nom à un huissier de service qui, exécutant des ordres précis, le pria d'attendre.

Il y avait foule dans les bureaux, c'était jour d'audience.

Dans les vastes salles servant d'antichambre se promenaient les huissiers silencieux, recueillant de droite et de gauche les demandes des nouveaux venus.

Randal prit place sur une banquette et resta rêveur, indifférent à tout ce qui se passait autour de lui.

L'attente fut longue.

Quand son tour vint d'entrer dans le cabinet du préfet, deux grandes heures s'étaient écoulées dans ce milieu de gens silencieux et graves.

— Entrez, monsieur Randal, dit le magistrat avec un bienveillant sourire, et veuillez vous asseoir.

Il ajouta:

— Nous avons à causer longuement, n'est-ce pas?

Randal hocha la tête.

— Et de choses bien importantes pour moi, affirma-t-il.

Le préfet reprit:

— J'ai reçu votre lettre qui m'a fait bien plaisir; et je suis à votre disposition pour tout ce que vous me demanderez.

— Je voudrais retrouver une famille qui m'est bien chère, dit Randal.

— La vôtre?

— La mienne: un vieillard du nom de Michal, une vieille mère et mes deux filles.

Et comme le préfet ne lui cachait pas sa surprise:

— Cela vous étonne, n'est-ce pas?... Malgré toutes les apparences de bonheur, je suis le plus malheureux des hommes.

« Après des circonstances que je dois taire, j'ai été séparé de tous ces êtres chers.

« Depuis mon retour en France, je les ai cherchés partout.

« Je suis allé dans le faubourg où, pendant des années, nous avons habité; j'ai interrogé des voisins qui, heureusement, ne m'ont point reconnu, et personne n'a pu me dire ce qu'étaient devenus ceux que j'ai perdus.

— Et vous voudriez les retrouver?

Randal s'écria:

— Si je le voudrais?... Regardez-moi; je suis encore jeune et, cepen-

AYEZ LE SOUCI D'ÊTRE PRÉCIS



dans l'adresse de vos envois postaux

Assurez-vous que la suscription de vos lettres et de vos colis porte les cinq indications suivantes:

- ✓ Le nom et le prénom du destinataire;
- ✓ Le numéro et la rue, ou bien le numéro de route rurale ou de case postale;
- ✓ La ville ou le village;
- ✓ La province (ou l'équivalent) et le pays;
- ✓ Vos propres nom et adresse, soit en haut à gauche soit au verso.

Pour hâter votre courrier

METTEZ UNE ADRESSE CLAIRE, COMPLÈTE, EXACTE



POSTES CANADIENNES

57-PO-21MAF



Poils PARTIS FIGURE

Lèvres Bras Jambes

MAINTENANT Après avoir tout essayé, je **HEUREUSE** découvris un moyen simple et modique de faire disparaître les poils superflus. Grâce à son usage régulier, des milliers de femmes sont admirées et aimées. Mon livre **gratuit** vous livre mon secret. Posté sous pli discret. Aussi **échantillon d'essai**. Écrivez à ANNETTE LANZETTE, P. O. Box 600, Dépt. C-135, Toronto, Ontario. Inclure timbre 5¢ pour réponse.

Un MAL de DOS peut être un Avertissement

Le mal de dos est souvent dû à la paresse des reins. Quand les reins ne fonctionnent pas, l'excès d'acidité et les déchets restent dans l'organisme. Un mal de dos, un repos brisé ou cette sensation de fatigue et de tête lourde peuvent s'ensuivre. C'est le moment de prendre des Pihules Dodd's pour les Reins. Les Dodd's stimulent les reins. Vous vous sentez mieux, dormez mieux — travaillez mieux. Achetez des Pihules Dodd's pour les Reins maintenant. 51P

Vos Fausses Dents tombent ou remuent-elles ?

FASTEETH, une poudre améliorée qu'on saupoudre sur le dentier du haut ou du bas pour les faire tenir en place plus solidement. Finis les glissements, chutes ou remuements. Pas de goût ni sensation gommeuse, pâteuse d'aucune sorte. FASTEETH est alcaline (non-acide). — Ne surtit pas. Enraye l'odeur des dentiers". FASTEETH se procure dans toutes les pharmacies.

dant, je suis cassé et blanchi comme un vieillard.

« Cette séparation me tue.

— Leur avez-vous écrit de New-York ?

— Je suis resté deux ans sans donner signe de vie ; j'étais si malheureux alors, si triste, si misérable. J'avais honte de ne pouvoir leur venir en aide.

« Puis quand, enfin, il m'eut été possible de les secourir, j'écrivis ; mais toutes mes lettres restèrent sans réponse.

Le préfet hocha la tête.

Randal reprit :

— Depuis une pensée m'est venue : peut-être ma mère a-t-elle changé de nom ?... peut-être sont-ils morts tous ?

Et avec une amertume profonde :

— Le proverbe est bien vrai : l'argent ne fait pas le bonheur.

— Il y contribue cependant beaucoup, dit le préfet en souriant.

— C'est exact, surtout quand l'argent loyalement gagné assure l'avenir de ceux qu'on aime.

— Voyons, voyons, ne désespérez pas. Nous la retrouverons, votre famille.

— Pour les recherches que je vous prie d'entreprendre, ne calculez pas, prodiguez l'or. Je vous l'ai dit, je possède une grande fortune que je sacrifierais avec joie pour atteindre le but auquel tendent toutes mes pensées.

— Ayez confiance. Je vous demande quinze jours ; dans quinze jours vous saurez ce que vous désirez savoir.

Il prit une feuille de papier et, sous la dictée de Randal, écrivit :

« Michal, soixante-douze ans.

« Madame Randal, même âge.

« Fernande et Gisèle Randal, vingt ans. »

Après avoir écrit ces lignes, il les passa à Pierre Randal qui les parcourut.

— C'est bien cela, dit-il.

— Bientôt nous connaissons une partie de la vérité, sinon la vérité tout entière ; espérons-le, dit le préfet.

Le jour même Randal prit, à la gare de Lyon, le rapide pour le Midi.

Le lendemain, il arriva à Marseille et y resta deux jours.

Puis il reprit le train pour Nice.

La ville regorgeait de monde ; les hôtels étaient comblés.

Randal les visita tous, prenant partout des renseignements.

Grâce à l'argent qu'il dépensait sans compter, il eut bien vite appris qu'Hélyett n'avait été aperçue nulle part.

Peut-être n'était-elle point à Nice.

Dans tous les hôtels où il parla d'elle, personne ne la connaissait, aucun registre ne mentionnait son nom.

Mais il était possible qu'elle eut changé de nom.

Quant à son signalement, il ressemblait tellement à celui de beaucoup de femmes élégantes qu'il ne suffisait pas à la désigner nettement.

Et Randal, se fiant à la parole échappée à Olympe, ne désespéra pas de la trouver à Nice.

Les courses battaient alors leur plein et, chaque jour, les habitués du turf parisien se retrouvaient au passage.

Randal s'y rendit et chercha de tous ses yeux, mais il n'y vit point Hélyett.

Il voulait la retrouver cependant, lui dire toute sa haine tout son mépris ; cette pensée de juste vengeance le hantait depuis tant d'années !...

La revoir !... lui reprocher son crime !... Savoir enfin si les enfants qu'il pleurait étaient des Randal !... Apprendre d'elle si l'aveu arraché par la colère n'était pas menteur !...

Oh ! la misérable... la misérable !...

Et les souvenirs douloureux du passé maudit vinrent assombrir ses pensées.

Elle lui avait arraché Fernande des bras ; elle lui avait crié :

— Emmenez-la si vous voulez, peu m'importe. Vous n'êtes pas son père !

Et il avait brutalement repoussé la pauvre petite.

Qui sait ? Cette femme avait peut-être menti... menti pour le faire souffrir... pour le torturer... lui briser le cœur.

Et, en se rappelant tous ces souvenirs, il sentait sa haine grandir, lui emplir le cœur, le déchirer comme autrefois quand il avait trouvé la maison vide, qu'il avait découvert le vol, cause de leur ruine à tous.

La même rage sourde gonflait son cœur, l'étreignait.

Il resta une journée à Nice, traînant son ennui sur la promenade des Anglais.

Il monta jusqu'à Cimiez, obliqua à droite et suivit un chemin tracé en pleine campagne.

La mer, toute bleue, s'étendait magnifique à ses pieds, soulevée à peine par les vagues qui déferlaient avec un bruit de houle contre les récifs.

Après une longue promenade, il rentra à Nice et prit le train pour Monaco.

Il loua, près de la mer, et dans un quartier tout à fait isolé, un chalet entouré d'un parc superbe, et stipula qu'on y apporterait chaque jour ses repas.

Puis, le soir même, après son dîner, il se rendit au casino, rendez-vous du monde élégant.

Il s'installa dans le jardin, se fit servir une glace et se prit à examiner avec attention les femmes qui passaient devant lui en belle parure.

Ce n'était pas sans un émoi profond qu'il les regardait et son cœur battait bien fort.

Un soir, comme il se dirigeait, après avoir pris son café, vers la salle de jeu, il aperçut une femme, de taille exigüe, qui prenait le même chemin.

Elle marchait devant lui posément.

Quoique un peu forte, cette femme était fort élégante ; les hanches très saillantes faisaient ressortir le buste droit et cambré, une taille souple et ronde.

Les cheveux d'un blond fauve, relevés en un chignon volumineux, tranchaient avec le chapeau garni de plumes sombres.

L'inconnue, vêtue d'un costume de velours, marchait lentement.

Sa démarche, les regards chercheurs qu'elle jetait autour d'elle trahissaient une inquiétude et une lassitude profondes.

Randal s'avança et la regarda rapidement.

Elle passa, dédaigneuse, devant lui. Il l'avait reconnue !... Elle avait si peu changé !

Les yeux gardaient toujours cette fixité impressionnante qui l'avait surpris et charmé quand il la vit pour la première fois.

Les rides creusées au coin des tempes, savamment effacées par les cosmétiques, se distinguaient à peine.

C'était elle !... C'était la femme qu'il avait tant aimée !

Il se rapprocha d'elle et la suivit.

A son entrée dans le salon de jeu, des hommes élégants vinrent familièrement lui serrer la main, lui souhaiter la bienvenue.

C'était donc vrai !... C'était une femme galante que tout le monde connaissait !

Ici, pendant la saison d'hiver, se retrouvaient les sportsmen les plus connus du turf parisien, tous amis de la petite comtesse de Sannois, de la belle lady Glenmour, comme on l'appelait encore souvent.

L'Irlandaise se retrouvait là dans son élément ; et, au milieu de ses adorateurs, sa nature coquette reprenait le dessus, l'amour qu'elle ressentait pour Daniel s'éffaçait un peu dans son cœur.

Elle joua.

C'était son va-tout qu'elle risquait, ses derniers billets de banque qu'elle lançait.

Et si elle perdait...

Insouciance toujours, elle ne se demanda pas ce qu'elle deviendrait alors.

Cette femme, qui cependant n'était plus jeune, qui avait connu les privations, vivait au jour le jour, sans jamais se préoccuper du lendemain.

Elle prit place à la table de jeu.

Mais la chance ne lui sourit pas et,

au bout d'une heure, elle avait perdu sept mille francs.

Une pâleur livide descendit sur son front et, nerveuse, elle se leva.

— Toutes les fois que je suis assise je perds, dit-elle. Voici sept mille francs de flambés sans que j'aie eu le temps de me défendre.

En se retournant pour céder sa place à son voisin, elle aperçut Randal qui la regardait...

Elle ne le reconnut pas.

Il était si changé avec cette longue barbe qui masquait à moitié son visage et ses cheveux très longs, d'une blancheur de neige.

Rien... rien que les yeux d'un bleu sombre, les yeux de Gisèle, ne pouvait lui rappeler Pierre Randal, le vaillant garçon qui l'avait tant aimée autrefois.

Elle n'y songea même pas, et elle le regarda comme on regarde un inconnu à qui on veut plaire.

— Vous ne jouez plus ? demanda Randal avec un accent étranger qu'il avait contracté à New-York.

Elle dit en souriant :

— Non, monsieur, je suis presque complètement décaillée.

Et avec insouciance :

— Je ne suis pas veinarde aux jeux de hasard.

— Ah !

— Je préfère les courses ; là, si je ne gagne pas tous les jours, du moins je me défends.

— Le jeu est une mauvaise chose, madame, dit Randal avec une indifférence glacée, et je m'étonne qu'une femme sensée s'y laisse entraîner.

Hélyett soupira :

— On y oublie tous ses chagrins, monsieur.

Il la regarda, surpris.

— Et quand on vit comme moi toute seule, le jeu est une précieuse distraction.

« Je tâte un peu de tout : trente et quarante, roulette, baccara ; mais je vous le dis encore : je préfère les courses.

— Vous aimez les courses ?

— Beaucoup ; elles procurent des émotions dont ma nature ardente a besoin.

Elle disait cela en riant, l'enveloppant tout entier de la caresse de ses magnifiques yeux noirs, doux comme du velours.

— Au fait, vous avez peut-être raison, madame.

Et, nonchalamment, il ouvrit un portefeuille bourré de billets de banque.

Tranquillement il ponta sur la noire qui venait de passer quinze fois.

La noire sortit encore.

— Serais-je déséquilibrée, fit Hélyett triomphante, en jetant sur la rouge vingt-cinq louis.

La noire passa encore.

Un murmure s'éleva.

Des joueurs grincheux commençaient à se révolter contre le croupier qu'ils accusaient de les tromper.

Mais le croupier, impassible, allongait toujours tranquillement son râteau.

— Je ne joue plus, fit Hélyett ; aujourd'hui, j'ai une déveine persistante.

Elle abaissa sa voilette sur son visage et sortit.

Très agitée, elle se promena quelques instants dans les jardins du Casino, puis elle s'en alla.

Randal la suivit.

La nuit était splendide, une nuit remplie d'étoiles se mirant à l'infini dans le pur cristal des flots.

Elle s'attarda devant quelques étalages de bibelots divers récemment arrivés de Paris, puis elle se perdit dans la campagne doucement éclairée par un magnifique clair de lune.

L'air fraîchissait.

L'HOROSCOPE DU "SAMEDI"

(Nouvelle série)

4	6	2	7	3	5	8	2	6	3	7	4	2	5	3	6
0	S	B	U	D	N	J	E	0	0	N	N	A	0	M	Y
8	4	7	3	6	2	8	5	7	3	6	2	7	5	4	6
0	V	E	P	E	U	I	U	D	T	Z	C	E	V	0	P
8	4	6	2	7	5	3	6	2	7	4	3	5	2	6	8
E	U	L	O	P	E	E	U	U	E	S	Z	A	P	S	S
8	6	3	7	5	2	8	4	3	6	5	2	7	6	4	8
E	E	V	N	U	D	T	C	O	N	P	E	S	E	0	C
8	4	7	2	6	5	8	3	7	2	6	4	7	3	5	6
0	N	E	C	R	R	N	S	I	H	G	S	N	N	0	I
8	4	7	3	6	5	2	8	4	7	3	6	5	2	7	8
T	I	U	E	Q	J	A	R	D	T	R	U	E	N	I	E
8	4	8	2	7	6	3	8	4	7	2	8	5	8	3	4
T	E	E	C	L	E	F	M	R	E	E	P	T	S	S	E

Comptez les lettres de votre prénom. Si le nombre de lettres est de 6 ou plus, soustrayez 4. Si le nombre est moins de 6, ajoutez 3. Vous aurez alors votre chiffre-clef. En commençant au haut du rectangle pointez chaque chiffre-clef de gauche à droite. Ceci fait, vous n'aurez qu'à lire votre horoscope donné par les mots que forme le pointage de votre chiffre-clef. Ainsi, si votre prénom est Joseph, vous soustrayez 4 et vous aurez comme clef le chiffre 2. Tous les chiffres 2 du tableau ci-dessus représentent votre horoscope.

Droits réservés, 1945, par William J. Miller, King Features, Inc.

A quelques pas, la mer murmurante, pailletée d'or, s'étendait à l'infini, endormie et calme.

Hélyett marchait doucement, suivant la plage où les promeneurs affluaient. Elle recherchait la solitude.

Tous ces heureux, ces jeunes gens mis avec recherche, ces femmes élégantes l'énervaient.

Elle était si seule, si abandonnée. Elle ne se dissimulait pas qu'elle n'était plus assez jeune pour faire un caprice.

Et, maintenant que le jeu la ruinaient un peu chaque jour, elle cherchait vainement autour d'elle où se réfugier... elle cherchait un sauveur.

C'était l'éroulement complet de toute sa vie qu'elle entrevoyait dans un avenir prochain.

Elle n'avait plus ni foyer, ni amis, délaissée par ceux-là mêmes qui autrefois l'avaient le plus aimée.

Qu'allait-elle devenir ? Se retournant brusquement, elle aperçut Randal dont le visage d'une pâleur effrayante l'impressionna vivement.

Elle hâta le pas. Cet homme lui faisait peur, maintenant.

Et la pensée qu'il était peut-être un agent lancé à sa poursuite se leva en son esprit.

Elle regretta d'être venue si loin. — Madame, lui dit-il en la rejoignant et en lui prenant brutalement le bras, j'ai à vous parler, à vous rappeler des souvenirs bien extraordinaires qui n'ont pas dû, tout à fait, s'effacer de votre mémoire.

Hélyett s'arrêta, et, le toisant : — Qui êtes-vous, monsieur ? — Tout à l'heure je vous le dirai, ajouta-t-il en l'entraînant vers une ruelle déserte où se trouvait le chalet qu'il habitait.

Elle tressaillit, jeta autour d'elle un regard inquiet, espérant découvrir quelques promeneurs attendus à qui elle pourrait demander secours si cet homme devenait trop menaçant.

Mais, personne ; l'absolue solitude des grèves. — Vous n'avez rien à craindre, dit-il en ouvrant une grille qu'il referma sur Hélyett frissonnante.

Il l'avait entraînée dans un petit salon dont les fenêtres, largement ouvertes, prenaient jour sur un jardin magnifique planté de palmier et d'arbres de haute futaie.

Là, nul ne pouvait les voir ; nul ne pouvait les entendre. Randal alluma une petite lampe, ôta son chapeau.

Et, s'avançant sur Hélyett, toujours immobile, il dit : — Regardez-moi bien... Ne me reconnaissez-vous pas ?

L'Irlandaise répondit froidement : — Non, je ne vous connais pas.

Puis, tout à coup, elle recula jusqu'au fond de la pièce, les yeux pleins d'épouvante.

— Bien vrai, reprit-il, bien vrai... vous ne me reconnaissez pas ?

Elle étendit les bras pour l'éloigner.

Puis, poussant un cri de folle : — Oh ! dit-elle, Randal !... Randal !...

Il jouissait de son épouvante et, les yeux durs, il la regardait fixement.

— Vous me reconnaissez donc enfin ? fit-il d'une voix sourde.

« Vous reconnaissez Randal, l'homme que vous avez trahi, déshonoré, volé ; l'homme que vous avait fait jeter à la mer... »

« Vous me reconnaissez donc ? »

« Kaloub ne vous a donc pas dit qu'il m'avait revu, que je m'étais sauvé après des périls inouïs ?... Que, cramponné à une épave, entraîné par les vagues en fureur, j'étais presque un cadavre quand enfin on me recueillit. »

Il reprit :

— Maintenant me voici revenue en France pour toujours.

« Je vais enfin être heureux, retrouver tous ceux que j'aime. »

Elle dit, la voix mordante : — Vous ne retrouverez jamais les Randal.

— Je les retrouverai parce que je suis riche ; parce que l'argent m'importe peu ; parce que la maison Randal de New-York peut donner les millions que je lui demanderai à celui qui ramènera ma vieille mère, Michal, Gisèle et Fernande.

Elle eût pu lui dire : — Je vais vous conduire près de Fernande !

Peut-être cette bonne parole lui eût-elle valu son pardon.

Mais elle se tut. Et, les yeux durs, elle s'écria : — Vous ne les reverrez jamais... jamais !

Elle accentuait ses paroles, n'avait plus peur, maintenant, de cet homme. Elle sentait bien ce qu'il allait lui demander tout à l'heure.

— Je puis vous perdre, dit-il ; je puis, si je le veux, vous livrer à la justice comme une criminelle.

« Kaloub a fui, mais la police peut le reprendre ; et tous les deux, si je le veux, vous serez traînés en cours d'assises. »

Comme Hélyett ne répondait pas, il ajouta :

— Eh bien ! je vous pardonnerai toutes les tortures que vous m'avez fait subir ; j'oublierai le passé ; mais dites-moi si Gisèle et Fernande sont mes enfants !

Hélyett triomphait comme elle l'avait prévu.

Elle le tenait, cet homme ! Elle sentait qu'il était à sa merci.

— Ah ! fit-elle, en s'avançant vers Randal dont toute la colère semblait tombée... Ah ! vous voudriez savoir ce que moi seule peux vous dire...

« Vous me demandez si les filles que vous cherchez sont les vôtres ; si vous pouvez les aimer comme telles ; si ce ne sont pas des étrangères pour vous, ces deux sœurs jumelles que vous voudriez tant retrouver. »

Pierre Randal, dont le cœur battait à grands coups sourds, demanda :

— Eh bien !... — Eh bien ! je vous le dis encore : l'aveu que je vous fis au chalet, là-bas, sur la falaise de Sainte-Adresse, était vrai.

« Vous n'avez pas d'enfants ; vous n'avez plus de famille ; vous êtes aussi seul, aussi abandonné que moi. Randal s'écria, exaspéré : — Misérable !... Misérable !... »

Et sa main s'abattit sur Hélyett qui se redressa comme un serpent prêt à mordre.

Il dit : — Je pourrais vous tuer, et personne ne s'apercevrait de votre disparition ; je pourrais vous tuer, parce que je sais que vous mentez !

« Pour me torturer, pour glisser le doute dans mon esprit, pour m'étreindre le cœur, vous mentez ! »

« Oui, vous mentez !... et quand je reverrai mes filles, je retrouverai certainement sur leur visage quelque chose, quelques traits des Randal. »

« Puissé-je ne pas retrouver en elles le cœur des Glenmour... »

Hélyett, hautaine, triomphait. Toujours menaçant, Randal ajouta :

— Je pourrais vous tuer comme un chien, personne ici ne s'informerait de vous.

« Les murs de cette maison sont épais, le parc est vaste, les alentours sont déserts. »

« Mais je craindrais pour mes mains la souillure de votre sang. »

« Je ne vous tuerais pas, mais vous

resterez ici, enfermée, jusqu'à ce que je retrouve mes filles, jusqu'à ce que je puisse les amener devant vous. »

« Et devant elle, devant ces aimées, vous ferez le serment que j'exigerai de vous. »

« Devant vos enfants... comprenez-vous... vous répérez l'aveu que vous venez de me faire. »

Hélyett tressaillit. Randal ouvrit la porte du salon et, étendant la main :

— Passez, dit-il. Elle eut peur et recula.

— Passez ! répéta-t-il la voix changée, dure, les yeux remplis d'éclairs. Hélyett demanda :

— Où me conduisez-vous ? Et comme elle restait immobile, il la poussa brutalement dans un long couloir, sombre et froid.

— Où me menez-vous ? dit encore Hélyett, qui commençait à prendre peur.

— Dans le sous-sol. Oh ! jamais... jamais !... »

« Laissez-moi, cria-t-elle en se débattant !... Au secours !... Au secours !... »

Et comme elle refusait de marcher, il la prit dans ses bras, l'enleva de terre, descendit quelques marches recouvertes d'épais tapis, suivit un long corridor, et, enfin, déposa Hélyett dans une grande pièce confortablement meublée prenant jour par un soupirail grillagé sur le parc de la villa.

— Voilà où vous resterez tant que cela me fera plaisir, dit Randal. Je vous apporterai tout à l'heure des provisions pour longtemps. Vous vivrez ici dans l'obscurité et le remords.

« Je ne veux point votre mort ; et quand le moment sera venu, je viendrai vous délivrer, je vous le promets. »

— Mais c'est une séquestration ! s'écria Hélyett livide, les dents serrées.

— Soit ; appelez cela comme vous voudrez.

« Libre à vous de prendre cette maison pour une prison ; c'est du moins une prison où, jusqu'à mon retour, vous serez très confortablement installée. »

— On me délivrera ; j'appellerai à mon aide.

— Si on vous délivre, si vous fuyez... malheur à vous !

— Que ferez-vous ? dit-elle, hautaine. — Je vous livrerai à la police française comme une criminelle qui mérite un châtement.

— Et les preuves pour justifier votre accusation ? Vous n'en avez pas.

— Kaloub parlera. — Kaloub vogue en pleine mer à cette heure.

— Et pour quoi comptez-vous les agents de la Sûreté ? fit Randal.

« Croyez-vous que si je disais seulement un mot au préfet de police, votre complice ne serait pas bien vite ramené en France ! »

Malgré sa peur, Hélyett eut un rire haineux.

La misérable !... Elle ricanait en songeant qu'un mot, un seul, eût pu rendre ce père si heureux.

Elle pouvait lui dire : — J'ai menti ; Gisèle et Fernande sont à vous, et je sais où vous pourrez retrouver Fernande.

Mais elle se taisait. Elle préférerait la prison dans cette maison... Elle préférerait mourir de faim, plutôt que de voir sourire cet homme.

Et lui, sa colère tombée, la regardait avec pitié.

Il ne voulait pas qu'elle souffrît du froid et de la faim dans le réduit où il avait résolu de l'enfermer.

Cette pensée de séquestration lui était venue tout à coup ; il ne l'avait pas préméditée.

Le sous-sol où il allait la laisser

TOUCHEZ JUSQU'À \$100 PAR MOIS SIMPLEMENT EN PORTANT ET EN EXHIBANT DE JOLIES ROBES!



Mesdames, Mesdemoiselles — Voici une occasion splendide de porter de jolies robes sans qu'il vous en coûte un sou ! Et la chance de faire 100 dollars par mois simplement en les portant et en les faisant voir à vos amis. Vous faites le choix d'un modèle seyant, gracieusement offert en prime. Il n'y a aucune obligation de votre part — Pas de sollicitation — Aucune expérience requise. C'est notre manière de faire connaître nos modèles insurpassables. Tout vous sera envoyé GRATUITEMENT. Faites-nous parvenir votre nom, votre adresse et votre pointure par carte postale. Hâtez-vous ! Cette offre est vraiment populaire et les postes à remplir sont peu nombreux.

NORTH AMERICAN FASHION FROCKS LTD.
3425, Industrial Blvd., Dépt. Z-249, Montréal, P.Q.

Vous vous sentirez MIEUX ! Vous paraîtrez MIEUX !



Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses.

Les Pilules MYRRIAM DUBREUIL

améliorent l'état général, vous aidant ainsi à vous sentir MIEUX et à paraître MIEUX.

Les Pilules Myrriam Dubreuil sont un reconstituant et un excellent tonique qui améliore le sang, stimule l'appétit, soulage l'épuisement nerveux quand celui-ci s'insinue dans l'organisme et, conséquemment, aide à reprendre le poids perdu. Les Pilules Myrriam Dubreuil constituent un produit médicamenteux qui produit d'heureux résultats. Sa formule pharmaceutique a été établie, il y a de nombreuses années, après des recherches sérieuses, par des chimistes qualifiés.

GRATIS : Envoyez 5¢ en timbres et nous vous adresserons gratis notre brochure illustrée, avec échantillon.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE :
Les jours de bureau sont :
Judi et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.

REMPLISSEZ ce COUPON

Mme MYRRIAM DUBREUIL
6880, rue Bordeaux
Case postale, 1391, Place d'Armes, Montréal, P. Q.
Ci-inclus 5 cents pour échantillon des Pilules Myrriam Dubreuil avec la brochure.

(pour le Canada seulement)

Nom.....
Adresse.....
Ville..... Prov.....

était vaste et confortablement aménagé pour une installation d'été.

En cette saison il était humide, un peu froid.

Randal y descendit du bois, y porta des vivres et tout ce qui était nécessaire pour un séjour assez long.

Puis, sans écouter les cris et les menaces d'Hélyett, il s'en alla.

VI

Le soir même Randal prit le rapide et regagna Paris.

En y arrivant sa première pensée fut de se rendre à la Préfecture de police.

Le préfet le reçut aussitôt.

Dès qu'il l'aperçut, il dit l'air satisfait :

— J'allais justement vous télégraphier de revenir, il y a du nouveau.

Randal fut obligé de s'appuyer vivement à un meuble pour ne pas défailir.

— Oui, il y a du nouveau, poursuivit le préfet, très grave.

« J'ai trouvé vos enfants.

Et après un court silence :

— C'est là une bonne nouvelle ; mais j'en ai une autre bien pénible à vous apprendre.

— Ma mère !... vous allez me parler de ma mère ? fit Randal, la sueur au front.

Le préfet dit avec tristesse :

— Elle est morte depuis quelques mois seulement.

— Dieu n'est pas juste ! s'écria Randal, la voix pleine de sanglots ; non, Dieu n'est pas juste.

« C'est au moment où je reviens, où j'allais enfin les retrouver tous, la rendre heureuse, cette sainte ! qu'elle s'en est allée.

— Vous reverrez vos filles, dit le préfet, et ce sera un grand adoucissement à votre douleur.

« Puis vous verrez aussi votre vieil ami Michal.

— Michal !

— Oui, il vit toujours et se porte comme vous et moi.

Randal s'écria, désolé :

— Que ne vous ai-je ouvert mon cœur lors de mon premier voyage en France ! J'aurais pu revoir ma mère.

« Mais il y a des choses qu'on hésite à dire, des secrets de famille qu'on voudrait à tout jamais ensevelir avec soi.

— Vous n'êtes pas le seul qui ayez des chagrins intimes, monsieur.

« Maintenant, espérons-le, les mauvais jours sont passés et le beau temps va revenir, comme dit un proverbe connu.

« Vous avez été trahi, abandonné par une femme ; le cas est fréquent et beaucoup d'hommes ont éprouvé le même sort.

Randal fit un brusque mouvement, surpris de cette allusion à un secret qu'il croyait caché.

— Quoi ! vous saviez, monsieur le préfet ?

Le magistrat dit en souriant :

— C'est mon métier de tout savoir, mon cher ami.

— Vous redoublez mon regret d'un silence qui m'a privé de revoir ma mère.

« La créature maudite à qui j'ai eu la malchance de donner mon nom devait être jusqu'au bout mon mauvais génie. Ah ! sans elle...

Le préfet l'interrompit :

— De telles femmes ne doivent laisser aucun regret, dit-il, et maudite soit-elle l'épouse, la mère de famille qui, pour satisfaire un caprice, abandonne son foyer et ses enfants.

« Pour de pareilles créatures, je n'ai jamais éprouvé aucune pitié, car celles-là n'ont pas d'excuses : c'est le vice qui les attire, qui leur fait méconnaître

l'honnête homme dont elles portent le nom.

« Mais celles qui sont nées dans la misère, dans la fange souvent, celles qui luttent pour la vie... si elles tombent, ce qui est presque toujours inévitable, on ne peut que les plaindre, leur tendre la main et essayer de les relever.

« Et bien souvent, croyez-le, les femmes tombées ont d'honnêtes sentiments.

— Vous avez raison, monsieur, répondit machinalement Pierre Randal.

Il ne semblait point entendre le magistrat.

Les yeux perdus, il songeait à cette mère qu'il ne reverrait jamais ; il songeait à ses deux filles...

Et une angoisse poignante serrait son cœur.

Comment allait-il retrouver Gisèle et Fernande ?

Que faisaient-elles ?

Ne serait-il pas obligé d'aller les chercher dans des lieux inavouables ?

Pourquoi le préfet de police, qui était pour lui un ami sûr et dévoué, lui avait-il fait, en ce moment si peu propice, une dissertation sur les femmes qui sont tombées par misère ou abandon ?

Ne serait-ce pas afin de le préparer à quelque révélation foudroyante ?

Il murmura indécis, troublé :

— Mes filles ? Où sont mes filles ?

Le préfet répondit :

— Vos filles sont deux vaillantes jeunes femmes, honnêtes et dignes.

Il poussa un cri de soulagement et sa main étreignit son cœur pour en comprimer les battements.

— Des honnêtes femmes... reprit-il avec un accent de joie indicible. Ce sont donc des Randal.

« Ce sont des vaillantes qui ont travaillé pour vivre ; maintenant tout va changer : elles vont être heureuses.

Le préfet dit en souriant :

— L'une est Mlle Rose-des-Bois, l'artiste de grand talent que tout Paris connaît et applaudit.

« L'autre, une artiste aussi, est un professeur de piano très distingué.

— Rose-des-Bois, dites-vous ?

— Oui, monsieur.

Alors Randal se rappela cette femme dont la vue l'avait si délicieusement ému, cette étoile qui brillait au firmament artistique.

Cette petite sensitive si pâle et si triste était sa fille.

Il s'expliquait maintenant cette grande tendresse et cette profonde sympathie qu'il avait éprouvées aussitôt pour elle, cette tristesse en la quittant, ce désespoir de ne plus la retrouver.

Cette jeune femme dont la vue l'avait si délicieusement ému était sa fille... Était-ce possible, cela ?

Il prit vivement les adresses qui lui étaient nécessaires et, après avoir chaleureusement remercié le préfet et lui avoir remis pour les pauvres une forte somme d'argent, il quitta en hâte la Préfecture.

Il se présenta d'abord boulevard Haussmann.

La diva n'était pas chez elle.

Alors, ne voulant pas perdre de temps, il se dirigea vers la rue de Clovis, pénétra dans la maison qui lui avait été indiquée et s'adressa à la concierge.

La bonne femme répondit avec empressement :

— Mlle Gisèle n'habite plus ici, monsieur.

« Ce matin, elle a fait prendre ses effets et je crois bien qu'elle ne reviendra plus.

« Quant à M. Michal, il vient de partir vendre ses fleurs.

« Malgré les instances de Mlle Gisèle qui voulait l'emmener, il a décidé de rester et il a repris ses courses à travers Paris, portant toujours une

caisse de marchandises plus grosse que lui.

« Il a été bien malade, le pauvre vieux, bien malade.

« Dame, la mort de sa vieille amie lui a causé un bien grand chagrin.

Cette allusion à la mère qu'il pleurerait fit germer de nouvelles larmes de douleur dans les yeux de Randal.

Il tourna un peu la tête pour les dissimuler à la bonne et bavarde concierge.

Celle-ci continua :

— La malade a traîné des mois et des mois, et là-haut la misère était grande.

« Mlle Gisèle ne pouvait gagner assez pour payer les médicaments et les visites du médecin, et M. Michal était si abattu, si triste lui aussi, qu'il n'avait pas le cœur à la besogne.

« Ah ! ces braves gens ont traversé de mauvais jours, on peut le dire, et ce n'est pas trop tôt s'il leur arrive un peu de bonheur.

— Mlle Gisèle ! répéta machinalement Randal.

— Une vaillante fille, monsieur, qui travaillait ferme...

« Par tous les temps, elle partait donner des leçons de piano qu'on ne lui payait pas cher.

« C'est avec ses modestes gains et le peu de bénéfice que réalisait Michal qu'il fallait vivre.

— Pauvre Michal ! Pauvre fille bien-aimée ! pensait Randal défaillant.

Et les pieds comme rivés au sol, sur ces pierres que sa fille et sa mère morte avaient si souvent foulées, il restait immobile et rêveur.

La concierge, fortement intriguée, le regardait, inquiète et curieuse.

Puis, tout à coup, son visage s'éclaira et elle poussa un cri de surprise.

Elle apercevait Michal qui revenait.

— Il a dû oublier quelque chose, dit-elle rayonnante ; c'est la personne que vous attendez.

Le dos voûté, serrant sous son bras une caisse assez volumineuse, le vieillard s'avançait dans la cour.

En arrivant devant la loge de la concierge, dont Randal n'avait pas dépassé le seuil, il leva les yeux sur l'inconnu et le salua avec cette indifférence glaciale des gens qui se rencontrent pour la première fois et ne tiennent pas à faire plus ample connaissance.

Et, tranquillement, il gravit l'escalier.

— Michal, murmura Randal d'une voix à peine distincte. Michal !... Mon vieux Michal !...

Le vieillard, un peu sourd, n'entendit point cette exclamation de joie, et de ce pas lourd d'homme las qui donne au travail plus qu'il ne peut, il continuait à monter.

Randal disait toujours :

— Michal !... Michal !...

Alors l'ancien caissier se retourna et examina celui qui l'interpellait.

— Vous désirez me parler, monsieur ? dit-il d'un ton froid. Que me voulez-vous ?

Randal répondit, tout ému :

— J'ai à vous causer longuement, monsieur Michal.

— Eh bien ! montez jusqu'à ma chambre.

Randal le suivit.

Arrivé au cinquième étage, Michal prit une clef dans la poche de sa houppelande et ouvrit une porte faisant face au logement autrefois habité par la grand-mère et par Gisèle.

— Je vous fait entrer dans cette chambre où je vis en garçon, fit le vieillard en souriant tristement.

« Autrefois j'aurais pu vous recevoir chez ma vieille amie ; mais elle est morte.

Et, après quelques instants de douloureuses réflexions, il ajouta :

DIS-MOI TON NOM... je te dirai qui tu es

ALINE

Charmantes, les Aline ; très causantes et sachant mettre en valeur ce qu'elles savent sans pour cela faire montre de pédantisme ; aimables en société, elles ont le talent de créer autour d'elles une atmosphère sereine et rafraichissante. Bonnes ménagères, capables de conduire une maison avec goût et économie. Aimant les travaux d'intérieur (peut-être à cause de l'étymologie de leur prénom), elles n'ont pourtant rien de trop terre à terre, s'enthousiasment facilement et révèlent une très vive sensibilité.

ALPHONSE

Les Alphonse ont une intelligence vive, des idées personnelles auxquelles ils tiennent beaucoup et qu'ils n'abandonnent pas facilement. Fins, spirituels, taquins sans méchanceté (les deux plus célèbres humoristes de notre temps sont Alphonse Karr et Alphonse Allais), ils ne se montrent, dans leur conduite ni raides, ni obstinés. Leur sensibilité facilement mise en branle en est-il de plus vibrante que celle de Lamartine ?) ne les empêche pas d'être de grands réalisateurs. Leur activité bouillonnante se plaît à vaincre les difficultés plus qu'elle ne s'en effraie.

Foncièrement honnêtes et loyaux, ils réussissent grâce à leurs vastes conceptions et à leur puissance de travail, sans avoir jamais recours aux moyens tortueux et mesquins.

AMAND

Peu d'imagination, mais de la logique, du bon sens, une volonté sans éclat qui néglige les oppositions et tourne les difficultés quand elle ne peut les renverser. Pas de grandes effusions mais de l'esprit de suite dans les affections qui, ne s'extériorisant pas, n'en sont que plus concentrées et plus solides.

— Elle est morte... et mon deuil est si grand que j'irai bientôt la rejoindre.
« Je n'ai plus le courage des jours passés; je travaille presque par force, parce qu'il faut, avant tout, faire honneur à ses affaires, parce qu'il faut manger... et quelque modestes que soient mes dépenses, il me faut encore beaucoup d'argent.

Ils étaient entrés dans une petite pièce mansardée prenant jour sur la rue Clovis.

Le vieillard posa sa boîte de fleurs sur un meuble, puis releva les rideaux.

Et Randal, jetant furtivement un regard autour de lui, aperçut sur la cheminée, près d'une vieille pendule de bronze, dernier luxe de Michal, deux photographies placées dans des cadres entourés de peluches bleues.

Il s'approcha et regarda.

C'étaient les portraits de sa mère et de Gisèle.

Il reconnaissait bien la patronne, avec ses beaux cheveux blancs, ses yeux mélancoliques.

Mais il ne reconnaissait pas Gisèle, la blonde fillette d'autrefois, dont la chevelure avait bruni.

Et, ému, les yeux pleins de larmes, il restait muet devant les deux photographies.

Comme elle ressemblait à la vieille Randal, cette brune fille de vingt ans.

C'était le portrait fidèle de la noble femme qui venait de mourir.

— C'est ma petite fille, ma Gisèle, expliqua le vieillard avec orgueil.

Et il lui vint aux lèvres toutes les tendresses dont son cœur était plein.

Il eût voulu dire à cet étranger tout le bonheur qu'elle lui avait donné, cette vaillante fille, qui, pendant des années, les avait aidés de son travail, accomplissant sans faiblesse la noble tâche qu'elle s'était imposée.

Et il eût voulu dire aussi la joie qu'il avait éprouvée en retrouvant Fernande, annoncer le mariage brillant que Gisèle allait faire.

Mais il ne connaissait pas cet homme et son cœur, prêt à s'ouvrir, se referma.

Tranquillement Randal, redevenu maître de lui, reposa sur la cheminée les deux portraits.

Et, croisant ses bras sur sa poitrine, il souriait à Michal qui venait de lui offrir un siège.

Etonné, Michal le regardait.

— Tu ne me reconnais donc pas ? fit Randal d'un ton d'exquise douceur.

« Tu ne reconnais pas celui qui, depuis tant d'années déjà, vous a quittés, celui qui vous a cherchés, celui qui revient enfin pour pleurer la sainte qui n'est plus !

Le vieillard eut un tressaillement.

— Randal ! s'écria-t-il, Randal !...

— Oui, mon vieil ami, Randal qui revient pour t'aimer, te soigner, te rendre la vie aussi douce qu'il lui sera possible.

— Randal !... Randal !... murmurait encore Michal éperdu.

— Oui, me voici revenu pour ne jamais te quitter.

« Vous m'avez cru mort, n'est-ce pas, et vous m'avez pleuré !

— Oh ! oui, nous t'avons pleuré.

Et le vieillard se précipita dans les bras de son ami.

Pierre le pressa sur son cœur avec une émotion et une tendresse profondes.

Que ne devait-il pas à la générosité et à la bonté du vieux Michal ?

— Ah ! mon ami, lui dit-il, parle-moi de celle que je ne reverrai plus... de ma pauvre mère dont tu as été le dévoué compagnon.

Michal reprit :

— Quelques jours avant de mourir, la patronne m'appela près d'elle et me dit :

« — Tu es bien heureux, Michal ;

bientôt tu reverras mon cher enfant. »

« J'ai pensé qu'elle avait le délire. Gisèle et moi nous fûmes effrayés.

« Elle disait vrai, la chère femme. Dieu, dans sa bonté, avait dû lui faire prévoir ton prochain retour.

Randal, les mains jointes, l'écoutait dans un recueillement profond.

Il dit avec tristesse :

— Si je ne suis pas mort, c'est que Dieu ne l'a pas voulu; ce qu'il garde est bien gardé, Michal.

Michal le serra dans ses bras.

— Maintenant tu ne travailleras plus; tu seras riche toi aussi.

« Nous resterons tous ensemble, tous... tous.

« Comme la vie sera douce, alors, et combien nous serons heureux.

Michal, gêné, le regardait.

Il avait tant de choses encore à lui dire; des choses qui allaient peut-être lui briser le cœur.

— Gisèle va se marier, murmura-t-il enfin; elle va épouser un garçon qui l'adore, un garçon riche, très riche.

Pierre demanda :

— Son nom ?

— Daniel Mornas.

Randal tressaillit.

— Mais je le connais, ce nom ? fit-il. Le vieillard murmura en hochant la tête :

— Certainement, tu le connais; il nous a été assez néfaste pour que nous ne l'ayons pas oublié.

— Ma fille aime le fils de cet homme, de ce Mornas des Vosges ? Jean Mornas, n'est-ce pas ?

— Oui; elle l'adore.

— Mais je ne veux pas qu'elle l'épouse ! s'écria Randal. Je ne le veux pas !

« Ma fille épouser un Mornas !... le fils de mon ennemi !... Non... non... jamais... jamais... »

Michal ne répondit pas.

C'était un peu son idée, à lui aussi, et, s'il avait cédé aux instances et aux prières de Gisèle et de Fernande, ce ne fut qu'après bien des efforts pour résister.

Le vieillard regarda tristement son ami.

— Puis, j'ai autre chose de plus grave à te dire...

— Tu vas me parler de Fernande.

Il avait peur d'apprendre quelque honte.

Et à cette pensée son cœur se serrait horriblement.

— Fernande, murmura-t-il, que vas-tu m'apprendre de Fernande ?

— Fernande est malade... très malade.

« Pour gagner sa vie, elle veut chanter quand même, chanter toujours, ce qui l'épuise.

« Elle ne verra pas la pousse des feuilles, notre Fernande bien-aimée.

— Oh ! tais-toi... fit Randal, abîmé de douleur, le visage couvert d'une sueur froide.

« Tais-toi... tais-toi !... »

Fernande malade à mourir !... Mais on ne meurt pas à vingt ans.

Aurait-il donc retrouvé cette fille chérie pour la perdre aussitôt ?...

Et il se rappelait cette blonde enfant entrevue un soir dans les coulisses de l'Opéra-Comique...

Il se souvenait de ce pâle visage amaigri par la maladie, qui, déjà, commençait ses ravages.

Il s'écria, l'âme angoissée :

— Nous la conduirons au pays du soleil, à Nice, aux bords de la mer bleue et nous la sauverons, Michal, nous la sauverons.

Le vieillard parut se rassurer un peu.

— Oui, oui... l'emmener dans le Midi, c'est cela, tu as raison, mon ami.

Quelques moments encore s'écoulèrent en d'intimes confidences entre ces deux hommes si longtemps séparés.

Puis ils descendirent ensemble.



Minuet en gracieux acajou

Moderne... tout aussi élégant que son nom l'indique, "Minuet" enrichira votre foyer de sa beauté et son confort. Ces meubles, créés par les artisans de Pepler's, sont de la plus haute qualité. Quatre finis exquis: Vison argenté, Cordovan, Muscade, Fusain.

PEPLER BROS. CO. LIMITED, HANOVER, ONTARIO

56-1AF

Avant de quitter la chambre de Michal, Pierre s'était emparé de la photographie de sa pauvre mère et l'avait glissée sur son cœur.

Un fiacre passait.

Randal le héla.

Et comme il allait refermer la portière il demanda à son vieil ami :

— Où allons-nous, d'abord ?

— Au cimetière Montparnasse, si tu veux bien.

— Si je le veux ! Pauvre mère, il est bien juste qu'elle ait ma première visite.

Et quand ils arrivèrent au cimetière, l'ombre commençait déjà à tomber.

Personne... une solitude profonde.

Ils marchaient, silencieux, dans de longues allées recouvertes d'un immense tapis de neige, ouate immaculée où ils enfonçaient jusqu'aux chevilles.

Puis, après quelques minutes, Michal s'arrêta devant une modeste tombe, surmontée d'une simple croix de bois, et dit :

— C'est là !...

Devant cette croix, Randal s'inclina; puis, se rapprochant, il tomba à genoux.

— Mère ! dit-il, mère chérie !... Mère bien-aimée...

Et, l'âme brisée, il resta longtemps prosterné.

Quand il se releva, deux femmes en deuil, surprises, étonnées, immobiles à quelques pas de lui, le regardaient.

C'étaient les deux sœurs, Gisèle et Fernande, venues là, elles aussi, pour déposer sur la tombe de la grand-mère un bouquet de fleurs.

La neige épaisse avait amorti le bruit de leurs pas, et Randal ne les avait pas entendues venir.

Interdites, en apercevant cet étranger à genoux, elles s'étaient instinctivement reculées, tandis que du regard

elles semblaient interroger Michal.

Randal se releva. Et en les voyant toutes deux enveloppées dans leurs mantes de deuil, il les contempla avec un étonnement profond, un ravissement qu'il ne cherchait pas à maîtriser.

C'était la pauvre morte qui les réunissait tous devant sa tombe à peine refermée.

Il reconnaissait bien Rose-des-Bois qu'il avait déjà rencontrée et qui ressemblait tant à Hélyett; mais l'autre, cette fille superbe aux lourds cheveux bruns... c'était une Randal, le portrait vivant de celle qui dormait, là, son dernier sommeil.

Et, sans parler, il les regardait.

Fernande, elle aussi, reconnaissait cet homme grave qui lui avait, autrefois, demandé son nom.

Les yeux bleus si doux étaient toujours les mêmes, avec une expression plus douce encore.

Et cette tristesse qu'elle avait remarquée en lui était toujours visible, assombrissait peut-être davantage son front.

Elles se mirent à genoux et prièrent, elles aussi.

Quand elles se relevèrent, Randal, toujours immobile auprès de Michal, pleurait silencieusement.

— Votre père !... dit Michal.

Les deux sœurs poussèrent ensemble un cri éperdu, un cri inoubliable, un de ces cris du cœur qui en arrachent en même temps toutes les fibres.

Et toutes deux tombèrent dans les bras de Randal.

Ils étaient toujours seuls.

L'ombre tombait, de plus en plus profonde; le cimetière allait se fermer.

Les âmes des morts, planant sur les cyprès, furent les seuls témoins de leur bonheur.



Les histoires d'Ovila Légaré

Pensée suprême

Le vieux Sam, marchand de bric à brac, était sur son lit de mort. Le médecin avait dit : « C'est la fin. » Toute la famille était réunie autour de lui. Il ne voyait plus qu'à travers une espèce de brouillard, et ses membres se glaçaient petit à petit. Tout le monde pleurait, comme il se doit. Le vieillard dit faiblement : « Rebecca, ma femme, tu es là ? » — « Oui, mon cher Sam, je suis à ton chevet. » — « Rachel, ma fille, tu es là ? » — « Oui, papa », répond une voix mouillée. « Isaac, tu es là ? » — « Oui, papa, je suis là ! » — « Mon petit Benjamin, tu es là aussi ? » — « Oui », répond la femme pour le bambin, « il est avec nous ». Alors le vieux, dans un suprême effort : « D'abord qui c'est qui garde le magasin ? »

En taxi

Le taxi roulait vers le bas de la ville, emportant deux jeunes amoureux, lorsque tout à coup, la machine s'immobilisa. « Qu'est-ce qui vous prend, chauffeur, de nous arrêter au carré St-Louis ? » dit le jeune homme d'une voix courroucée. — « Ben... mademoiselle vient de me dire d'arrêter ! » répond le chauffeur. Alors une petite voix flûtée répond du siège arrière : « C'est pas à vous que je parlais ! »

Gros travail

Le jeune Brancart était bien mal pris : sa blonde avait été trouvée assassinée dans son appartement. Toutes les preuves étaient contre Brancart. Il fut arrêté, mais, comme il avait du bien, il prit un bon avocat. « Mettez-y le prix, ayez pas peur ! » avait dit l'accusé.

Par chance, l'avocat rencontra un des jurés et lui dit : « Il y a \$1,000 pour toi si tu veux convaincre les autres de rendre un verdict de meurtre au deuxième degré. » L'autre accepta, et le procès commença. Après la preuve et le plaidoyer de la défense, le jury se retira pour délibérer, et resta enfermé pendant 36 heures. Enfin, le verdict tant attendu fut livré par le chef des jurés : Meurtre au deuxième degré. Brancart était sauvé de la corde, mais il attrapait une sentence de 99 ans de prison, avec 5 ans en moins, s'il se conduisait bien.

Après le procès, l'avocat rencontra le juré avec qui il était de connivence, afin de lui remettre la somme convenue. « Mais, ça vous a pris du temps », dit l'homme de loi, « 36 heures de délibérations ! » Le juré lui répondit : « Je vous assure que je les ai bien gagnées, les mille piastres ; c'était toute une job ! les onze autres voulaient l'acquitter ! »

Entre cultivateurs

A une convention de l'U.C.C., plusieurs fermiers discutaient de la

richesse de leur sol. « Moi, chez-nous », dit l'un, « la terre est assez riche qu'on sème le matin, puis le soir, avant le soleil couché, on peut voir des petites tiges vertes ». — « C'est rien », dit un autre, « moi ma terre, quand je sème, en revenant d'un sillon à l'autre, je vois pousser les tiges ». — « Vous avez pas une terre riche comme la mienne », rétorqua un troisième, « moi, quand je sème, si les moineaux attrapent pas le grain au vol, ils sont obligés de le manger après l'épi. »

Safety first

A un croisement de lignes de chemin de fer, une dame assez timide, tenant une petite fille par la main, s'approche de l'agent de la station et lui demande : « A quelle heure le prochain train pour le nord ? » — « 3.30 heures », lui fut-il répondu. Quelques minutes après, elle revient et demande : « A quelle heure le prochain train pour le sud ? » — « 4.17, madame. » Une troisième fois, elle s'approche timidement et demande : « Le train pour l'est, à quelle heure passe-t-il ? » — « Il n'y en a pas avant ce soir à 8 heures », répond le chef de gare. La dame tournaille un peu et revient : « Puis le train de l'ouest, à quelle heure ? » Impatiente, l'agent lui dit : « Le train de l'ouest, vous l'aurez pas avant demain matin à 5.20 heures ! » Un large sourire s'épanouit sur la figure de la dame ; entraînant sa petite fille sur la plateforme, elle lui dit : « Viens, Totoune, on peut traverser la voie ferrée sans danger ! »

De la discrétion, S.V.P.

Deux amis se rencontrent rue Ste-Catherine, à Montréal. On cause tout en marchant et, tout à coup, l'un d'eux dit à l'autre : « Tiens, c'est ici que je travaille, dans l'édifice du gouvernement, juste au coin, là. » Alors son ami qui connaît la ville par cœur, lui demande : « Qu'est-ce que tu fais dans le bureau du gouvernement ? » — « Je travaille pas dans le bureau », dit l'autre, « c'est moi qui mène l'ascenseur. » — « Mais, il n'y a pas d'ascenseur dans cet édifice ! » — « C'est ça, va dire ça à mon gérant pour que je perde ma job ! »

Histoire plate

Une dame respectable, dans le tramway, regardait un jeune garçon dans les 10 ou 12 ans, qui baillait aux corneilles. Il était assis, hébété, et restait la bouche ouverte, les yeux dans le vague. Comme elle l'observait depuis un bon moment, et qu'il tenait toujours sa bouche bée, elle s'approcha de lui et lui dit, d'un ton de doux reproche : « Dis donc, mon petit garçon, t'as la bouche ouverte. » L'autre la regarde d'un oeil ahuri et lui répond : « Je le sais bien, c'est moi qui l'ai ouverte. »

VII

DEPUIS deux jours Fernande n'était pas rentrée boulevard Haussmann. La mère Fossard, très intriguée et très inquiète en même temps, était allée à l'Opéra-Comique pour s'informer des motifs de cette absence.

Une grande émotion l'y attendait.

Le nom de la diva qui devait chanter le soir même *Haydée* avait été rayé de l'affiche, et le spectacle avait été changé.

— Que veut dire tout ceci ? se demandait la mégère. Rien qui vaille, je le crains.

Elle entra, l'air penaud.

Un grand émoi régnait dans le personnel du théâtre.

Le directeur s'était informé boulevard Haussmann de la disparition de la diva ; aussi, dès que la Fossard fut arrivée, le directeur, prévenu, la fit aussitôt demander à son cabinet.

Le directeur l'examina quelques instants en silence ; puis, d'un ton bref :

— Rose-des-Bois est donc plus malade ? Comment se fait-il qu'elle ne m'ait prévenu que tout à l'heure ?

La Fossard s'écria :

— Ah ! vous avez été prévenu, vous !

— Certainement, il n'eût plus manqué que ça !...

— Vous êtes bien heureux...

— Il y a deux heures, à peu près, un valet de pied est venu m'annoncer qu'indisposée, la diva ne pourrait chanter ce soir.

— Bah ! c'est extraordinaire, cela.

— Mais le domestique ne me remit aucun certificat de médecin.

La Fossard se mit à ricaner :

— Elle se porte comme vous et moi.

Le directeur fronça les sourcils :

— Alors, ma pensionnaire agit très mal, très mal ; et je suis très mécontent.

Il ajouta :

— Au dernier moment, il a fallu changer l'affiche et improviser un autre spectacle.

« Vous comprenez bien, c'est une recette manquée... »

La Fossard dit sincèrement :

— Dame, monsieur, moi, je ne sais rien de rien.

Le directeur fronça les sourcils de nouveau :

— Vous vous fichez de moi, s'écria-t-il.

— Pas du tout, je ne me fiche pas de monsieur le directeur... Dieu garde !

— Eh bien ! alors, m'expliquerez-vous ce qui se passe ?

— Rose-des-Bois n'est pas rentrée à la maison depuis trois grands jours.

— Voilà qui est extraordinaire.

— Tout ce qu'il y a de plus extraordinaire, Dieu garde !

— Alors, que faut-il en conclure ?

— Ma foi, ma fine, Dieu garde, je ne sais pas.

— Tenez, ma bonne femme, c'est parler pour ne rien dire, tout ça.

— Dame, monsieur le directeur, Rose n'en fait qu'à sa tête.

« Je la connais comme si je l'avais faite, créée et mise au monde. »

— Un trio, fit le directeur en riant ; vous l'auriez faite trois fois, alors.

La Fossard, vexée, haussa les épaules.

Elle reprit en se dandinant :

— Je ne connais pas le bon français, comme vous. Je m'explique comme je sais.

« N'empêche que c'est moi qui l'ai dorlotée, élevée, soignée comme une princesse. »

Le directeur crut à ce mensonge.

Il dit gravement :

— Vous avez fait là une bonne action.

— Encore si j'en avais été récompensée ! s'exclama la mégère avec un soupir.

— Il ne faut pas faire le bien dans cet espoir, ma bonne femme.

— Mais, monsieur le directeur, j'ai marché pieds nus, je me suis privée de sabots pour lui acheter des bottines.

Le directeur dit en souriant :

— Voyons, voyons, elle a peut-être un amour au coeur ?

— Plus souvent ! Allons donc ! Elle n'aime rien, personne, personne ; c'est froid comme la Sibérie, cette fille-là !

Puis, changeant brusquement d'idée, elle reprit :

— Après tout, qui sait ?... Peut-être en a-t-elle choisi un ; peut-être s'est-elle décidée à faire une fin.

Se directeur se taisait.

Le coude appuyé sur la table, la tête dans sa main, il écoutait la Fossard sans l'interrompre.

En effet, peut-être la diva, tombée brusquement amoureuse de quelque prince étranger, était-elle partie pour une huitaine de jours dans une ville du Midi.

S'il en était ainsi, celle-là aussi l'avait bien trompé ; était-il possible qu'une femme aussi réservée, aussi foncièrement honnête que l'était Rose-des-Bois, eut laissé surprendre son coeur et se fut engagée dans quelque banale amourette ?

La Fossard poursuivit :

— Enfin, monsieur le directeur, je viens ici vous demander des nouvelles de Rose-des-Bois ; et, au lieu de me renseigner, vous me faites des questions auxquelles, vous le pensez bien, je ne puis répondre.

— Vous êtes une farceuse, ma bonne femme, vous en connaissez plus long que moi.

— Une farceuse !...

— Oui, une farceuse, je le tépète !

La Fossard haussa dédaigneusement les épaules.

— Vous savez où est maintenant Rose-des-Bois ; voyons, ne mentez pas, ma bonne madame Fossard.

— La diva a quitté son appartement depuis quatre jours ; depuis, je ne l'ai pas revue.

— Bien vrai ?

— Alors, vous croyez donc que je mens ?

— Vous en seriez bien capable, madame Fossard.

— Elle nous a tous plantés là comme des paquets dont on veut se défaire, mais rira bien qui rira le dernier ; on ne congédie pas ainsi la Fossard, je vous en réponds.

Elle pensait :

— Si elle s'est enfin décidée à prendre un protecteur sérieux, nous sommes sauvés. L'argent et tout le tremblement vont nous tomber des nues.

« Quelle petite sottise que cette fille-là, avec ses scrupules et ses délicatesses... »

« Et pourvu qu'elle puisse dire : Il faut marcher droit son chemin, être honnête... elle est satisfaite, la pièce est jouée ; on peut baisser la toile. »

Et, rouge comme une pivoine, la Fossard tournait et retournait dans ses mains les coins d'une vieille pèlerine de drap d'un vert douteux.

— Tout cela est bien extraordinaire, ma bonne femme, dit enfin le directeur.

Depuis quinze ans qu'il était directeur de l'Opéra-Comique, M. X... était quelque peu habitué aux caprices de ses pensionnaires ; et, toujours très courtois avec elles, il avait été aussi d'une extrême indulgence ; mais, avec Rose-des-Bois, jamais pareille chose ne s'était produite.

Malade très souvent, la diva, dont la voix était redevenue, après quelques mois d'absence, d'une pureté de cristal, chantait quand même.

Souvent, après un acte où elle avait brillé de tout son éclat, où le public en délire l'avait rappelée, elle était tombée mourante dans sa loge, crachant

le sang et prise soudain d'une toux qui lui déchirait la poitrine.

Cette quinte et cette crise passées, le visage de la diva reprenait alors sa sérénité habituelle; et il fallait être témoin de ses souffrances pour y ajouter foi.

La grande jeunesse de la diva triomphait donc du mal qui la dévorait; mais le directeur ne se faisait pas d'illusion: la petite étoile dont il était si fier ne serait qu'un beau météore de peu de durée.

Mécontente, la Fossard se retira.

Comme elle arrivait sous le péristyle du théâtre, une voiture de maître s'y arrêtait.

Une jeune femme en deuil en descendit.

C'était Rose-des-Bois.

Depuis ces trois jours, qu'était-elle devenue?

Au cimetière Montparnasse, un hasard providentiel l'avait jetée dans les bras de son père dont elle ne s'était plus séparée.

Et, avec Gisèle et Michal, elle était allée s'installer au chalet de l'Espérance.

Ces trois jours passèrent bien rapidement. La d'va était au comble du bonheur, et jamais encore elle n'avait éprouvé une joie aussi grande.

Gisèle aussi était bien heureuse; mais à ce bonheur manquait la présence de Nadège et de Daniel.

Ceux-ci avaient été prévenus par Fernande de l'événement heureux survenu dans leur vie, et la belle Slave en éprouva une joie profonde.

Lui, Daniel, n'osa s'en réjouir; et une ombre avait subitement obscurci son front.

Devant l'union qu'il rêvait, il vit de suite se dresser des obstacles, se creuser un abîme.

Et, pour ne point effrayer Naédge, il ne lui fit point part de ses impressions.

Gisèle, elle aussi, ressentait les mêmes soucis, les mêmes vives angoisses. Elle redoutait les décisions de son père, ses rancunes contre une race qu'il détestait.

Que dirait-il quand elle lui avouerait amour pour le fils de Mornas?

Rose-des-Bois, seule, goûtait donc sans arrière-pensée le bonheur que Dieu venait de lui donner.

Au chalet de l'Espérance, elle occupait, au premier, la plus belle chambre, une adorable petite chambre tendue de satin bleu.

De larges fenêtres prenaient jour sur le parc; mais, à travers les arbres, elle pouvait apercevoir de magnifiques horizons: la Marne au doux murmure coulant, liquide, entre deux rives gazonnées.

Rien n'avait été épargné pour que le confort le plus raffiné y fut parfait.

En face de cette chambre était celle de Gisèle; mais celle-ci, tendue de satin pourpre, faisait ressortir davantage la beauté rayonnante de cette brune superbe.

Depuis longtemps ces deux chambres étaient préparées par Randal en prévision du bonheur présent.

Le père, espérant toujours retrouver ses enfants, leur avait fait meubler un nid digne d'elles.

Et maintenant, au milieu de ses filles, Randal était enfin l'homme le plus heureux du monde.

Il avait oublié le passé.

Oublié Hélyett!...

Le soir, dans le petit boudoir attendant aux chambres des deux sœurs, pendant que Michal, rajeuni, fumait sa pipe, une vieille boufarde qui ne le quittait jamais, Randal leur racontait ses voyages, les douloureuses péripéties de sa vie.

Et Gisèle et Fernande l'écoutaient frémissantes.

Jamais le nom d'Hélyett ne fut prononcé; il aurait assombri ces doux entretiens. Mais, en revanche, celui de l'aïeule qui n'était plus revint souvent sur les lèvres de Pierre Randal.

Et trois jours entiers se passèrent dans un enchantement impossible à décrire.

Un matin, cependant, la diva, alarmée, entra de bonne heure dans la chambre de son père.

— Eh bien, fit Randal, te voilà déjà levée?



— Vous parliez tout à l'heure, mon Révérend, des portes du ciel. Combien larges sont-elles?

— Oui, père! aujourd'hui, il me faudra te quitter: je chante ce soir *Haydée*.

Les sourcils de Randal se rapprochèrent.

Il dit tranquillement:

— Tu ne chanteras pas.

La diva tressaillit, et son fin visage se crispa légèrement.

Elle répondit:

— Père, il est impossible que je ne chante pas; mon nom figure sur l'affiche de la représentation de ce soir.

Pierre prit un air de sérieuse résolution.

— On l'enlèvera, voilà tout.

— Père, c'est impossible, dit-elle encore.

— Tu ne chanteras pas. Tu ne chanteras pas! Du reste, ajouta-t-il, nous allons quitter, la semaine prochaine, cette maison et nous partirons. Nous irons dans le Midi, où tu te reposeras.

« Hier, tu chantais pour gagner ta vie; aujourd'hui, tu es riche; tu iras entendre chanter les autres.

« Tu n'as plus besoin de ce public que tu sembles regretter.

Fernande s'écria tout émue:

— Oui, je le regrette, mon père; je regrette le public bienveillant qui m'a toujours applaudie, toujours encensée, toujours couverte de fleurs!

Randal la regardait, étonné et surpris.

Il ne connaissait pas encore bien sa fille.

C'était une âme d'artiste qui tressaillait en elle. C'était l'art qui allumait encore ses yeux, que la maladie cernait...

L'art!... L'art!...

Elle reprit, très grave:

— Comprends-tu, c'est cette vie de triomphe qui m'a toujours soutenue, alors que, bien souvent, j'avais l'âme déchirée.

C'est mon art qui m'a faite grande contre toutes les adversités de la vie.

Randal murmura:

— Ton art?

— Oui, père; cela t'étonne? Eh bien, cela est d'une absolue vérité, cependant.

— Mais tu es malade, tu tousses; tu es d'une maigreur qui m'effraie et tu veux chanter? Mais c'est ton art qui te tue un peu tous les jours.

Elle le regardait peinée.

— C'est fini, tu ne chanteras plus. — C'est moi qui te supplie de rester près de moi, reprit Randal avec une exquise tendresse dans la voix. — N'ai-je pas

assez été séparé de toi, dis, Fernande?

« Et maintenant que tu peux être à moi tout entière, que je puis ne plus te quitter, c'est toi qui veux partir?...

Peu à peu elle se laissait convaincre; toujours prête à tous les sacrifices, elle allait encore offrir à Dieu celui-là...

Elle dit, très calme:

— Je ferai ce que tu voudras, père!

De suite, Randal envoya une dépêche au directeur de l'Opéra-Comique et un domestique, qui vint le prier en même temps d'enlever de l'affiche du soir le nom de Rose-des-Bois.

Et Randal, au comble de la joie, sera follement Fernande dans ses bras.

Comme la diva, inquiète, faisait encore quelques objections, il reprit:

— Ecoute, voici ce que j'ai décidé. Tu iras demain résilier ton engagement avec ton directeur et payer le dédit qu'on exigera de toi.

— En ensuite, père?

— En suite, tu me conduiras chez toi, où nous irons congédier tes domestiques; et, le jour même, nous partirons tous pour le Midi.

« Dis, veux-tu, ma Fernande?

Elle murmura avec tendresse:

— Oh! oui, père! ne plus te quitter... ne plus te quitter...

VIII

ROSE-DES-BOIS remonta dans sa voiture et se fit conduire boulevard Haussmann, où tout à l'heure Randal et Gisèle devaient venir la rejoindre.

La Fossard l'attendait, cruellement inquiète de cette absence inexplicable de sa victime.

Que signifiait cela? Est-ce que la jeune fille au caractère trop malléable allait soudain se révolter contre les tyrans en jupons qui avaient désolé sa vie?

Est-ce que leur règne louche allait finir?

Le roulement, puis l'arrêt brusque de la voiture qui ramenait Rose-des-Bois attira la mégère contre une vitre.

— C'est elle, soupira-t-elle en reconnaissant le charmant visage de la diva. Eh ben! ce n'est pas trop tôt!

« Elle commence joliment à se dé-ranger, notre tourterelle.

Puis, comme la jeune fille arrivait:

— Enfin, te voilà? cria la commère.

D'un geste un peu hautain, la diva lui imposa silence:

— Je pars ce soir, dit-elle avec froideur. A tout jamais je vais quitter cette maison.

— Hein? Qu'est-ce que c'est que ce ramage? Tu es folle, je crois? interrompit la Fossard.

— Tout ce qui est ici est à vous, je vous le donne, continua Rose-des-Bois, sans daigner prendre garde à l'inter-ruption.

« Vous vendrez tout le mobilier, et l'argent que vous retirerez de la vente vous permettra de vivre désormais à l'abri du besoin. »

— Plus souvent! Et les dettes, que vous oubliez! Ne savez-vous pas que nous devons plus de cent mille francs?

— Les dettes seront payées; ne vous inquiétez pas de cela, dit la jeune fille.

La Fossard poussa un cri de lionne en furie.

— Qu'est-ce que tu me chantes là, péronnelle, et qui t'a soufflé ces belles idées?

— Je vous souhaite de l'ignorer toujours, répliqua la diva. Je n'ai rien à vous dire de plus.

— Nous donner ces meubles, à Lily et à moi! geignit la mégère. Un joli cadeau que tu nous fais!

« Mais je ne retirerai pas dix mille francs de tout cela. »

— Il ne fallait pas prodiguer si follement l'argent dont je vous laissais la libre disposition et faire des dettes.

— C'est facile à dire, maintenant.

— Je gagnais vingt-cinq mille francs par an.

— Une belle affaire!

— Arrangez-vous. Je ne ferai rien de plus pour vous.

La misérable osa s'écrier:

— Voilà la récompense de tous mes sacrifices!

Rose-des-Bois répondit avec une angélique douceur:

— Vous m'avez secourue, c'est vrai alors que j'étais bien malheureuse, bien à plaindre, et je ne l'ai point oublié, croyez-le!

« A l'enfant abandonnée vous avez tendu la main, c'est encore vrai, mais vous devriez vous dire que j'ai toujours gagné ma vie et que jamais je n'ai été pour vous une charge. Ai-je raison? »

Interdite, la Fossard ne protesta pas. Fernande continua:

— Et plus tard! plus tard!... Oh! ne me faites jamais souvenir de cette ignominie, de ce crime odieux dont mon père, que je viens de retrouver, pourrait vous demander compte, si j'avais le courage de lui faire une telle confidence!

« Jetons sur ce passé un voile épais, et séparons-nous sans récriminations et sans révolte. »

La mégère hurla en lui montrant le poing:

Rose-des-Bois ne releva pas l'insulte et passa dans sa chambre à coucher pour y prendre quelques menus objets, des souvenirs qu'elle aimait, des couronnes, des bouquets fanés, un fouillis de fleurs qu'elle amassa vivement devant elle.

Terrifiée, la Fossard la regardait, les yeux allumés, agrandis par une terrible colère.

La diva ne paraissait pas la voir. Il lui semblait qu'elle était seule avec les chères ombres de ceux qu'elle avait tant aimés, dans cette chambre aux tentures claires, témoin de ses longues souffrances et de ses pleurs.

Rose-des-Bois ouvrit un bonheur-du-jour, y prit ses bijoux, de magnifiques perles dont elle aimait à se parer les soirs de grande représentation, et les glissa dans un sac de voyage.

— Peu vous importe, tout sera payé!

— En voilà des histoires! Et moi, donc, qui me sortira du pétrin? Qui La jeune fille répondit froidement: me fera vivre?

— Ceci ne me regarde plus: arrangez-vous!

La Fossard poussa un cri, et, comme elle allait sans doute se ruer sur la diva, Randal et Gisèle entrèrent.



— Pourquoi te faut-il un costume de bain? Tu es mariée et tu ne sais pas nager!

L'horrible mégère comprit.

C'était le père.

Sa victime lui échappait.

Elle s'arrêta, frissonnante de rage vaincue.

D'un geste froid et hautain, Randal lui montra la porte.

Incapable de lui résister, la Fossard tourna sur ses talons et disparut, la mort dans l'âme.

Le père et les deux filles restèrent seuls.

[Lire la suite au prochain numéro]

Robes jeunes et habillées



Simplicity
2388

Simplicity
2382

Simplicity
2380

2380 — Pour jeune fille et demoiselle, robe de deux pièces avec col et boucle amovibles. Tailles : 11 à 18. Métrage requis pour taille 12 : 4 $\frac{3}{8}$ v. en 35" ou 36", 3 $\frac{3}{8}$ en 44" ou 45", 2 $\frac{3}{4}$ en 54". Boucle : $\frac{7}{8}$ v. en 35", 36", 39", 44" ou 45". Col : $\frac{3}{8}$ v. en 35", 36" ou 39". Prix : 50c.

2382 — Robe d'une pièce pour jeune fille et demoiselle. Tailles : 11 à 18. Métrage requis pour taille 16 : 3 $\frac{3}{8}$ v. en 35" ou 36", 3 $\frac{1}{8}$ en 41" ou 42", 2 $\frac{3}{8}$ en 44" ou 45", 2 $\frac{1}{4}$ en 54". Prix : 50c.

2388 — Robe de deux pièces pour jeune fille et demoiselle. Tailles : 11 à 18. Métrage requis pour taille 18 : 5 $\frac{1}{4}$ v. en 35" ou 36", 4 $\frac{7}{8}$ en 41" ou 42", 4 $\frac{3}{8}$ en 44" ou 45", 3 $\frac{1}{8}$ en 54". Prix : 50c.

CES PATRONS SONT IMPRIMÉS EN FRANÇAIS.
Si vous ne pouvez vous procurer ces patrons **SIMPLICITY** chez le marchand de votre localité, commandez-les avec le montant requis à l'adresse suivante : Patrons "Le Samedi", Dominion Patterns Company, 74, Yorkville Avenue, Toronto 5, Ontario. Si vous habitez les États-Unis, adressez-vous à Simplicity Patterns, 200 Madison Avenue, New York City, N. Y., U. S. A.

DANS LE MONDE DES SPORTS [Suite de la page 15]

tent-ils aux yeux. Il ne faut pas s'étonner si les enfants rassemblés — entassés seraient souvent le terme exact — en grand nombre sont atteints de grippe, cause d'un tas de ravages.

Les Etats-Unis et l'Angleterre ne sont pas mieux partagés que nous, à ce sujet. Les photos de journaux nous ont montré des écoliers en train de prendre une leçon de gargarisme préventif contre le fâcheux influenza saisonnier.

Voilà qui va étonner nombre de gens. Ils se figurent que les Américains et les Anglais sont toujours les sportifs fameux, dont on parlait il y a une cinquantaine d'années. Ils croient encore que, grâce au football, au baseball, au soccer, au cricket, à la boxe, au hockey, etc, ils se rient de toutes les incommodes réservées aux gens des deux continents. Tout autre est la vérité. La majorité des Américains et des Anglais ne sont plus sportifs, ne sont plus pratiquants, depuis l'avènement de la télévision, tout particulièrement. Ils deviennent, de plus en plus, des paresseux musculaires... Ça vous surprend !

Ceci explique cela. Cette espèce de décadence corporelle et ce semblant d'insouciance de la santé, d'un côté comme de l'autre, sont partiellement responsables de la faible résistance de quantités de gens, incapables de lutter sérieusement contre la maladie, de lui présenter un front de défense inattaquable.

Cela veut-il dire que les adeptes de la culture physique ne sont jamais grippés ? Nous n'irons pas jusque-là, n'est-ce pas ? En tout cas, on peut affirmer qu'ils sont, plus que les autres, rebelles au mal, moins sujets à être victimes de grippe maligne. Si, par hasard, ils en sont atteints, leur cas est toujours moins grave, moins long que celui des gens inentraînés. Nous le sa-

vons depuis 40 ans, depuis la grippe espagnole de 1918, qui fit de formidables ravages, parmi les gens de 20 à 35 ans, dont l'abdomen ressemblait à des gros oeufs de Pâques... S'il vous prend envie d'en douter, vous êtes plus à plaindre qu'à blâmer !

La conclusion à tirer ? Elle se présente d'elle-même. La mise-au-point de la machine humaine et son entraînement soutenu, grâce à une méthode de culture physique dont tous les mouvements sont rois, comme nous le préconisons depuis 35 ans déjà, sont les meilleurs préventifs, les meilleurs remèdes contre toutes les gripes du monde.

Vraiment, il est fâcheux que ceux qui tiennent les leviers de commande, pour reprendre une expression qui a fait fortune, soient si peu versés sur ces problèmes. La solution ? Ce n'est pas d'apprendre à se gargariser. Non, ce qui serait intelligent, humain, rationnel par-dessus le marché, ce serait de remplacer la leçon de badigeon par une de culture musculaire, de faire en sorte, par une propagande efficace, d'amener chacun à pratiquer quotidiennement 10 ou 15 minutes différents exercices de culture physique, dans votre propre chambre, si vous n'avez pas le temps d'aller à la Palestre Nationale ou au Y.M.C.A.

Croyez-nous, cela constitue pour tous, et à tous les âges, un brevet de santé qui, presque 100%, fera la nique à toutes sortes de grippe. On sait que la grippe, cette fâcheuse grippe, tient chaque hiver bon nombre de gens, les pieds au coin du foyer brûlant, dans l'eau chaude, le thorax arrosé de moutarde, le nez embarrassé par un rhume de cerveau, la tête lourde, la toux aux bronches, les reins pesants, l'humeur massacrante, une véritable soupe au lait, quoi !

SEPTUAGENAIRE ET VEDETTE... [Suite de la page 17]

lesquelles je suis revenu à Hollywood : parce qu'Hollywood touche les publics de tous les pays.

Maurice Chevalier est toujours à l'affût de la nouveauté. C'est lui qui inventa de mêler à ses couplets des commentaires parlés, et qui fit ainsi éclater de rire toute la famille royale d'Angleterre, devant laquelle il chanta pour la première fois en anglais, lors de la visite à Paris du roi George VI et de la reine Elizabeth. Actuellement, dans « Gigi », il mêle la chanson à son jeu d'acteur, en s'efforçant d'éviter tout ce qui peut faire songer à l'opérette.

Mais ses recherches sont loin d'être toujours centrées sur lui-même. Si Mistinguett l'a découvert et lancé, il a rendu la pareille à Charles Trenet, à Patachou, et à quelques autres. Avec Patachou, cela manqua tourner au drame, et il fallut toute la souriante philosophie de Maurice, et toute l'équilibre de la blonde et saine Patachou pour empêcher que leur amitié artistique ne virât à la passion. Une passion qui eût provoqué le divorce de Patachou, mais ne leur eût pas forcément apporté le bonheur.

On ne saurait dire quelles surprises nous réserve encore en ce domaine ce sacré « Momo ». Toujours est-il que depuis ses idylles avec Jacqueline Noël et Patachou, il est devenu prudent.

— Les femmes, ça vous fait faire plus de bêtises que ça ne vous rend heureux, décrète-t-il.

Il ne s'est d'ailleurs marié qu'une fois, avec Yvonne Vallée, alors qu'il avait 36 ans. Ce fut pour divorcer presque au retour du voyage de noces. Et il a failli récidiver avec Jacqueline Noël. Pour éviter le danger, il se mit à récapituler tous les défauts de la jeune femme. Le lendemain, au lieu de la demande en mariage, c'était la séparation.

Maurice, qui a beaucoup aimé au long de sa vie, en était venu à la conclusion qu'une femme vous fait parfois vieillir plus vite. Or il a décidé de vieillir le moins possible. C'est pour cela qu'il a trouvé la volonté de s'arrêter de fumer.

C'est pour cela aussi qu'il contrôle ses émotions comme le plus sage des sages de la Chine.

— Ne t'accroche pas à ce qui te quitte, répète-t-il.

Le succès ne le quitte pas encore. Il lui permet même de réaliser l'un des rêves de tout artiste, égocentrique par nature : être seul sur la scène. Lui et sa bande de magnétophone.

— Seul, on ne peut pas bluffer, dit-il. Si c'est le triomphe, ce n'est pas de la frime.

CONNAIS-TOI TOI-MEME

[Suite de la page 3]

Quel dommage, car ainsi vous vous retirez plus d'une amitié si salutaire au cours d'une vie.

Tout de même, il se peut que votre souci de toujours mieux faire atténue les choses et vous rendra plus indulgente auprès de vos semblables. Personne ne peut se prévaloir d'aucun univers bien circonscrit. Le monde est la propriété de tous et aussi de personne. Il sert la grande cause de la communauté.

réponse à SILHOUETTE

Quel joli surnom ! Voici une demoiselle qui en effet se joue sans cesse de sa personnalité, puisqu'elle en offre seulement les ombres, à la mode chinoise, quoi ! Elle préfère se manifester ainsi pour s'approcher avec discrétion de ses intimes mais sans moins de risque bien entendu. La timidité, et peut-être aussi l'orgueil commandant cette attitude autant que sa sensibilité excessive.

Il est malheureux que vous vous soyez dissimulée à moi de cette façon, car l'intérêt soulevé par cette esquisse est très vif. Je vous invite pour une autre fois et donnez-moi le loisir de vous regarder en face. Autrement, je ne réponds de rien.

réponse à ROMANCE

Vous sortiriez d'une boîte à surprise et vous ne m'en étonneriez pas davantage. Ce qui est le plus amusant encore, c'est que vous-même vous n'y comprenez rien aux points d'interrogation sur le visage des vôtres qui doivent vous observer sans pouvoir expliquer. Votre imagination court si vite qu'en voulant la suivre vous perdez toute notion du présent réel et vos agissements sont d'un paradoxe comique.

Vous spontanément vous mettez au rang des toutes petites jeunes filles qui sortiraient pour la première fois toutes seules, alors qui voudraient tout voir mais qui en même temps auraient des peurs subites des choses les plus innocentes. Vous prétendez savoir où vous allez, mais si par hasard quelqu'un risquerait la question, vous répondriez fort probablement d'une manière si douteuse qu'il est très difficile de supposer que votre esprit puisse se poser au moins une minute sur un problème qui vous concerne.

Vous jouez bien la comédie, car votre âme est bien triste parfois, vous en cherchez la cause en vain, vous n'osez vous avouer la réponse. Arrêtez de bouger un seul instant, peut-être reconnaîtrez-vous le bonheur à la première intersection de votre route !

DALE CARNEGIE VOUS CONFIE... [Suite de la page 24]

S'il suffisait de flatter, la chose serait facile, et nous deviendrions tous de merveilleux diplomates.

Au lieu de nous concentrer sur nous-mêmes, efforçons-nous d'apercevoir les qualités de notre interlocuteur. Nous pourrions alors lui exprimer notre admiration sincère sans avoir recours à des compliments si grossiers et si faux, qu'ils sont démasqués avant même d'avoir pu franchir nos lèvres.

Emerson disait encore : « Tout homme que je rencontre m'est supérieur en quelque manière. C'est pourquoi je m'instruis auprès de lui ».

Ce qui était vrai pour Emerson n'est-il pas mille fois plus vrai pour vous et moi ? Cessons de réfléchir à nous-même, à nos mérites, à nos désirs. Considérons ceux d'autrui. Et puis, foin de la flatterie ! Que l'éloge généreux et sincère jaillisse de notre cœur ! Prodigions les marques de gratitude et d'encouragement. Et nos paroles resteront gravées dans les cœurs ; elles seront répétées avec délices et chéries comme autant de trésors longtemps après que nous les aurons nous-même oubliées.

ANASTASIA, LE DISTRIBUTEUR... [Suite de la page 13]

Ainsi, dans l'affaire Murder & Cie (Anastasia) et dans toutes celles qui donnèrent à la criminalité new-yorkaise une ampleur plus grande...

Le Grand Jury alla plus loin, qui déclara :

« Nous avons la certitude que William O'Dwyer possédait une preuve légale suffisante établissant qu'Albert Anastasia était coupable de meurtre au premier degré et d'autres crimes pervers. Il est reconnu que cette preuve était suffisante pour inculper Anastasia et le faire condamner. Mais Anastasia ne fut ni poursuivi, ni inculpé, ni condamné... »

M. O'Dwyer non plus... Il y a quelques années, l'attorney général adjoint du New-Jersey, M. Nelson Stamer, déclarait :

« Il me surprendrait beaucoup si les « affaires » d'Albert Anastasia se limitaient aux docks. »

De fait, depuis le bureau 938, au 24^e étage du Parc Sheraton Hotel, Anastasia gérait d'autres affaires. Il avait placé beaucoup de capitaux dans une entreprise de vêtements, la Compagnie Moderne de Robes d'Hazleton. Cela

lui permettait d'être « persona grata » dans le rackets du textile, où Johnny Dio avait remplacé Lepke. Quand Dio, cet été, eut des ennuis avec la justice, Albert Anastasia chercha à accaparer ce territoire.

Le Grand Syndicat se réunit. Frank Costello, soutenu par Little Augie Pisano, Vito Genese et Frank Casino, s'opposa à cette prétention d'Albert Anastasia.

On raconte que celui-ci serait devenu blême en apprenant la décision et qu'il aurait murmuré :

« C'est la guerre qu'ils veulent ? Ils vont l'avoir. »

Il est tombé le premier, victime de l'extraordinaire machine à tuer qu'il avait inventée. Maintenant, des anciens, seul Costello demeure, au milieu d'une jeune génération où piaffent de nouveaux Capone, de nouveaux Bugsy Siegel, Lepke ou Anastasia.

Celui-ci disait : « Moi seul, je suis capable de les empêcher de se battre. »

Et c'est pourquoi la mort du général du crime risque de déclencher la nouvelle guerre des gangs.

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE

Membres de l'A. B. C., et de l'Association des Magazines du Canada

LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM

975-985, rue de Bullion, Montréal 18, P. Q., Can. — Tél. : PL. 9637*

GEORGES POIRIER
Président

GEORGES POIRIER, fils
Vice-président

ODILON RIENDEAU
Chef du tirage

CHARLES SAURIOL
Chef de la publicité

Pour tarifs d'abonnements, voir notre coupon dans ce numéro.

Entered March 23rd 1908, at the Post Office of St-Albans, Vt., U.S.A. as second class matter under the Act of March 3rd 1879.

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.

ARSÈNE LUPIN gentleman-cambrioleur

d'après l'oeuvre de MAURICE LEBLANC

CONTE ILLUSTRE DU "SAMEDI" — CINQUANTE-SIXIEME EPISODE



Copyright opera mundi - Hachette - Claude Leblanc - A SUIVRE



Copyright opera mundi - Hachette - Claude Leblanc



222



JACQUES BLONDEAU



Copyright opera mundi - Hachette - Claude Leblanc



223



JACQUES BLONDEAU



Copyright opera mundi - Hachette - Claude Leblanc

224

A SUIVRE

KALIM LE BANDIT

CONTE ILLUSTRE DU "SAMEDI" — VINGT ET UNIEME EPISODE



1. Kalim, suivi de Raymond qu'il croit être Hassan son serviteur, se sont enfui. Le bandit emporte avec lui un sac de pierres précieuses.



2. Mais la charge se trouvant trop lourde pour son cheval, il passe le sac pour quelque temps à Raymond. "Je le reprendrai plus tard", dit-il.



3. A un tournant du chemin, ils furent soudain arrêtés par un groupe de bandits armés. Raymond put se glisser, inaperçu, derrière un rocher.



4. Mais Kalim, lui, vite reconnu par les bandits, fut solidement ligoté. "Nous aurons pour toi une forte rançon", lui dirent ses agresseurs.



5. Soudain ils entendirent une voix. Et ils furent plus qu'étonnés d'entendre un jeune homme leur dire: "Si vous me livrez Kalim, je vous donnerai une fortune".



6. Ce que les bandits acceptèrent promptement. On fit monter Kalim encore tout ficelé sur son cheval, et voilà nos deux hommes partis une fois encore.



7. Kalim, s'adressant à son compagnon, lui ordonna: "Détaache-moi, Hassan".



8. Mais le jeune homme répondit avec enjouement: "Pas de sitôt!", et il se découvrit.



9. Kalim fut saisi de rage à la vue de son ennemi mortel Raymond Darrel.



10. On se dirigea vers le campement anglais, où, après avoir remis le bandit aux autorités, Raymond retrouva Moondra et son frère.



11. Le commandant de la place offrit une garde armée pour que Moondra soit reconduite dans sa tribu en toute sécurité. En l'embrassant, Raymond promit de la revoir.



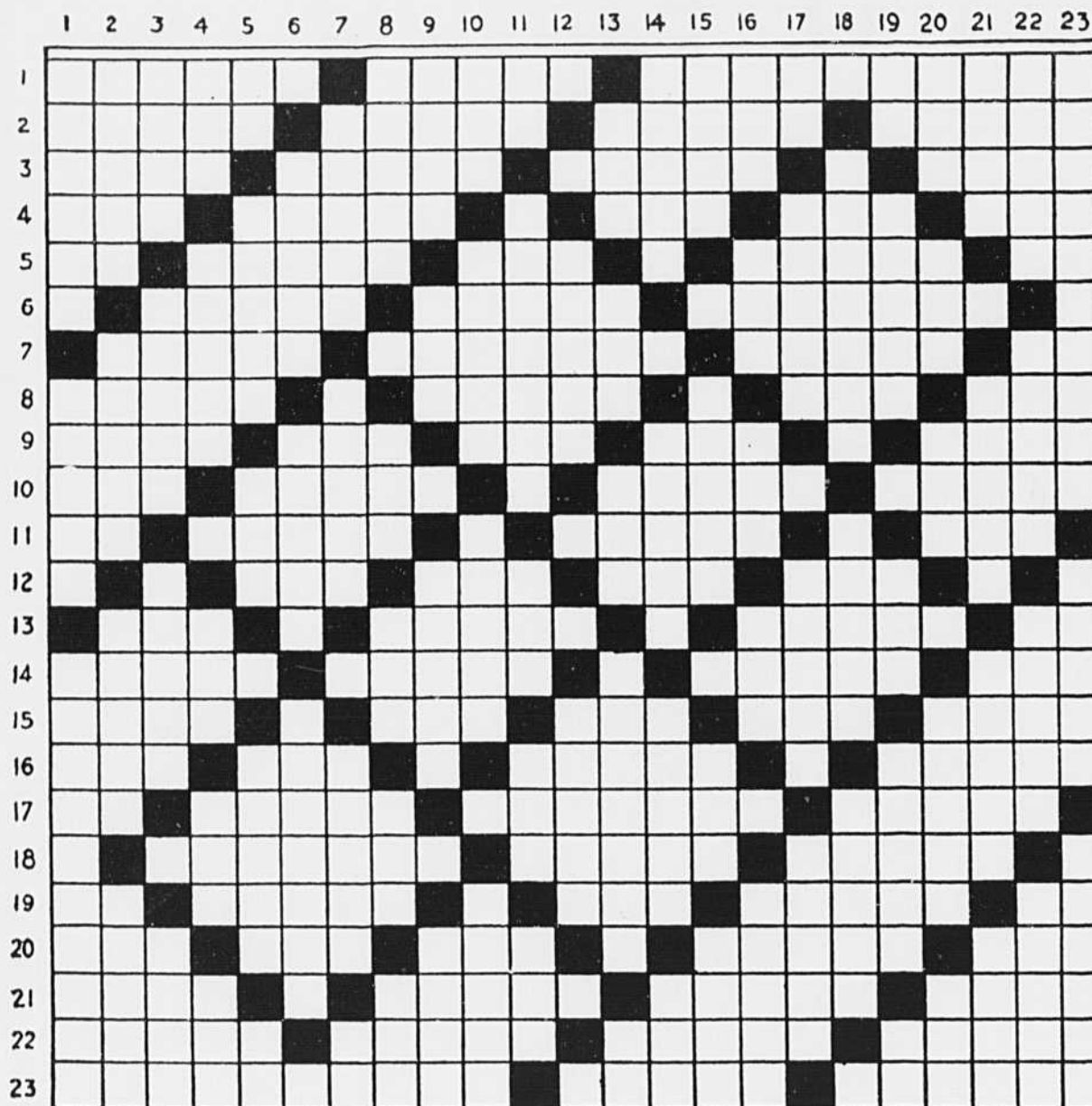
12. Et bientôt Raymond, en compagnie du commandant, fit son entrée triomphale dans la ville où la nouvelle de la capture de Kalim avait provoqué un vif contentement.

— P I N —

LA SEMAINE PROCHAINE : PREMIER EPISODE D'UN NOUVEAU CONTE.

Les Mots Croisés du Samedi

Problème No 1362



HORIZONTALEMENT

- 1—Tumeur au bas de la jambe du cheval. — Fonte naturelle de la glace. — Qui connaît les règles de l'harmonie.
- 2—Genre de plantes monocotylédones. — Morceau de musique religieuse vocale. — Sorte de requin à chair comestible. — Métal blanc moins pesant que le plomb.
- 3—Liste. — Unité monétaire yougoslave. — Prendras connaissance d'un écrit. — Situation.
- 4—Etat physiologique des animaux. — Manoeuvrait la rame. — Morceau d'objets. — Genre d'ophidiens. — Colère.
- 5—Conjugaison. — Sorte de dévidoir. — Genre de légumineuses. — De peu de longueur. — Article espagnol.
- 6—Achever. — Nom de l'appareil inventé par Ader. — Respirer en ouvrant convulsivement la bouche.
- 7—Au baccara, tenir seul l'enjeu contre la banque. — Fixer au moyen de cordages des madriers. — Demander avec humilité. — Particule du dialecte provençal.
- 8—Servante. — Engage des pierres ensemble en bâtissant. — Ville d'Austriche. — Interjection, qui marque l'étonnement.
- 9—Port actif de la Baltique. — Liqueur qui s'exprime des viandes. — Dix, en anglais. — Nom vulgaire de la

larve du hanneton. — Peintre italien, né à Garofalo.

- 10—Saison. — Qui concerne les moeurs. — Instrument d'acier pour pratiquer des trous. — Penchant naturel.
- 11—Négation. — Détourner. — Piqûre qu'on fait dans une étoffe. — Possessif.
- 12—Tesson. — Espèce de cabriolet. — Seule. — Bien qu'une femme apporte en mariage.
- 13—Article. — Tromper. — Porté à la révolte. — Fleuve d'Italie.
- 14—Cessation de mouvement. — Espèce de cucurbitacées du genre concombre. — Qui contient du sel. — Convenu.
- 15—Semblable. — Qui est fait sans esprit. — Plante textile. — Liqueur nourricier.
- 16—Tamis de crin. — Petite enclume portative. — Poignard des Malais. — Petit aqueduc servant à l'écoulement.
- 17—Lui. — Peintre français, né à Rothau. — Nom générique des pierres de petite dimension. — Faculté de faire un acte.
- 18—Marteau de bois à deux têtes. — Rivière de France. — Largement ouvert.
- 19—Qui est à toi. — Physicien anglais qui a découvert l'hydrogène. — Fils

de Noé. — Branche de palmier. — Préfixe qui indique réunion.

- 20—Ville de Belgique (Hainaut). — Bruit. — Qui cède facilement au toucher. — Mouvement de la main. — Mois.
- 21—Sombre. — Femme chargée de tous les travaux d'un ménage. — Homme dédaigné. — Enveloppe calcaire.
- 22—Détruites. — Passion qui nous porte à désirer du mal à quelqu'un. — Pernicieux. — Partie d'or fin.
- 23—Défaut de largeur dans l'esprit. — Corps simple doué d'un éclat particulier. — Partie farineuse des graines de certaines racines.

VERTICALEMENT

- 1—Partie de la jambe située derrière l'articulation du genou. — Mot gaulois qui signifie *chef*. — Qui oppose de la résistance.
- 2—Pendant dicté par les lois de la nature. — Coffret de bois. — Régulé par la loi. — Couleur choisie, dans divers jeux de cartes.
- 3—Unité de force électromotrice. — Condition abjecte. — Nourriture que l'on prend à certaines heures réglées. — Date récente.
- 4—Conscience. — Patricien de Rome, partisan de Marius. — Interjection. — Ancienne marque d'automobile.
- 5—Ile de l'Atlantique. — Se dit de tout corps gras qui a contracté une odeur

forte. — Qui n'a point d'éclat. — Système géologique. — Dans la gamme.

- 6—Poète hispano-américain, né à Metapa. — Favorite de Charles VII. — Tampon qu'on met sur la bouche pour empêcher de crier.
- 7—Contrefaire les manières. — Un peu acide. — Genre de mollusques lamellibranches. — Symbole chimique de l'hélium.
- 8—Evêque des Cases-Noires en Numidie. — Conjonction, qui marque la preuve. — Article contracté. — Créés. — Inférieur.
- 9—Condition. — Mesure agraire. — Partie inférieure des lampes d'églises. — Espace de temps.
- 10—Pic des Pyrénées. — Air libre. — Manteau à capuchon. — Grand tonneau.
- 11—Conjonction copulative. — Percer avec une vrille. — Mot arabe qui signifie *fils* . — Evénement fortuit. — Unité.
- 12—Intervalle entre les solives. — Mot grec signifiant *groupe de trois*.
- 13—Meuble de repos. — Venue au monde. — Ancien nom du hêtre. — Jeter une vive lumière. — Pronom.
- 14—Etablissement où l'on entretient des chevaux. — Adverbe de comparaison. — Religion des musulmans. — Terme du jeu d'échecs.
- 15—Accumulation. — Terre dont on se sert pour amender le sol. — Dénué d'esprit. — Grande fête.
- 16—Thymus du veau. — Avant d'un navire. — Sans surcharge. — Ce qui est contraire à l'ordre. — Danger.
- 17—Moi. — Avaler un liquide. — Hommage rendu aux saints. — Etoffe croisée, dont la chaîne est de fil et la trame de coton.
- 18—Trous de colombier pour faire nicher les pigeons. — Comméragé. — Ile triangulaire formée par la double embouchure d'un fleuve.
- 19—Négation. — Chef-lieu d'arrondissement (Bouches-du-Rhône). — Pièce de bois pour soutenir les tonneaux. — Pièce de théâtre. — Symbole chimique du *cérium*.
- 20—Allez, en latin. — Pour la troisième fois. — Qui sont à toi. — Rivière de France. — Bruit sec.
- 21—Sacrifice des veuves de l'Inde. — Brûle-bout. — Violation de la loi. — Chef-lieu de canton (Oise).
- 22—Ornement de tête des souverains, chez les Perses. — Espace qui, au milieu du désert, offre de la végétation. — Base, soutien (*fig.*). — Ville forte d'Italie.
- 23—Dans la philosophie d'Aristote, toute réalité parvenue à son point de perfection. — Musique vocale religieuse. — Lit de plumes.

Solution du problème No 1361

P	A	V	O	I	S	E	T	E	P	A	V	E
E	M	A	I	L	B	R	U	Y	A	S	I	R
C	O	D	E	S	E	N	T	I	E	R	S	I
U	M	E	F	N	E	U	T	R	E	S	N	
N	E	P	I	F	E	I	S	L	A	M		
I	C	A	L	E	B	A	E	L	I	E		
A	B	T	E	R	R	I	N	E	E	N	T	E
I	R	E	S	O	U	R	I	R	E	E	R	S
R	A	P	E	E	T	A	M	I	N	E	E	S
E	N	I	T	E	E	E	N	T	R	E	E	
E	R	A	T	O	C	E	R	S	A	M		
G	E	M	A	N	C	H	E	E	C	O	B	
R	E	B	I	C	H	E	T	S	P	A	U	L
A	L	T	O	E	I	R	E	C	O	M	T	E
S	A	U	T	E	C	E	C	O	U	P	E	R

→ [Suite de la page 21]
 il y a un peu plus d'un mois leur est né un chevreau à deux pattes seulement — celles de derrière. Le petit animal n'est nullement gêné par son infirmité: il se déplace allègrement en bondissant à la façon des kangourous.

Drame au Tchad: Quatorze personnes emprisonnées dans les bancs de papyrus seraient mortes de faim

Deux noirs de la région du Tohad, dont on était sans nouvelles depuis quatre mois, viennent d'arriver à Bol, village de la partie orientale du lac. Ils ont raconté une histoire hallucinante.

Il y a quatre mois environ, trois grandes pirogues avaient quitté la rive pour aller livrer en Nigéria du poisson séché et du blé. Les deux noirs avec deux femmes, constituaient l'équipage de l'une d'elles. Dans les deux autres embarcations se trouvaient 12 autres indigènes. A peine avaient-ils perdu le rivage de vue que se produisit une brusque montée du niveau des eaux et des bancs de papyrus extrêmement épais apparurent à la surface. Le foisonnement des plantes était tel que les pirogues furent immobilisées dans cette nouvelle *Mer des Sargasses*.

Les noirs ne prirent d'abord pas au tragique cette situation nouvelle: ils avaient à bord du poisson séché et du blé; ils mangeraient leur cargaison.

En se halant sur les tiges de papyrus, les deux hommes avancèrent très lentement et, au bout de huit jours, ils avaient perdu les autres embarcations de vue. Le temps passait, les provisions diminuaient. Puis, il n'y eut plus rien à manger. Les deux femmes moururent de faim. Les deux hommes résistèrent mieux et, à force de progresser de quelques mètres par heure ils finirent par arriver aux eaux libres, puis à la rive, affamés, mais joyeux.

Un avion a survolé le lac, à la recherche des deux pirogues perdues; mais on conserve peu d'espoir de sauver leurs douze occupants qui sont sans doute, eux aussi, morts de faim.

La terre prend du poids

Jour et nuit, notre globe terraque est soumis à un incessant bombardement: des aéroolithes ou météorites de toutes tailles, depuis le simple grain de poussière jusqu'au bloc de cent tonnes (très rare celui-là) atterrissent violemment sur la terre, venant du fond du ciel.

Les savants, que tout intéresse, se sont demandés quel poids représentent ces apports. Ils sont arrivés à la conclusion que ce poids varie selon les jours et les saisons entre cent et mille tonnes par jour, c'est-à-dire que, depuis le début de l'ère chrétienne, la planète a augmenté en poids de quelque 730 millions de tonnes. Mais comme le poids de la terre est exprimé par le chiffre 6 suivi de 21 zéros (en tonnes bien entendu), cette augmentation est absolument négligeable.

Une course-rallye automobile... à l'économie

Il n'est pas rare que, sur le même parcours, deux voitures de même puissance, de même âge, de même marque, accusent une différence de consommation de 20 à 25% selon qu'elles sont conduites par tel ou tel autre chauffeur. Pourquoi certains conducteurs sont-ils plus économes que d'autres? C'est à cette question que veut pouvoir répondre l'Automobile-Club Basco-Béarnais en organisant, du 31 juillet au 3 août prochains, sous l'égide de l'Automobile-Club de France une course par étapes « à l'économie ».



La confiance naît de l'amour

L'enfant se sent heureux et confiant entre les bras de sa mère... ces bras qui le guideront, l'aideront et le réconforteront pendant son enfance. Et cette confiance, dans la personne qui l'aime le plus, est bien placée.

Mais la maman a besoin d'aide pour élever un enfant fort et robuste. Elle a besoin du père... du médecin... et de Heinz. Sa confiance est pleinement justifiée parce que Heinz considère la préparation des aliments pour bébés comme sa tâche la plus importante.

Par exemple, quand il s'agit de viandes nourrissantes, si importantes à une croissance saine. Heinz prépare ses purées de viande et ses viandes pour enfants avec les morceaux de la meilleure qualité, approuvés par le gouvernement, et spécialement traités pour procurer aux bébés les protéines essentielles sous leur forme la plus digestible. Votre bébé attend de vous les meilleurs soins, ne manquez pas d'inclure dans son régime beaucoup de purées de viande et de viandes Heinz pour enfants et vous l'aidez ainsi à grandir sain et fort.



HEINZ PURÉES DE VIANDE ET VIANDES POUR ENFANTS 57

Plus de 110 variétés • Purées et viandes pour enfants • Céréales pour bébés • Purées et aliments pour enfants • Biscuits pour la dentition.

Empruntant un itinéraire tenu rigoureusement secret jusqu'à la dernière demi-heure avant le départ — pour qu'aucun concurrent ne puisse reconnaître la route à l'avance — les voitures engagées toutes du type tourisme et de série normale, sorties d'usine depuis moins de deux ans, devront relier Deauville à Hyères en quatre étapes.

Pour chacune des cinq catégories prévues, les pilotes vainqueurs seront désignés non sur leur moyenne kilométrique, mais par le calcul d'un indice tenant compte de la consommation

d'essence, du poids de la voiture et de la distance parcourue.

Six jeunes aveugles réussissent une descente dans le Grand Canyon du Colorado

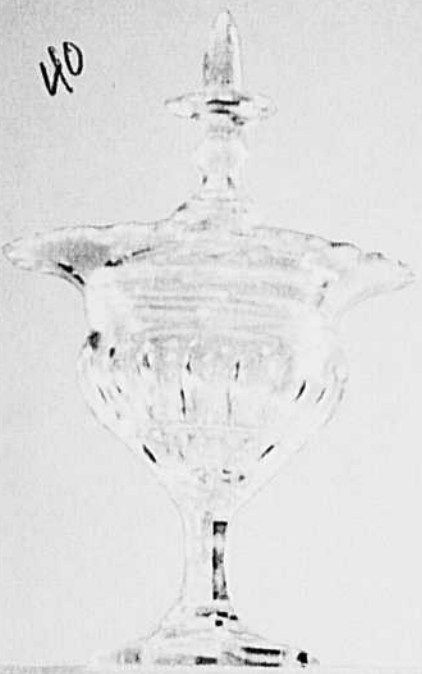
Six étudiants d'une école pour jeunes aveugles ont accompli l'exploit de descendre au fond du Grand Canon du Colorado par un itinéraire très épineux. A certains endroits, le moindre faux-pas hors de la piste extrêmement étroite aurait provoqué une chute verticale de 7.800 pieds. Les jeunes gens étaient conduits par leur professeur

d'éducation physique. Le groupe comprenait deux aveugles totaux et quatre aveugles « presque totaux ».

La descente s'est opérée en file indienne chaque jeune homme ayant la main sur l'épaule de celui qui le précédait. Pour la remontée, le professeur, nommé Thorton, s'enroula une corde autour des reins et en laissa flotter derrière lui deux longueurs égales. Chaque grimpeur aveugle tenait en mains les deux morceaux de corde et pouvait ainsi obéir à chaque mouvement de l'instructeur.

Les jeunes aveugles s'entraînaient depuis huit mois à cette expédition.

40



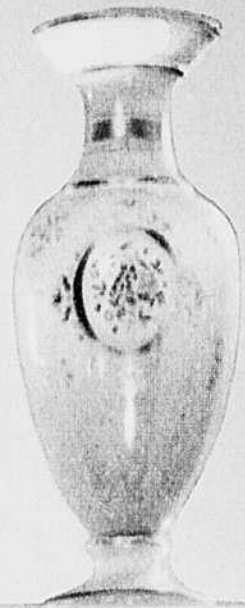
IRLANDE



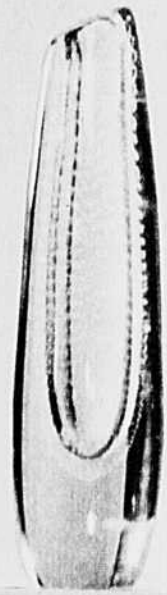
NORVÈGE



ALLEMAGNE



ANGLETERRE



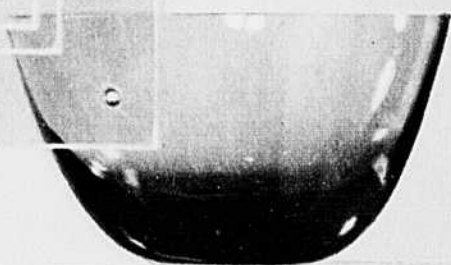
FINLANDE



PERSE

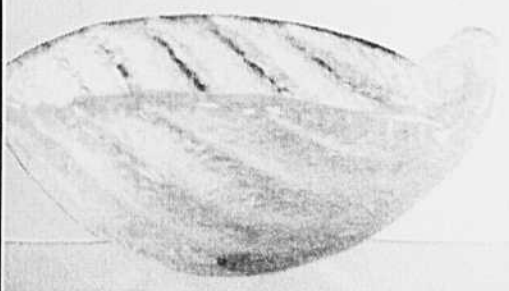


FRANCE



SUÈDE

Dans le monde entier, il se vend plus de Seagram's V.O. que de tout autre whisky exporté par n'importe quel pays.



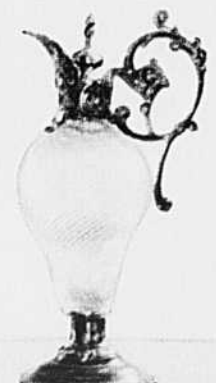
ITALIE



BELGIQUE



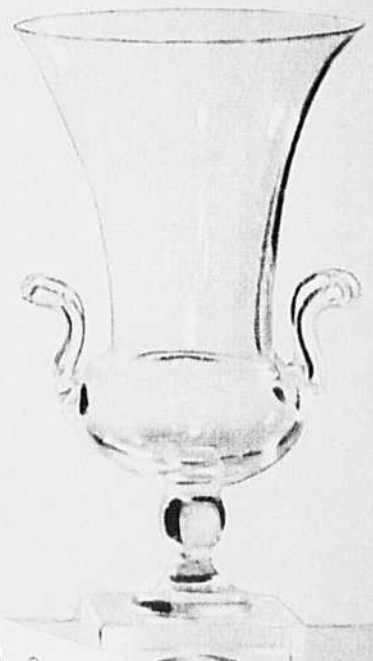
ESPAGNE



AUTRICHE



HONG-KONG



A SALLE DE LECTURE
CHAMBRE DES COMMUNES
OTTAWA ONT
8J59-C-77936

Objets d'Art provenant d'une collection internationale.